

Jessy Pearce

May 1852

J'aime à déchiffrer
l'hiéroglyphe de la physiono-
mie, et malgré moi j'admire
que la bouche exprime
l'idée que je vois sur
l'almanach du visage
c'est un faible, mais
qui n'a pas son point
vulnérable comme <u>Achille</u>

MÉMOIRES

DE

DEUX JEUNES MARIÉES.

MÉMOIRES

DE

DEUX JEUNES MARIÉES

SUIVIS DE

LA FAUSSE MAITRESSE

PAR

H. de Balzac.

I



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

PREMIÈRE PARTIE.

I

A mademoiselle Renée de Maucombe.

Paris, 7 octobre 182...

Ma mignonne, je suis dehors aussi, moi ! et si tu ne m'as pas écrit à Blois, je suis aussi la première à notre joli rendez-vous de la correspondance. Relève tes beaux yeux noirs attachés sur ma première phrase, et garde ton exclamation pour la lettre où je te confierai mon premier amour. On parle toujours du premier amour, il y en a donc un second ?

Tais-toi ! me diras-tu. Dis-moi plutôt, me deman-

deras-tu, comment tu es sortie de ce couvent où tu devais faire ta profession.

Ma chère, le miracle de ma délivrance, quoiqu'il arrive aux Carmélites, est la chose la plus naturelle. Les cris d'une conscience épouvantée ont fini par l'emporter sur les ordres d'une politique inflexible, voilà tout! Ma tante, qui ne voulait pas me voir mourir de consomption, a vaincu ma mère qui prescrivait toujours le noviciat comme le seul remède à ma maladie. La noire mélancolie où je suis tombée après ton départ a précipité cet heureux dénoûment; et je suis dans Paris, mon ange, et je te dois ainsi le bonheur d'y être! Ma Renée, si tu m'avais pu voir, le jour où je me suis trouvée sans toi, tu aurais été fière d'avoir inspiré des sentiments si profonds à un cœur si jeune. Nous avons tant rêvé de compagnie, tant de fois déployé nos ailes, et tant vécu en commun, que je crois nos âmes soudées l'une à l'autre, comme étaient ces deux filles hongroises dont la mort nous a été racontée par M. Beauvisage, qui n'était certes pas l'homme de son nom. Jamais médecin de couvent ne fut mieux choisi. N'as-tu pas été malade en même temps que ta petite biche blanche? Dans le morne abattement où j'étais, je ne pouvais que reconnaître un à un les liens qui nous unissent, je les ai crus rompus par l'éloignement, j'ai été prise de dégoût pour l'existence comme une tourterelle dépareillée, j'ai trouvé de la douceur à mourir et je mourais tout doucement. Être seule aux Carmé-

lites, à Blois, en proie à la crainte d'y faire ma profession, et sans ma Renée! Mais c'était une maladie, une maladie mortelle. Cette vie monotone où chaque heure amène un devoir, une prière, un travail si exactement les mêmes qu'en tous lieux on peut dire ce que fait une carmélite à telle ou telle heure du jour ou de la nuit; cette horrible existence où il est indifférent que les choses qui nous entourent soient ou ne soient pas, était devenue pour nous la plus variée : l'essor de notre esprit ne connaissait point de bornes, la fantaisie nous avait donné la clef de ses royaumes, nous étions tour à tour l'une pour l'autre un charmant hippogriffe, la plus alerte réveillait la plus endormie, et nos âmes folâtraient à l'envi en s'emparant de ce monde qui nous était interdit! Le jour où ta douce compagnie m'était enlevée, je devenais ce qu'est une carmélite à nos yeux : une Danaïde moderne qui, au lieu de chercher à remplir un tonneau sans fond, tire tous les jours, de je ne sais quel puits, un seau vide espérant l'amener plein. Ma tante ignorait notre vie intérieure, elle n'expliquait point mon dégoût de l'existence, elle qui s'est fait un monde céleste dans les deux arpents de son couvent. Pour être embrassée à nos âges, la vie religieuse veut une excessive simplicité que nous n'avons pas, ma mignonne, ou l'ardeur du dévouement qui rend ma tante une sublime créature. Ma tante s'est sacrifiée à un frère adoré; mais qui peut se sacrifier à des inconnus ou à des idées?

Depuis bientôt quinze jours, j'ai tant de folles paroles rentrées, tant de méditations enterrées au cœur, tant d'observations à communiquer et de récits à faire qui ne peuvent être faits qu'à toi, que, sans le pis aller des confidences écrites substituées à nos chères causeries, j'étoufferais. Combien la vie du cœur nous est nécessaire! Je commence mon journal ce matin en imaginant que le tien est commencé; que dans peu de jours je vivrai au fond de ta belle vallée de Gemenos, dont je ne sais que ce que tu m'en as dit, comme tu vas vivre dans Paris dont tu ne connais que ce que nous en rêvions.

8 octobre.

Or donc, ma belle enfant, par une matinée qui demeurera marquée d'un signet rose dans le livre de ma vie, il est arrivé de Paris une demoiselle de compagnie et Philippe, le dernier valet de chambre de ma grand'mère, envoyés pour m'emmener. Quand, après m'avoir fait venir dans sa chambre, ma tante m'a eu dit cette nouvelle, la joie m'a coupé la parole, je la regardais d'un air hébété. « Mon enfant, m'a-t-elle dit de sa voix gutturale, tu me quittes sans regret, je le vois; mais cet adieu n'est pas le dernier, tu me reviendras : Dieu t'a marquée au front du signe des élus, tu as l'orgueil qui mène également

au ciel et à l'enfer, mais tu as trop de noblesse pour descendre! Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même, la passion ne sera pas chez toi ce qu'elle est chez les femmes ordinaires. » Elle m'a doucement attirée sur elle et baisée au front avec tendresse. « Chère tante, ai-je dit, si vos adorables bontés ne m'ont pas fait trouver votre Paraclet salubre au corps et doux au cœur, je dois verser tant de larmes pour y revenir que vous ne sauriez souhaiter mon retour. » Je l'ai embrassée. La pauvre femme n'a pu s'empêcher de me conduire à la voiture, où ses yeux se sont tour à tour fixés sur les armoiries paternelles et sur moi.

La nuit m'a surprise à Beaugency, plongée dans un engourdissement moral qu'avait provoqué ce singulier adieu. Que dois-je donc trouver dans ce monde si fort désiré? D'abord, je n'ai trouvé personne pour me recevoir, les apprêts de mon cœur ont été perdus : ma mère était au bois de Boulogne, mon père était au conseil, mon frère le duc de Rhétoré ne rentre jamais, m'a-t-on dit, que pour s'habiller, avant le diner. Mademoiselle Griffith (elle a des griffes) et Philippe m'ont conduite à mon appartement.

Cet appartement est celui de cette grand'mère, tant aimée, la princesse de Vaurémont, à qui je dois une fortune quelconque de laquelle personne ne m'a rien dit. A ce passage, tu partageras la tristesse qui m'a saisie en entrant dans ce lieu consacré par mes

souvenirs. L'appartement était comme elle l'avait laissé! J'allais coucher dans le lit où elle est morte! Assise sur le bord de sa chaise longue, je pleurai sans voir que je n'étais pas seule, je pensai que je m'y étais souvent mise à ses genoux pour mieux l'écouter. De là, j'avais vu son visage perdu dans ses dentelles rousses, et maigri par l'âge autant que par les douleurs de l'agonie. Cette chambre me semblait encore chaude de la chaleur qu'elle y entretenait! Comment se fait-il que mademoiselle Armande-Louise-Marie de Chaulieu soit obligée comme une paysanne de se coucher dans le lit de sa mère presque le jour de sa mort? car il me semblait que la princesse, morte en 1817, avait expiré la veille. Cette chambre m'offrait des choses qui ne devaient pas s'y trouver, et qui prouvaient combien les gens occupés des affaires du royaume sont insouciants des leurs, et combien, une fois morte, on a peu pensé à cette noble femme qui sera l'une des grandes figures féminines du dix-huitième siècle. Philippe a quasiment compris d'où venaient mes larmes. Il m'a dit que, par son testament, la princesse m'avait légué ses meubles. Mon père laissait d'ailleurs les grands appartements dans l'état où les avait mis la révolution. Je me suis levée alors. Philippe m'a ouvert la porte du petit salon qui donne sur l'appartement de réception, et je l'ai trouvé dans le délabrement que je connaissais : les dessus de porte qui contenaient des tableaux précieux montrent leurs tru-

meaux vides, les marbres sont cassés, les glaces ont été enlevées. Autrefois, j'avais peur de monter le grand escalier et de traverser la vaste solitude de ces hautes salles, j'allais chez la princesse par un petit escalier qui descend sous la voûte du grand, et qui mène à la porte dérobée de son cabinet de toilette.

L'appartement, composé d'un salon, d'une chambre à coucher, et de ce joli petit cabinet en vermillon et or dont je t'ai parlé, occupe le pavillon du côté des Invalides. L'hôtel n'est séparé du boulevard que par un mur couvert de plantes grimpantes, et par une magnifique allée d'arbres qui mêlent leurs touffes à celles des ormeaux de la contre-allée du boulevard. Sans le dôme or et bleu, sans les masses grises des Invalides, on se croirait dans une forêt. Le style de ces trois pièces et leur emplacement annoncent l'ancien appartement de parade de la duchesse de Chaulieu; celui des ducs doit se trouver dans le pavillon opposé. Tous deux sont décemment séparés par les deux corps de logis et par le pavillon de la façade où sont ces grandes salles obscures et sonores que Philippe me montrait encore dépouillées de leur splendeur et telles que je les avais vues dans mon enfance. Philippe prit un air confidentiel en voyant l'étonnement peint sur ma figure. Ma chère, dans cette maison diplomatique, tous les gens sont discrets et mystérieux. Il me dit alors qu'on attendait une loi par laquelle on rendrait

aux émigrés la valeur de leurs biens. Mon père recule la restauration de son hôtel jusqu'au moment de cette restitution. L'architecte du roi avait évalué la dépense à trois cent mille livres. Cette confidence eut pour effet de me rejeter sur le sofa de mon salon. Eh quoi! mon père, au lieu d'employer cette somme à me marier, me laissait mourir au couvent! Voilà la réflexion que j'ai trouvée sur le seuil de cette porte. Ah! Renée, comme je me suis appuyé la tête sur ton épaule, et comme je me suis reportée aux jours où ma grand'mère animait ces deux chambres! Elle qui n'existe que dans mon cœur, toi qui es à Maucombe, à deux cents lieues de moi, voilà les seuls êtres qui m'aiment ou qui m'ont aimée! Cette chère vieille au regard si jeune voulait s'éveiller à ma voix. Comme nous nous entendions! Le souvenir a changé tout à coup les dispositions où j'étais d'abord. J'ai trouvé je ne sais quoi de saint à ce qui venait de me paraître une profanation. Il m'a semblé doux de respirer la vague odeur de poudre à la maréchale qui subsistait là, doux de dormir sous la protection de ces rideaux en damas jaune à dessins blancs où ses regards et son souffle ont dû laisser quelque chose de son âme. J'ai dit à Philippe de rendre leur lustre aux mêmes objets, de donner à mon appartement la vie propre à l'habitation. J'ai moi-même indiqué comment je voulais y être, en assignant à chaque meuble une place. J'ai passé la revue en prenant possession de tout, en

disant comment se pouvaient rajeunir ces antiquités que j'aime. La chambre est d'un blanc un peu terni par le temps, comme aussi l'or des folâtres arabesques montre en quelques endroits des teintes rouges ; mais ces effets sont en harmonie avec les couleurs passées du tapis de la Savonnerie qui fut donné par Louis XV à ma grand'mère, ainsi que son portrait. La pendule est un présent du maréchal de Saxe. Les porcelaines de la cheminée viennent du maréchal de Richelieu. Le portrait de ma grand'mère prise à vingt-cinq ans est dans un cadre ovale en face de celui du roi. Le prince n'y est point. J'aime cet oubli franc, sans hypocrisie, qui peint d'un trait ce délicieux caractère. Dans une grande maladie que fit ma tante, son confesseur insistait pour que le prince, qui attendait dans le salon, entrât. « Avec le médecin et ses ordonnances, » a-t-elle dit. Le lit est à baldaquin, à dossiers rembourrés, les rideaux sont retroussés par des plis d'une belle ampleur, les meubles sont en bois doré, couverts de ce damas jaune à fleurs blanches, également drapé aux fenêtres, et qui est doublé d'une étoffe de soie blanche qui ressemble à de la moire. Les dessus de porte sont peints je ne sais par qui ; mais ils représentent un lever du soleil et un clair de lune. La cheminée est traitée fort curieusement. On voit que dans le siècle dernier on vivait beaucoup au coin du feu. Là se passaient de grands événements. Le foyer de cuivre doré est une merveille de sculpture, le chambranle

est d'un fini précieux, la pelle et les pincettes sont délicieusement travaillées, le soufflet est un bijou. La tapisserie de l'écran vient des Gobelins, et sa monture est exquise; les folles figures qui courent le long, sur les pieds, sur la barre d'appui, sur les branches, sont ravissantes; tout en est ouvragé comme un éventail. Qui lui avait donné ce joli meuble qu'elle aimait beaucoup? je voudrais le savoir. Combien de fois je l'ai vue, le pied sur la barre, enfoncée dans sa bergère, prenant, remettant et reprenant sa tabatière sur la tablette entre sa boîte à pastilles et ses mitaines de soie. Était-elle coquette! Jusqu'au jour de sa mort, elle a eu soin d'elle comme si elle se trouvait au lendemain de ce beau portrait, comme si elle attendait la fleur de la cour qui se pressait autour d'elle. Cette bergère m'a rappelé l'inimitable mouvement qu'elle donnait à ses jupes en s'y plongeant. Ces femmes du temps passé emportent avec elles certains secrets qui peignent leur époque: elle avait des airs de tête, une manière de jeter ses mots et ses regards, un langage particulier que je ne retrouvais point chez ma mère; il s'y trouvait de la finesse et de la bonhomie, du dessein sans apprêt. Sa conversation était à la fois prolixe et laconique. Elle contait bien et peignait en trois mots. Elle avait surtout cette excessive liberté de jugement qui certes a influé sur la tournure de mon esprit. De sept à dix ans, j'ai vécu dans ses poches: elle aimait autant à m'attirer chez elle que j'aimais à y

aller. Cette prédilection a été cause de plus d'une querelle entre elle et ma mère. Or, rien n'attise un sentiment autant que le vent glacé de la persécution. Avec quelle grâce me disait-elle : « Vous voilà, petite masque! » quand la couleuvre de la curiosité m'avait prêté ses mouvements pour me glisser entre les portes jusqu'à elle.

Elle se sentait aimée, elle aimait mon naïf amour qui mettait un rayon de soleil dans son hiver. Je ne sais pas ce qui se passait chez elle le soir, mais elle avait beaucoup de monde, car lorsque je venais le matin, sur la pointe du pied, savoir s'il faisait jour chez elle, je voyais les meubles de son salon dérangés, les tables de jeu dressées, beaucoup de tabac par places. Ce salon est dans le même style que la chambre, les meubles sont singulièrement contournés, les bois sont à moulures creuses, à pieds de biche. Des guirlandes de fleurs richement sculptées et d'un beau caractère serpentent à travers les glaces et descendent le long en festons. Il y a sur les consoles de beaux cornets de la Chine. Le fond de l'ameublement est ponceau et blanc. Ma grand'mère était une brune fière et piquante, son teint se devine au choix de ces couleurs. J'ai retrouvé dans ce salon une table à écrire, dont les figures avaient beaucoup occupé mes yeux autrefois, elle est plaquée en argent ciselé, elle lui a été donnée par un Lomellini de Gênes. Chaque côté de cette table représente les occupations de chaque saison, les personnages sont

en relief, il y en a des centaines dans chaque tableau. Je suis restée deux heures toute seule, reprenant mes souvenirs un à un, dans le sanctuaire où a expiré une des femmes de la cour de Louis XV les plus célèbres et par son esprit et par sa beauté. Tu sais comme on m'a brusquement séparée d'elle, du jour au lendemain, en 1815. « Allez dire adieu à votre grand'mère, » me dit ma mère. Je l'ai trouvée non pas surprise de mon départ, mais insensible en apparence; elle m'a reçue comme à l'ordinaire. « Tu vas au couvent, mon bijou, me dit-elle, tu y trouveras ta tante, une excellente femme. J'aurai soin que tu ne sois point sacrifiée, tu seras indépendante et à même d'épouser qui tu voudras. » Elle est morte six mois après, elle avait remis son testament au plus assidu de ses vieux amis, au prince de Talleyrand qui, en faisant une visite à mademoiselle de Fontenille, a trouvé le moyen de me faire savoir par elle que ma grand'mère me défendait de prononcer des vœux. J'espère bien que tôt ou tard je rencontrerai le prince. Sans doute, il m'en dira davantage. Ainsi, ma mignonne, si je n'ai trouvé personne pour me recevoir, je me suis consolée avec l'ombre de la chère princesse, et je me suis mise en mesure de remplir une de nos conventions qui est, souviens-t'en, de nous initier aux plus petits détails de notre case et de notre vie. Il est si doux de savoir où et comment vit l'être qui nous est cher! Dépeins-moi bien les moindres choses qui t'entourent, tout enfin,

même les effets du couchant dans les grands arbres de ton parc de Maucombe.

10 octobre.

J'étais arrivée à trois heures après-midi ; vers cinq heures et demie, Rose est venue me dire que ma mère était rentrée, et je suis descendue pour lui rendre mes respects. Ma mère occupe, au rez-de-chaussée, un appartement disposé comme le mien dans le même pavillon. Je suis au-dessus d'elle, et nous avons le même escalier dérobé. Mon père est dans le pavillon opposé ; mais comme, du côté de la cour, il a de plus, l'espace que prend dans le nôtre le grand escalier, son appartement est beaucoup plus vaste que les nôtres. Malgré les devoirs de la position que le retour des Bourbons leur a rendue, mon père et ma mère continuent d'habiter le rez-de-chaussée et peuvent y recevoir, tant sont grandes les maisons de nos pères. J'ai trouvé ma mère dans son grand salon, où il n'y a rien de changé. Elle était habillée. De marche en marche, je m'étais demandé comment serait pour moi cette femme qui a été si peu mère que je n'ai reçu d'elle, en huit ans, que les deux lettres que tu connais. Je m'étais dit qu'il était indigne de moi de jouer une tendresse impossible, je m'étais composée en religieuse idiote,

et suis entrée assez embarrassée intérieurement. Cet embarras s'est bientôt dissipé. Ma mère a été d'une grâce parfaite, elle ne m'a pas témoigné de fausse tendresse, elle n'a pas été froide, elle ne m'a pas traitée en étrangère, elle ne m'a pas mise dans son sein comme une fille aimée, elle m'a reçue comme si elle m'eût vue la veille : elle a été la plus douce, la plus sincère amie ; elle m'a parlé comme à une femme faite, et m'a d'abord embrassée au front. « Ma chère petite, si vous devez mourir au couvent, m'a-t-elle dit, il vaut mieux vivre au milieu de nous. Vous trompez les desseins de votre père et les miens ; mais nous ne sommes plus au temps où les parents étaient aveuglément obéis. L'intention de M. de Chaulieu, qui s'est trouvée d'accord avec la mienne, est de ne rien négliger pour vous rendre la vie agréable et vous laisser voir le monde. A votre âge, j'eusse pensé comme vous ; ainsi je ne vous en veux point : vous ne pouvez comprendre ce que nous vous demandions. Vous ne me trouverez point d'une sévérité ridicule. Si vous avez soupçonné mon cœur, vous reconnaîtrez bientôt que vous vous trompiez. Quoique je veuille vous laisser parfaitement libre, je crois que, pour les premiers moments, vous ferez sagement d'écouter les avis d'une mère qui se conduira comme une sœur avec vous. » La duchesse parlait d'une voix douce, et remettait en ordre ma pèlerine de pensionnaire ; elle m'a séduite. A trente-huit ans, elle est belle comme un ange ; elle a des yeux

d'un noir bleu, des cils comme des soies, un front sans plis, un teint blanc et rose à faire croire qu'elle se farde, une taille cambrée et mince comme la tienne, une main d'une beauté rare, c'est une blancheur de lait, des ongles où séjourne la lumière, tant ils sont polis; le petit doigt légèrement écarté, le pouce d'un fini d'ivoire. Enfin elle a le pied de sa main, le pied espagnol de mademoiselle de Fontenille. Elle sera belle encore à soixante ans, si elle est ainsi à quarante.

J'ai répondu, ma mignonne, en fille soumise. J'ai été pour elle ce qu'elle était pour moi, j'ai même été mieux. Sa beauté m'a vaincue, je lui ai pardonné son abandon, j'ai compris qu'une femme comme elle avait été entraînée par son rôle de reine. Je le lui ai dit naïvement comme si j'eusse causé avec toi. Peut-être ne s'attendait-elle pas à trouver un langage d'affection dans la bouche de sa fille. Les sincères hommages de mon admiration l'ont infiniment touchée; ses manières ont changé, sont devenues plus gracieuses encore; elle a quitté le *vous*. « Tu es une bonne fille, et j'espère que nous resterons amies.» Ce mot m'a paru d'une adorable naïveté. Je n'ai pas voulu lui faire voir comment je le prenais, car j'ai compris aussitôt que je dois lui laisser croire qu'elle est beaucoup plus fine et plus spirituelle que sa fille. J'ai donc fait la niaise, elle a été enchantée de moi. Je lui ai baisé les mains à plusieurs reprises en lui disant que j'étais bien heureuse qu'elle agît ainsi

avec moi, que je me sentais à l'aise, et je lui ai même confié ma terreur. Elle a souri, m'a prise par le cou pour m'attirer à elle et me baiser au front par un geste plein de tendresse. « Chère enfant, a-t-elle dit, nous avons du monde à dîner aujourd'hui, vous penserez peut-être, comme moi, qu'il vaut mieux attendre que la couturière vous ait habillée pour faire votre entrée dans le monde ; ainsi, après avoir vu votre père et votre frère, vous remonterez chez vous. » Ce à quoi j'ai de grand cœur acquiescé. La ravissante toilette de ma mère était la première révélation réelle de ce monde entrevu dans nos rêves ; mais je ne me suis pas senti le moindre mouvement de jalousie. Mon père est entré. « Monsieur, voilà votre fille, » lui a dit la duchesse.

Mon père a pris soudain pour moi les manières les plus tendres, il a si parfaitement joué son rôle de père que je lui en ai cru le cœur. « Vous voilà donc, fille rebelle, » m'a-t-il dit en me prenant les deux mains dans les siennes. Et il m'a attirée vers lui pour m'embrasser au front. « Vous réparerez le chagrin que nous cause votre changement de vocation par les plaisirs que nous donneront vos succès dans le monde. Savez-vous, madame, qu'elle sera fort jolie et que vous pourrez être fière d'elle un jour? Voici votre frère Rhétoré. Alphonse, dit-il à un beau jeune homme qui est entré, voilà votre sœur la religieuse qui veut jeter le froc aux orties. »

Mon frère est venu sans trop se presser, m'a pris

la main et me l'a serrée. « Embrassez-la donc ! » lui a dit le duc. Et il m'a baisée sur chaque joue. « Je suis enchanté de vous voir, ma sœur, m'a-t-il dit, et je suis de votre parti contre mon père. » Je l'ai remercié; mais il me semble qu'il aurait bien pu venir à Blois, quand il allait à Orléans voir notre frère le marquis à sa garnison. Je me suis retirée en craignant qu'il n'arrivât des étrangers. J'ai fait quelques arrangements chez moi, j'ai mis sur le velours ponceau de la belle table tout ce qu'il me fallait pour t'écrire en songeant à ma nouvelle position.

Voilà, ma mignonne, ni plus ni moins comment les choses se sont passées au retour d'une jeune fille de dix-huit ans, après une absence de neuf années, dans une des plus illustres familles du royaume. Le voyage m'avait fatiguée, et aussi les émotions de ce retour en famille; je me suis donc couchée, comme au couvent, à huit heures, après avoir soupé. L'on a conservé jusqu'à un petit couvert en porcelaine de Saxe et en vermeil que cette chère princesse gardait pour manger seule chez elle, quand elle en avait la fantaisie. Quel respect de ce qu'elle a fait *ma propriété !*

II

Louise de Chaulieu à Renée de Maucombe.

Le lendemain j'ai trouvé mon appartement mis en ordre et fait par le vieux Philippe, qui avait mis des fleurs dans les cornets. Enfin, je me suis installée. Seulement personne n'avait songé qu'une pensionnaire des Carmélites a faim de bonne heure, et Rose a eu mille peines à me faire déjeuner. « Mademoiselle s'est couchée à l'heure où l'on a servi le dîner et se lève au moment où monseigneur vient de rentrer. » m'a-t-elle dit. Je me suis mise à écrire. Vers une heure, mon père a frappé à la porte de

mon petit salon et m'a demandé si je pouvais le recevoir, je lui ai ouvert la porte, il est entré et m'a trouvée t'écrivant. « Ma chère, vous avez à vous habiller, à vous arranger ici, vous trouverez douze mille francs dans cette bourse. C'est une année du revenu que je vous accorde pour votre entretien. Vous vous entendrez avec votre mère pour prendre une gouvernante qui vous convienne, si miss Griffith ne vous plait pas, car madame de Chaulieu n'aura pas le temps de vous accompagner le matin. Vous aurez une voiture à vos ordres et un domestique. » « Laissez-moi Philippe, » lui dis-je. « Soit, répondit-il, mais n'ayez nul souci ; votre fortune est assez considérable pour que vous ne soyez à charge ni à votre mère ni à moi. » « Serais-je indiscrète en vous demandant quelle est ma fortune ? » « Nullement, mon enfant, a-t-il dit ; votre grand'mère vous a laissé cinq cent mille francs qui étaient ses économies, car elle n'a point voulu frustrer sa famille d'un seul morceau de terre. Cette somme a été placée sur le grand-livre. L'accumulation des intérêts a produit aujourd'hui environ quarante mille francs de rente. Je voulais employer cette somme à constituer la fortune de votre second frère ; aussi dérangez-vous beaucoup mes projets ; mais dans quelque temps peut-être y concourrez-vous ; j'attendrai tout de vous-même. Vous me paraissez plus raisonnable que je ne le croyais. Je n'ai pas besoin de vous dire comment se conduit une demoiselle de Chaulieu :

la fierté peinte dans vos traits est mon sûr garant. Dans notre maison, les précautions que prennent les petites gens pour leurs filles sont injurieuses. Une médisance sur votre compte peut coûter la vie à celui qui se la permettrait ou à l'un de vos frères si le ciel était injuste. Je ne vous en dirai pas davantage sur ce chapitre. Adieu, chère petite. » Il m'a baisée au front et s'est en allé.

Après une persévérance de neuf années, je ne n'explique pas l'abandon de ce plan. Mon père a été d'une clarté que j'aime. Il n'y a dans sa parole aucune ambiguïté. Ma fortune doit être à son fils le marquis. Qui donc a eu des entrailles? Est-ce ma mère, est-ce mon père, serait-ce mon frère?

Je suis restée assise sur le sofa de ma grand'mère, les yeux sur la bourse que mon père avait laissée sur la cheminée, à la fois satisfaite et mécontente de cette attention qui maintenait ma pensée sur l'argent. Il est vrai que je n'ai plus à y songer ; mes doutes sont éclaircis, et il y a quelque chose de digne à m'éviter toute souffrance d'orgueil à ce sujet. Philippe a couru toute la journée chez les différents marchands et ouvriers qui vont être chargés d'opérer ma métamorphose.

Une célèbre couturière, une certaine Victorine, est venue ainsi qu'une lingère et un cordonnier. Je suis impatiente comme un enfant de savoir comment je serai lorsque j'aurai quitté le sac où nous enveloppait le costume conventuel ; mais tous ces

ouvriers veulent beaucoup de temps, le tailleur de corsets demande huit jours si je ne veux pas gâter ma taille. Ceci devient grave, j'ai donc une taille? Janssen, le cordonnier de l'Opéra, m'a positivement assuré que j'avais le pied de ma mère. J'ai passé toute la matinée à ces occupations sérieuses. Il est venu jusqu'à un gantier qui a pris la mesure de ma main. La lingère a eu mes ordres. A l'heure de mon dîner, qui s'est trouvée celle du déjeuner, ma mère m'a dit que nous irions ensemble chez les modistes pour les chapeaux, afin de me former le goût et de me mettre à même de commander les miens. Je suis étourdie de ce commencement d'indépendance, comme un aveugle qui recouvrerait la vue. Je puis juger de ce qu'est une pensionnaire des Carmélites à une fille du monde : la différence est si grande que nous n'aurions jamais pu la concevoir. Pendant ce déjeuner, mon père fut distrait et nous le laissâmes à ses idées ; il est fort avant dans les secrets du roi. J'étais parfaitement oubliée, il se souviendra de moi quand je lui serai nécessaire, j'ai vu cela. Mon père est un homme charmant, malgré ses cinquante ans : il a une taille jeune, il est bien fait, il est blond, il a une tournure et des grâces exquises; il a la figure à la fois parlante et muette des diplomates; son nez est mince et long, ses yeux sont bruns. Quel joli couple! Combien de pensées singulières m'ont assaillie en voyant clairement que ces deux êtres, également nobles, riches, supérieurs, n'ont

rien de commun que le nom, et se maintiennent unis aux yeux du monde. L'élite de la cour et de la diplomatie était hier là. Dans une quinzaine de jours, j'irai à un bal chez la duchesse de Maufrigneuse, et je serai présentée à ce monde que je voudrais tant connaître. Il va venir tous les matins un maître de danse; je dois savoir danser dans quinze jours, sous peine de ne pas aller au bal. Ma mère, avant le dîner, est venue me voir relativement à ma gouvernante. J'ai gardé miss Griffith qui lui a été donnée par l'ambassadeur d'Angleterre. Cette miss est la fille d'un ministre anglican, elle est parfaitement élevée, sa mère était noble. Elle a trente-six ans, elle m'apprendra l'anglais. Ma Griffith est assez belle pour avoir des prétentions, elle est pauvre et fière, elle est Écossaise, elle sera mon chaperon, elle couchera dans la chambre de Rose. Rose sera aux ordres de miss Griffith. J'ai vu sur-le-champ que je gouvernerais ma gouvernante. Depuis six jours que nous sommes ensemble, elle a parfaitement compris que moi seule puis m'intéresser à elle; moi, malgré sa contenance de statue, j'ai compris parfaitement qu'elle sera très-complaisante pour moi. Elle me semble une bonne créature, mais discrète. Je n'ai rien pu savoir de ce qui s'est dit et convenu entre elle et ma mère.

Une autre nouvelle qui me paraît peu de chose. Ce matin, mon père a refusé le ministère qui lui

a été proposé. De là sa préoccupation de la veille. Il préfère une ambassade, a-t-il dit, aux ennuis des discussions publiques. L'Espagne lui sourit. J'ai su ces nouvelles au déjeuner, seul moment de la journée où mon père, ma mère, mon frère se voient dans une sorte d'intimité. Les domestiques ne viennent alors que quand on les sonne. Le reste du temps, mon frère est absent aussi bien que mon père. Ma mère n'est jamais visible de deux heures à quatre que pour quelques personnes intimes; à quatre heures, elle sort pour une promenade d'une heure. Elle reçoit de six à sept quand elle ne dîne pas en ville; puis la soirée est employée par les plaisirs, le spectacle, le bal, les concerts, les visites, que sais-je! Sa vie est si remplie que je ne crois pas qu'elle ait un quart d'heure à elle. Elle doit passer un temps assez considérable à sa toilette du matin, car elle est divine au déjeuner, qui a lieu entre onze heures et midi. Pour qui, pour nous? Je commence à m'expliquer les bruits qui se font chez elle. Elle prend d'abord un bain et une tasse de café à la crème et froide. Puis elle s'habille. Elle n'est jamais éveillée avant neuf heures, excepté les cas extraordinaires. L'été, il y a des promenades matinales à cheval. Voilà notre vie de famille. Nous nous rencontrons à déjeuner et à dîner, mais je suis souvent seule avec ma mère à ce repas. Je devine que, plus souvent encore, je dînerai seule chez moi avec miss Griffith, comme faisait ma grand'mère. Ma mère, dîne sou-

vent en ville. Je ne m'étonne plus du peu de souci de ma famille pour moi. Ma chère, à Paris, il y a de l'héroïsme à aimer les gens qui sont auprès de nous, car nous ne sommes pas souvent avec nous-même. Comme on oublie les absents dans cette ville! Et cependant, je n'ai pas encore mis le pied dans la rue, je ne connais rien, j'attends que je sois déniaisée, que ma mise et mon air soient en harmonie avec ce monde dont le mouvement m'étonne quoique je n'en entende le bruit que de loin. Je ne suis encore sortie que dans le jardin. Les Italiens commencent dans quelques jours. Ma mère y a une loge. Je suis comme folle d'entendre la musique italienne et de voir un opéra français. Je t'écris le soir, jusqu'au moment où je me couche qui maintenant est reculé jusqu'à dix heures, l'heure à laquelle ma mère sort quand elle ne va pas à quelque théâtre. Il y a douze théâtres à Paris. Je suis d'une ignorance crasse et je lis beaucoup, mais je lis indistinctement. Un livre me conduit à un autre. Je trouve les titres de plusieurs ouvrages sur la couverture de celui que j'ai, mais personne ne peut me guider, en sorte que j'en rencontre de fort ennuyeux. Ce que j'ai lu de la littérature moderne roule indistinctement sur le sujet qui nous occupait tant; mais combien ces auteurs sont au-dessous de deux petites filles nommées la mignonne et la biche blanche, Renée et Louise. Ah! chère ange, quels pauvres événements, quelle bizarrerie, et combien l'expression des sentiments est

mesquine. Deux livres cependant m'ont étrangement plu, l'un est Corinne et l'autre Adolphe. A propos de ceci, j'ai demandé à mon père si je pourrais voir madame de Staël. Ma mère, mon père et Alphonse se sont mis à rire. Alphonse a dit : « D'où vient-elle donc ? » Mon père a répondu : « Nous sommes bien niais, elle vient des Carmélites. » « Ma fille, madame de Staël est morte, » m'a dit la duchesse avec douceur. « Comment une femme peut-elle être trompée? » ai-je dit à miss Griffith en terminant Adolphe. « Mais quand elle aime, » m'a dit miss Griffith. Dis donc, Renée, est-ce qu'un homme pourra nous tromper ?... Miss Griffith a fini par entrevoir que je ne suis sotte qu'à demi, que j'ai une éducation inconnue, celle que nous nous sommes donnée l'une à l'autre en raisonnant à perte de vue. Elle a compris que mon ignorance porte seulement sur les choses extérieures. La pauvre créature m'a ouvert son cœur. Cette réponse laconique mise en balance contre tous les malheurs imaginables m'a causé un léger frisson. La Griffith me répète de ne me laisser éblouir par rien dans le monde et de me défier de tout, principalement de ce qui me plaira le plus. Elle ne sait et ne peut rien me dire de plus. Ce discours est trop monotone. Elle se rapproche en ceci de la nature de l'oiseau qui n'a qu'un cri.

III

De la même à la même.

Ma mignonne, me voici prête à entrer dans le monde. Aussi ai-je tâché d'être bien folle avant de me composer pour lui. Ce matin, après beaucoup d'essais, je me suis vue bien et dûment corsetée, chaussée, serrée, coiffée, habillée, parée. J'ai fait comme les duellistes avant le combat : je me suis exercée à huis clos. J'ai voulu me voir sous les ar-

mes, je me suis de très-bonne grâce trouvé un petit air vainqueur et triomphant auquel il faudra bien se rendre. Je me suis examinée et jugée. J'ai passé la revue de mes forces en mettant en pratique cette belle maxime de l'antiquité : Connais-toi toi-même ! J'ai eu des plaisirs infinis en faisant ma connaissance. Griffith a été seule dans le secret de ma jouerie à la poupée. J'étais à la fois la poupée et l'enfant. Tu crois me connaître ? point !

Voici, Renée, le portrait de ta sœur autrefois déguisée en carmélite et ressuscitée en fille légère et mondaine. La Provence exceptée, je suis une des plus belles personnes de France. Ceci me paraît le vrai sommaire de cet agréable chapitre. J'ai des défauts, mais viennent des espérances que je donne. Quand on a, quinze jours durant, admiré l'exquise rondeur des bras de sa mère, et que cette mère est la duchesse de Chaulieu, ma chère, on se trouve malheureuse en se voyant des bras maigres ; mais on s'est consolée en trouvant le poignet fin, une certaine suavité de linéaments dans ces creux qu'un jour une chair satinée viendra modeler. Le dessin un peu sec du bras se retrouve dans les épaules, si toutefois j'ose nommer épaules deux omoplates à plans heurtés. Ma taille est également sans souplesse, je la trouve roide. Ouf ! j'ai tout dit. Mais ces profils sont fins et fermes, la santé mord de sa flamme vive et pure ces lignes nerveuses, la vie et le sang bleu courent à flots sous une peau transparente. Mais la plus blonde fille

d'Ève la blonde, est une négresse à côté de moi! Mais j'ai un pied de gazelle! Mais je possède les traits corrects d'un dessin grec. Les tons de chair ne sont pas fondus, c'est vrai, mademoiselle; mais ils sont vivaces, je suis un très-joli fruit vert, et j'en ai la grâce verte. Enfin je ressemble à la figure qui, dans le vieux missel de ma tante, s'élève d'un lis violâtre. Mes yeux bleus ne sont pas bêtes, ils sont fiers, entourés de deux marges de nacre vive nuancée par de jolies fibrilles et sur lesquelles mes cils longs et pressés ressemblent à des franges de soie. Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées, ils offrent de petites vagues d'or pâle, bruni dans les milieux, et d'où s'échappent quelques cheveux mutins qui disent assez que je ne suis pas une blonde fade et à évanouissements, mais une blonde méridionale et pleine de santé, une blonde qui frappe au lieu de se laisser atteindre; le coiffeur ne voulait-il pas me les lisser en deux bandeaux et me mettre sur le front une perle, retenue par une chaîne d'or, en me disant que j'aurais l'air moyen âge! « Apprenez que je n'ai pas assez d'âge pour en être au moyen et mettre un ornement qui rajeunisse! Mon nez est mince, les narines sont bien coupées et séparées par une charmante cloison rose; il est impérieux, moqueur, et son extrémité est trop nerveuse pour jamais ni grossir ni rougir. Ma mignonne, si ce n'est pas à faire prendre une fille sans dot, je ne m'y connais pas. Mes oreilles ont des enroule-

ments coquets, une perle à chaque bout y paraîtra jaune. Mon cou est long, il a ce mouvement serpentin qui donne tant de majesté. Dans l'ombre, sa blancheur se dore. Ah! j'ai peut-être la bouche un peu grande, mais elle est si expressive, les lèvres sont d'une si belle couleur, les dents rient de si bonne grâce! Et puis, ma chère, tout est en harmonie : on a une démarche, on a une voix, l'on se souvient des mouvements de jupe de son aïeule qui n'y touchait jamais! Enfin, je suis belle et gracieuse. Suivant ma fantaisie, je puis rire comme nous avons ri souvent, et je serai respectée. Il y aura je ne sais quoi d'imposant dans les fossettes que, de ses doigts légers, la plaisanterie fera dans mes joues blanches. Je puis baisser les yeux et me donner un cœur de glace, sous mon front de neige! Je puis offrir le cou mélancolique du cygne en me posant en madone, et les vierges dessinées par les peintres seront à cent piques au-dessous de moi, je serai plus haut qu'elles dans le ciel. Un homme sera forcé, pour me parler, de musiquer sa voix.

Je suis donc armée de toutes pièces, et puis parcourir le clavier de la coquetterie depuis les notes les plus graves jusqu'au jeu le plus flûté. C'est un immense avantage que de ne pas être uniforme. Ma mère n'est ni folâtre ni candide, elle est exclusivement digne, imposante; elle ne peut sortir de là que pour devenir léonine. Quand elle blesse, elle guérit difficilement, moi je saurai blesser et guérir. Je suis

tout autre encore que ma mère. Aussi n'y a-t-il pas de rivalité possible entre nous. Je tiens de mon père, il est fin et délié. J'ai les manières de ma grand'mère et son charmant ton de voix, une voix de tête quand elle est forcée, une mélodieuse voix de poitrine dans le médium du tête-à-tête. Il me semble que c'est seulement aujourd'hui que j'ai quitté le couvent. Je n'existe pas encore pour le monde, je lui suis inconnue. Quel délicieux moment! Je m'appartiens encore, comme une fleur qui n'a pas été vue et qui vient d'éclore. Eh bien! mon ange, quand je me suis promenée dans mon salon en me regardant, quand j'ai vu l'ingénue défroque de la pensionnaire, j'ai eu je ne sais quoi dans le cœur : regrets du passé, inquiétudes sur l'avenir, craintes du monde, adieux à nos pâles marguerites innocemment cueillies, effeuillées insouciamment, il y avait de tout cela ; mais il y avait aussi de ces idées fantastiques que je renvoie dans les profondeurs de mon âme, où je n'ose descendre et d'où elles viennent.

Ma Renée, j'ai un trousseau de mariée! Le tout est bien rangé, parfumé, dans les tiroirs de cèdre et à devant de laque du délicieux cabinet de toilette de ma grand'mère. J'ai rubans, chaussures, gants, tout en profusion. Mon père m'a donné gracieusement les bijoux de la jeune fille : un nécessaire, une toilette, une cassolette, un éventail, une ombrelle, un livre de prières, une chaîne d'or, un cachemire. Il m'a promis de me faire apprendre à monter à cheval.

Enfin, je sais danser ! Demain, oui, demain soir, je suis présentée. Ma toilette est une robe de mousseline blanche. J'ai pour coiffure une guirlande de roses blanches à la grecque. Je prendrai mon air de madone, je veux être bien niaise, et avoir toutes les femmes pour moi. Ma mère est à mille lieues de ce que je t'écris, elle me croit incapable de réflexion. Si elle lisait ma lettre, elle serait stupide d'étonnement. Mon frère m'honore d'un profond mépris, et me continue les bontés de son indifférence. C'est un beau jeune homme, mais quinteux et mélancolique. J'ai son secret : ni le duc ni la duchesse ne l'ont deviné. Quoique duc et jeune, il est jaloux de son père; il n'est rien dans l'État, il n'a point de charge à la cour, il n'a point à dire : Je vais à la chambre. Il n'y a que moi dans la maison qui ai seize heures pour réfléchir : mon père est dans les affaires publiques et dans les plaisirs, ma mère est occupée aussi ; personne ne réagit sur soi dans la maison, on est toujours dehors, il n'y a pas assez de temps pour la vie. Je suis curieuse à l'excès de savoir quel attrait invincible a le monde pour vous garder tous les soirs de neuf heures à deux ou trois heures du matin, pour vous faire faire tant de frais et supporter tant de fatigue. En désirant y venir, je n'imaginais pas de pareilles distances, de semblables enivrements ; mais, à la vérité, j'oublie qu'il s'agit de Paris ! Ainsi donc, on peut vivre les uns auprès des autres, en famille, et ne pas se connaître. Une quasi-religieuse arrive : en quinze

jours, elle aperçoit ce qu'un homme d'État ne voit pas dans sa maison. Peut-être le voit-il et y a-t-il de la paternité dans son aveuglement volontaire. Je sonderai ce coin obscur.

IV

Louise de Chaulieu à Renée de Maucombe.

Octobre.

Hier, à deux heures, je suis allée me promener aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne par une de ces journées d'automne comme nous en avons tant admiré sur les bords de la Loire. J'ai donc enfin vu Paris. L'aspect de la place Louis XV est vraiment beau, mais de ce beau que créent les hommes. J'étais bien mise, mélancolique quoique bien disposée à rire, la figure calme sous un char-

mant chapeau, et les bras croisés. Je n'ai pas recueilli le moindre sourire, je n'ai pas fait rester un seul pauvre petit jeune homme hébété sur ses jambes, personne ne s'est retourné pour me voir, et cependant la voiture allait avec une lenteur en harmonie avec ma pose. Je me trompe! Un duc charmant qui passait a brusquement retourné son cheval. Cet homme qui, pour le public, a sauvé mes vanités, était mon père, dont l'orgueil, me dit-il, venait d'être agréablement flatté. J'ai rencontré ma mère, qui m'a du bout du doigt envoyé un petit salut qui ressemblait à un baiser.

Ma Griffith, qui ne se défiait de personne, regardait à tort et à travers. Selon mon idée, une jeune personne doit toujours savoir où elle pose son regard. J'étais furieuse. Un homme a très-sérieusement examiné ma voiture, sans faire attention à moi. Ce flatteur était probablement un carrossier. Je me suis trompée dans l'évaluation de mes forces. La beauté, ce rare privilége que Dieu seul donne, est donc plus commune à Paris que je ne le pensais? Des minaudières ont été gracieusement saluées. A des visages empourprés, les hommes se sont dit : « La voilà! » Ma mère a été prodigieusement admirée. Cette énigme a un mot, et je le chercherai. Les hommes, ma chère, m'ont paru généralement très-laids. Ceux qui sont beaux nous ressemblent en mal. Je ne sais quel fatal génie a inventé leur costume; il est surprenant de gaucherie quand on le compare à celui

des siècles précédents ; il est sans éclat, sans couleur, ni poésie ; il ne s'adresse ni aux sens, ni à l'esprit, ni à l'œil, et il doit être incommode ; il est sans ampleur, écourté. Le chapeau surtout m'a frappée ; c'est un tronçon de colonne, il ne prend point la forme de la tête ; il est, m'a-t-on dit, plus facile de faire une révolution que de rendre les chapeaux gracieux. La bravoure, en France, recule devant un feutre rond, et faute de courage pendant un jour, on reste ridiculement coiffé pendant toute la vie. Et l'on dit les Français légers ! Les hommes sont d'ailleurs parfaitement horribles, de quelque manière qu'ils se coiffent. Je n'ai vu que des visages fatigués et durs, où il n'y a ni calme ni tranquillité ; les lignes sont heurtées et les rides annoncent des ambitions trompées, des vanités malheureuses. Un beau front est rare. « Ah ! voilà les Parisiens ! » disais-je à miss Griffith. « Des hommes bien aimables et bien spirituels, » m'a-t-elle répondu. Je me suis tue. Une fille de trente-six ans a bien de l'indulgence au fond du cœur !

Le soir, je suis allée au bal, et m'y suis tenue aux côtés de ma mère, qui m'a donné le bras avec un dévouement bien récompensé. Les honneurs étaient pour elle, j'ai été le prétexte des plus agréables flatteries. Elle a eu le talent de me faire danser avec des imbéciles qui m'ont tous parlé de la chaleur comme si j'eusse été gelée, et de la beauté du bal comme si j'étais aveugle. Aucun n'a manqué de s'extasier sur une chose étrange, inouïe, extraordinaire, singulière, bizarre,

c'est de m'y voir pour la première fois. Ma toilette, qui me ravissait dans mon salon blanc et or où je paradais toute seule, était à peine remarquable au milieu des parures merveilleuses de la plupart des femmes. Chacune d'elles avait ses fidèles ; elles s'observaient toutes du coin de l'œil ; plusieurs brillaient d'une beauté triomphante comme était ma mère. Au bal, une jeune personne ne compte pas, elle y est une machine à danser. Les hommes, à de rares exceptions près, ne sont pas mieux là qu'aux Champs-Élysées. Ils sont usés ; leurs traits sont sans caractère, ou plutôt ils ont tous le même caractère. Ces mines fières et vigoureuses que nos ancêtres ont dans leurs portraits, eux qui joignaient à la force physique la force morale, n'existent plus. Cependant il s'est trouvé dans cette assemblée un homme d'un grand talent, qui tranchait sur la masse par la beauté de sa figure ; mais il ne m'a pas causé la sensation vive qu'il devait communiquer. Je ne connaissais pas ses œuvres, et il n'est pas gentilhomme. Quels que soient le génie et les qualités d'un bourgeois ou d'un homme anobli, je n'ai pas dans le sang une seule goutte pour eux. D'ailleurs, je l'ai trouvé si fort occupé de lui, si peu des autres, qu'il m'a fait penser que nous devons être des choses et non des êtres pour ces grands chasseurs d'idées. Quand les hommes de talent aiment, ils ne doivent plus écrire, ou ils n'aiment pas. Il y a quelque chose dans leur cervelle qui passe avant la femme qu'ils ont

choisie ; il m'a semblé voir cela dans la tournure de cet homme, qui est, dit-on, professeur, parleur, auteur, et que l'ambition rend serviteur de toute grandeur.

J'ai pris mon parti sur-le-champ : j'ai trouvé très-indigne de moi d'en vouloir au monde de mon peu de succès, et je me suis mise à danser sans aucun souci. J'ai d'ailleurs trouvé du plaisir à la danse. J'ai entendu force commérages sans piquant sur des gens inconnus ; mais peut-être est-il nécessaire de savoir beaucoup de choses que j'ignore pour les comprendre, car j'ai vu la plupart des femmes et des hommes prenant un très-vif plaisir à dire ou entendre certaines phrases. Le monde offre énormément d'énigmes dont le mot paraît difficile à trouver. Il y a des intrigues multipliées. J'ai des yeux assez perçants et l'ouïe fine ; quant à l'entendement, vous le connaissez, mademoiselle de Maucombe.

Je suis revenue lasse et heureuse de cette lassitude. J'ai très-naïvement exprimé l'état où je me trouvais à ma mère en compagnie de qui j'étais, et qui m'a dit de ne confier ces sortes de choses qu'à elle.

— Ma chère petite, m'a-t-elle ajouté, le bon goût est autant dans la connaissance des choses qu'on doit faire, que dans celle de ce qu'on dit !

Sa recommandation m'a fait comprendre les sensations sur lesquelles nous devons garder le silence avec tout le monde, et j'ai mesuré d'un coup d'œil

le vaste champ des dissimulations. Je puis t'assurer, ma mignonne, que nous ferions alors dans ce monde sans franchise, avec l'effronterie de notre innocence, deux petites commères passablement éveillées. Combien d'instructions dans un doigt posé sur les lèvres, dans un mot, dans un regard! Je suis devenue excessivement timide en un moment. Eh quoi! ne pouvoir exprimer l'innocent bonheur, si naturel, causé par la danse?... Ouais! fis-je en moi-même, que sera-ce donc de nos sentiments?

Je me suis couchée triste. Je sens encore vivement l'atteinte de ce premier choc de ma nature franche et gaie avec les dures lois du monde. Voilà déjà de ma laine blanche laissée aux buissons de la route. Adieu, biche blanche!

V

Renée de Maucombe à Louise de Chaulieu.

Combien ta lettre m'a émue, émue surtout par la comparaison de nos destinées ! Dans quel monde brillant tu vas vivre ! Dans quelle paisible retraite achèverai-je mon obscure carrière ? Quinze jours après mon arrivée au château de Maucombe, duquel je t'ai trop parlé pour t'en parler encore, et où j'ai retrouvé ma chambre à peu près dans l'état où je l'avais laissée, mais d'où j'ai pu comprendre le sublime paysage de la vallée de Gemenos, qu'enfant je

regardais sans y rien voir, mon père et ma mère, accompagnés de mes deux frères, m'ont menée dîner chez un de nos voisins, un vieux monsieur de l'Estorade, gentilhomme devenu très-riche comme on devient riche en province, par les soins de l'avarice. Ce vieillard n'avait pu soustraire son fils unique à la rapacité du sieur de Buonaparte. Après l'avoir sauvé de la conscription, il avait été forcé de l'envoyer à l'armée, en 1813, en qualité de garde d'honneur. Depuis Leipzig le vieux baron de l'Estorade n'en avait plus eu de nouvelles. M. de Montriveau, que M. de l'Estorade alla voir en 1814, lui affirma l'avoir vu prendre par les Russes. Madame de l'Estorade mourut de chagrin en faisant faire d'inutiles recherches en Russie. Le baron, vieillard très-chrétien, pratiquait cette belle vertu théologale que nous cultivions à Blois : l'espérance! Elle lui faisait voir son fils en rêve, et il accumulait ses revenus pour ce fils; il prenait soin des parts de ce fils dans les successions qui lui venaient de la feue madame de l'Estorade. Personne n'avait le courage de plaisanter ce vieillard. J'ai fini par deviner que le retour inespéré de ce fils était la cause du mien. Qui nous eût dit que pendant les courses vagabondes de notre pensée, mon futur cheminait lentement à pied à travers la Russie, la Pologne et l'Allemagne! Sa mauvaise destinée n'a cessé qu'à Berlin, où le ministre français lui a facilité son retour en France. M. de l'Estorade le père, petit gentilhomme de Provence

riche d'environ dix mille livres de rente, n'a pas un nom assez européen pour qu'on s'intéressât au chevalier de l'Estorade, dont le nom sentait singulièrement son aventurier.

Douze mille livres, produit annuel des biens de madame de l'Estorade, accumulées avec les économies paternelles, faisaient au pauvre garde d'honneur une fortune considérable en Provence, quelque chose comme deux cent cinquante mille livres, outre ses biens au soleil. Le bonhomme l'Estorade avait acheté, la veille du jour où il devait revoir le chevalier, un beau domaine mal administré, où il se proposa de planter dix mille mûriers, qu'il élevait exprès dans sa pépinière en prévoyant cette acquisition. Le baron, en retrouvant son fils, n'a plus eu qu'une pensée, celle de le marier, et de le marier à une jeune fille noble. Mon père et ma mère ont partagé pour mon compte la pensée de leur voisin, dès que le vieillard leur eut annoncé son intention de prendre Renée de Maucombe sans dot, et de lui reconnaître au contrat toute la somme qui doit revenir à ladite Renée dans leurs successions. Mon frère cadet, Jean de Maucombe, a, dès sa majorité, reconnu avoir reçu de ses parents un avancement d'hoirie équivalent au tiers de l'héritage. Voilà comment les familles nobles de la Provence éludent l'infâme code civil du sieur de Buonaparte, qui fera mettre au couvent autant de filles nobles qu'il en a fait marier. La noblesse française est, d'après le peu que j'ai entendu

dire à ce sujet, très-divisée sur ces graves matières.

Ce dîner, ma chère mignonne, était une entrevue entre ta biche et l'exilé. Procédons par ordre. Les gens du comte de Maucombe se sont revêtus de leurs vieilles livrées galonnées, de leurs chapeaux bordés, le cocher a pris ses grandes bottes à chaudron, nous avons tenu cinq dans le vieux carrosse, et nous sommes arrivés en toute majesté, vers deux heures pour dîner à trois, à la bastide où demeure le baron de l'Estorade. Le beau-père n'a point de château, mais une simple maison de campagne, située au pied d'une de nos collines, au débouché de notre belle vallée dont l'orgueil est certes le vieux castel de Maucombe. Cette bastide est une bastide : quatre murailles de cailloux revêtues d'un ciment jaunâtre, couvertes de tuiles creuses d'un beau rouge. Les toits plient sous le poids de cette briqueterie. Les fenêtres sont percées au travers sans aucune symétrie, elles ont des volets énormes peints en jaune. Le jardin qui entoure cette habitation est un jardin de Provence, entouré de petits murs, bâtis en gros cailloux ronds mis par couches, et où le génie du maçon éclate dans la manière dont il les dispose alternativement inclinés ou debout sur leur hauteur : la couche de boue qui les recouvre tombe par places. La tournure domaniale de cette bastide vient d'une grille, à l'entrée, sur le chemin. On a longtemps pleuré pour avoir cette grille, elle est si maigre qu'elle m'a rappelé la sœur Angélique. La mai-

son a un perron en pierre, et la porte est décorée d'un auvent que ne voudrait pas un paysan de la Loire pour son élégante maison en pierre blanche, à toiture bleue où rit le soleil. Le jardin, les alentours sont horriblement poudreux, les arbres sont brûlés. On voit que, depuis longtemps, la vie du baron consiste à se lever, se coucher et se relever le lendemain sans nul souci que celui d'entasser sou sur sou. Il mange ce que mangent ses deux domestiques, qui sont un garçon provençal et la vieille femme de chambre de sa femme. Les pièces ont peu de mobilier. Cependant la maison de l'Estorade s'était mise en frais, elle avait vidé ses armoires, convoqué le ban et l'arrière-ban de ses serfs pour ce dîner qui nous a été servi dans une vieille argenterie noire et bosselée.

L'exilé, ma chère mignonne, est comme la grille, bien maigre! Il est pâle, il a souffert, il est taciturne. A trente-sept ans, il a l'air d'en avoir cinquante. L'ébène de ses ex-beaux cheveux de jeune homme est mélangé de blanc comme l'aile d'une alouette. Ses beaux yeux bleus sont caves, il est un peu sourd, ce qui le fait ressembler au chevalier de la Triste Figure; néanmoins, j'ai consenti gracieusement à devenir madame de l'Estorade, à me laisser doter de deux cent cinquante mille livres; mais à la condition expresse d'être maîtresse d'arranger la bastide et d'y faire un parc. J'ai formellement exigé de mon père de me concéder une

partie d'eau qui peut venir de Maucombe ici. Dans un mois, je serai madame de l'Estorade, car j'ai plu, ma chère. Après les neiges de la Sibérie, un homme est très-disposé à trouver du mérite à ces yeux noirs qui, disais-tu, faisaient mûrir les fruits que je regardais. Louis de l'Estorade paraît excessivement heureux d'épouser *la belle Renée de Maucombe,* tel est le glorieux surnom de ton amie. Pendant que tu t'apprêtes à moissonner les joies de la plus vaste existence, celle d'une demoiselle de Chaulieu dans ce grand Paris où tu régneras, ta pauvre biche, cette fille du désert, est tombée, de l'empyrée où nous nous élevions, dans les réalités vulgaires d'une destinée simple comme une pâquerette. Oui, je me suis juré à moi-même de consoler ce jeune homme sans jeunesse, qui a passé du giron maternel à celui de la guerre, et des joies de sa bastide aux glaces et aux travaux de la Sibérie.

L'uniformité de mes jours à venir sera variée par les humbles plaisirs de la campagne. Je continuerai l'oasis de la vallée de Gemenos autour de ma maison, qui sera majestueusement ombragée de beaux arbres. J'aurai des gazons toujours verts en Provence, je ferai monter mon parc jusque sur la colline, je placerai sur le point le plus élevé quelque joli kiosque d'où mes yeux pourront voir peut-être la brillante Méditerranée. L'oranger, le citronnier, les plus riches productions de la botanique embelliront ma retraite. J'y serai mère de famille. Une poésie natu-

relle, indestructible nous environnera. En restant fidèle à mes devoirs, aucun malheur n'est à redouter. Mes sentiments chrétiens sont partagés par mon beau-père et par le chevalier de l'Estorade. Ah! mignonne, j'aperçois la vie comme un de ces grands chemins de France, unis et doux, ombragés d'arbres éternels. Il n'y aura pas deux Bonaparte en ce siècle; je pourrai garder mes enfants si j'en ai, les élever, en faire des hommes, je jouirai par eux. Si tu ne manques pas à ta destinée, toi qui seras la femme de quelque puissant de la terre, les enfants de ta Renée auront une active protection. Adieu donc, pour moi du moins, les romans et les situations bizarres dont nous nous faisions les héroïnes. Je sais déjà par avance l'histoire de ma vie : ma vie sera traversée par les grands événements de la dentition de messieurs de l'Estorade, par leur nourriture, par les dégâts qu'ils feront dans mes massifs et dans ma personne. Leur broder des bonnets, être aimée et admirée par un pauvre homme souffreteux, à l'entrée de la vallée de Gemenos, voilà mes plaisirs.

Peut-être, un jour, la campagnarde ira-t-elle habiter Marseille pendant l'hiver; mais alors elle n'apparaîtrait encore que sur le théâtre étroit de la province, dont les coulisses ne sont point périlleuses. Je n'aurai rien à redouter, pas même une de ces admirations qui peuvent nous rendre fières. Nous nous intéresserons beaucoup aux vers à soie pour lesquels nous aurons des feuilles de mûrier à vendre. Nous

connaîtrons les étranges vicissitudes de la vie provençale et les tempêtes d'un ménage sans querelle possible : M. de l'Estorade annonce l'intention formelle de se laisser conduire par sa femme. Or, comme je ne ferai rien pour l'entretenir dans cette sagesse, il est probable qu'il y persistera. Tu seras, ma chère Louise, la partie romanesque de mon existence. Aussi raconte-moi bien tes aventures, peins-moi les bals, les fêtes ! Dis-moi bien comment tu t'habilles, quelles fleurs couronnent tes beaux cheveux blonds, et les paroles des hommes et leurs façons. Tu seras deux à écouter, à danser, à sentir le bout de tes doigts pressé. Je voudrais bien m'amuser à Paris, pendant que tu seras mère de famille à la Crampade, tel est le nom de notre bastide. Pauvre homme qui croit épouser une seule femme. S'apercevra-t-il qu'elles sont deux? Je commence à dire des folies. Comme je ne puis plus en faire que dans notre correspondance, je m'arrête. Adieu, mignonne.

P. S. J'ouvre ta troisième lettre. Ma chère, je puis disposer d'environ mille livres : emploie-les-moi donc en jolies choses qui ne se trouveront point dans les environs, ni même à Marseille. En courant pour toi-même, pense à ta recluse de la Crampade. Songe que, ni d'un côté ni de l'autre, les grands parents n'ont à Paris des gens de goût pour leurs acquisitions. Je répondrai plus tard à cette lettre.

VII

Don Felipe Henarez à don Fernand.

Paris, septembre 182...

La date de cette lettre vous dira, mon frère, que le chef de votre maison ne court aucun danger. Si le massacre de nos ancêtres dans la cour des Lions nous a faits, malgré nous, Espagnols et chrétiens, il nous a légué la prudence des Arabes ; et peut-être ai-je dû mon salut au sang d'Abencerage qui coule encore dans mes veines. La peur rendait Ferdinand si bon comédien que Valdez croyait à ses protesta-

tions. Sans moi, ce pauvre amiral était perdu. Jamais les libéraux ne sauront ce qu'est un roi. Mais le caractère de ce Bourbon m'est connu depuis longtemps : plus Sa Majesté nous assurait de sa protection, plus elle éveillait ma défiance. Un véritable Espagnol n'a nul besoin de répéter ses promesses. Qui parle trop veut tromper. Valdez a passé sur un bâtiment anglais. Quant à moi, dès que les destinées de ma chère Espagne furent perdues en Andalousie, j'écrivis à l'intendant de mes biens en Sardaigne de pourvoir à ma sûreté. D'habiles pêcheurs de corail m'attendaient avec une barque sur un point de la côte. Lorsque Ferdinand recommandait aux Français de s'assurer de ma personne, j'étais dans ma baronie de Macumer, au milieu de bandits qui défient toutes les lois et toutes les vengeances. La dernière maison hispano-more de Grenade a retrouvé les déserts de l'Afrique et jusqu'au cheval sarrasin, dans un domaine qui vient des Sarrasins. Les yeux de ces bandits ont brillé d'une joie et d'un orgueil sauvages en apprenant qu'ils protégeaient contre la vendetta du roi d'Espagne le duc de Soria leur maître, un Hénarez enfin, le premier qui soit venu les visiter depuis le temps où l'île appartenait aux Mores, eux qui, la veille, craignaient ma justice! Vingt-deux carabines se sont offertes à viser Ferdinand de Bourbon, ce fils d'une race encore inconnue, au jour où les Abencerages arrivaient en vainqueurs aux bords de la Loire. Je croyais pou-

voir vivre des revenus de ces immenses domaines auxquels nous avons malheureusement si peu songé; mais mon séjour m'a démontré mon erreur et la véracité des rapports de Queverdo. Le pauvre homme avait vingt-deux vies d'homme à mon service et pas un réal, des savanes de vingt mille arpents et pas une maison, des forêts vierges et pas un meuble. Un million de piastres et la présence du maître pendant un demi-siècle seraient nécessaires pour mettre en valeur ces terres magnifiques : j'y songerai. Les vaincus méditent pendant leur fuite et sur eux-mêmes et sur la partie perdue. En voyant ce beau cadavre rongé par les moines, mes yeux se sont baignés de larmes : j'y reconnaissais le triste avenir de l'Espagne. J'ai appris à Marseille la fin de Riégo. J'ai pensé douloureusement que ma vie aussi va se terminer par un martyre, mais obscur et long. Sera-ce donc exister que de ne pouvoir ni se consacrer à un pays, ni vivre pour une femme? Aimer, conquérir, cette double face de la même idée, était la loi gravée sur nos sabres, écrite en lettres d'or aux voûtes de nos palais, incessamment redite par les jets d'eau qui montaient en gerbes du fond de nos bassins en marbre; mais cette loi fanatise inutilement mon cœur : le sabre est brisé, le palais est en cendres, la source vive est bue par des sables stériles.

Voici mon testament.

Don Fernand, vous allez comprendre pourquoi je

bridais votre ardeur en vous ordonnant de rester fidèle au *Reynetto*. Comme ton frère et ton ami, je te supplie d'obéir ; comme votre maître, je vous le commande. Vous irez au roi, vous lui demanderez mes grandesses et mes biens, ma charge et mes titres. Il hésitera peut-être, mais vous lui direz que vous êtes aimé de Marie Hérédia, et que Marie ne peut épouser que le duc de Soria. Vous le verrez alors tressaillant de joie ; l'immense fortune des Hérédia l'empêchait de consommer ma ruine, elle sera complète ainsi, et vous aurez aussitôt ma dépouille. Vous épouserez Marie ; j'avais surpris le secret de votre mutuel amour combattu ; aussi ai-je préparé le vieux comte à cette substitution. Marie et moi nous obéissions aux convenances et aux vœux de nos pères. Vous êtes aimé, je suis l'objet d'une répugnance inavouée. Vous aurez bientôt vaincu le peu de résistance que mon malheur inspirera peut-être à cette noble Espagnole. Duc de Soria, votre prédécesseur ne veut ni vous coûter un regret, ni vous priver d'un maravédis. Comme les joyaux de Marie peuvent réparer le vide que les diamants de ma mère feront dans votre maison, vous m'enverrez ces diamants, qui suffiront pour assurer l'indépendance de ma vie, par ma nourrice, la vieille Urraca, la seule personne que je veuille conserver des gens de ma maison : elle seule sait bien préparer mon chocolat.

Durant notre courte révolution, mes constants

travaux avaient réduit ma vie au nécessaire, et les appointements de ma place y pourvoyaient. Vous trouverez les revenus de ces deux dernières années entre les mains de votre intendant. Cette somme est à moi. Mais le mariage d'un duc de Soria occasionne de grandes dépenses ; nous la partagerons donc ; vous ne refuserez pas le présent de noces de votre frère le bandit ; d'ailleurs, telle est ma volonté. La baronnie de Macumer n'étant pas sous la main du roi d'Espagne, elle me reste et me laisse la faculté d'avoir une patrie et un nom, si, par hasard, je voulais devenir quelque chose. Dieu soit loué, voici les affaires finies, la maison de Soria est sauvée.

Au moment où je ne suis plus que baron de Macumer, les canons français annoncent l'entrée du duc d'Angoulême ! Vous comprendrez, monsieur, pourquoi j'interromps ma lettre. . . . . . .
. . . .

Octobre.

En arrivant ici je n'avais pas dix quadruples. Un homme d'État n'est-il pas bien petit quand, au milieu des catastrophes qu'il n'a pas empêchées, il montre une prévoyance égoïste? Aux Mores vaincus, un cheval et le désert ; aux chrétiens trompés dans

leurs espérances, le couvent et quelques pièces d'or. Cependant, ma résignation n'est encore que de la lassitude. Je ne suis point assez près du monastère pour ne pas songer à vivre. Ozalga m'avait, à tout hasard, donné des lettres de recommandation parmi lesquelles il s'en trouvait une pour un libraire, qui est à nos compatriotes ce que Galignani est ici aux Anglais. Cet homme m'a procuré huit écoliers à trois francs par cachet. Je vais chez mes élèves de deux jours l'un : j'ai donc quatre séances par jour et gagne douze francs, somme bien supérieure à mes besoins. A l'arrivée d'Urraca, je ferai le bonheur de quelque Espagnol proscrit en lui cédant ma clientèle. Je suis logé rue Hillerin-Bertin, chez une pauvre veuve qui prend des pensionnaires. Ma chambre est au midi et donne sur un petit jardin ; je n'entends aucun bruit, je vois de la verdure, et ne dépense en tout qu'une piastre par jour ; je suis tout étonné des plaisirs calmes et purs que je goûte dans cette vie de Denys à Corinthe. Depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures, je fume et prends mon chocolat, assis à ma fenêtre, en regardant deux plantes espagnoles, un genêt qui s'élève entre les masses d'un jasmin : de l'or sur un fond blanc, une image qui fera toujours tressaillir un rejeton des Mores. A dix heures, je me mets en route jusqu'à quatre heures pour donner mes leçons. A cette heure, je reviens dîner, je fume et lis jusqu'à mon coucher. Je puis mener longtemps cette vie, que

mélangent le travail et la méditation, la solitude et le monde. Sois donc heureux, Fernand, mon abdication est accomplie sans arrière-pensée ; elle n'est suivie d'aucun regret comme celle de Charles-Quint, d'aucune envie de renouer la partie comme celle de Napoléon. Cinq nuits et cinq jours ont passé sur mon testament ; la pensée en a fait cinq siècles. Les grandesses, les titres, les biens sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été. Maintenant que la barrière du respect qui nous séparait est tombée, je puis, cher enfant, te laisser lire dans mon cœur. Ce cœur, que la gravité couvre d'une impénétrable armure, est plein de tendresses et de dévouement sans emploi ; mais aucune femme ne l'a deviné, pas même celle qui, dès le berceau, me fut destinée. Là est le secret de mon ardente vie politique. A défaut de maîtresse, j'ai adoré l'Espagne. L'Espagne aussi m'a échappé ! Maintenant que je ne suis plus rien, je puis contempler le *moi* détruit, me demander pourquoi la vie y est venue et quand elle s'en ira ; pourquoi la race chevaleresque par excellence a jeté dans son dernier rejeton ses premières vertus, son amour africain, sa chaude poésie ; si la graine doit conserver sa rugueuse enveloppe sans pousser de tige, sans effeuiller ses parfums orientaux du haut d'un radieux calice. Quel crime ai-je commis avant de naître, pour n'avoir inspiré d'amour à personne ? Dès ma naissance, étais-je donc un vieux débris destiné à échouer sur une grève aride ? Je retrouve

en mon âme les déserts paternels, éclairés par un soleil qui les brûle sans y rien laisser croître. Reste orgueilleux d'une race déchue, force inutile, amour perdu, vieux jeune homme, j'attendrai donc où je suis, mieux que partout ailleurs, la dernière faveur de la mort. Hélas! sous ce ciel brumeux, aucune étincelle ne ranimera la flamme dans toutes ces cendres. Aussi pourrais-je dire, pour dernier mot, comme Jésus-Christ : *Mon Dieu, tu m'as abandonné!* Terrible parole que personne n'a osé sonder.

Juge, Fernand, combien je suis heureux de revivre en toi et en Marie; je vous contemplerai désormais avec l'orgueil d'un créateur fier de son œuvre. Aimez-vous bien et toujours, ne me donnez pas de chagrins : un orage entre vous me ferait plus de mal qu'à vous-mêmes.

Notre mère avait pressenti que les événements serviraient un jour ses espérances. Peut-être le désir d'une mère est-il un contrat passé entre elle et Dieu? N'était-elle pas d'ailleurs un de ces êtres mystérieux qui peuvent communiquer avec le ciel et qui en rapportent une vision de l'avenir? Combien de fois n'ai-je pas lu dans les rides de son front qu'elle souhaitait à Fernand les honneurs et les biens de Felipe. Je le lui disais, elle me répondait par deux larmes et me montrait les plaies d'un cœur qui nous était dû tout entier à l'un comme à l'autre, mais qu'un invincible amour donnait à toi seul. Aussi son ombre joyeuse planera-t-elle au-dessus de vos

têtes quand vous les inclinerez à l'autel. Viendrez-vous caresser enfin votre Felipe, dona Clara? Vous le voyez, il cède à votre bien-aimé jusqu'à la jeune fille que vous poussiez à regret sur ses genoux!

Ce que je fais plaît aux femmes, aux morts, au roi, Dieu le voulait; n'y dérange donc rien, Fernand! Obéis et tais-toi.

P. S. Recommande à Urraca de ne pas me nommer autrement que M. Henarez. Ne dis pas un mot de moi à Marie; tu dois être le seul être vivant qui sache les secrets du dernier More christianisé, dans les veines duquel mourra le sang de la grande famille née au désert et qui va finir dans la solitude. Adieu.

VIII

Louise de Chaulieu à Renée de Maucombe.

Comment! bientôt mariée? mais prend-on les gens ainsi? Tu te promets à un homme en un mois, sans le connaître, sans en rien savoir! Cet homme peut être maladif, ennuyeux, insupportable. Ne vois-tu pas, Renée, ce qu'on veut faire de toi? Tu leur es nécessaire pour continuer la glorieuse maison de l'Estorade, et voilà tout. Tu vas devenir une provinciale. Sont-ce là nos promesses mutuelles? A votre place, j'aimerais mieux aller me promener aux îles d'Hyères en caïque, jusqu'à ce qu'un corsaire algé-

rien m'enlève et me vende au Grand Seigneur; je deviendrais sultane; puis quelque jour Validé : je mettrais le sérail sens dessus dessous, et tant que je serais jeune et quand je serais vieille. Tu sors d'un couvent pour entrer dans un autre! Je te connais, tu es lâche, tu vas entrer en ménage avec une soumission d'agneau. Je te donnerai des conseils, tu viendras à Paris, nous y ferons enrager les hommes et nous deviendrons des reines. Ton mari, ma chère belle, peut, dans trois ans d'ici, se faire nommer député; tu pourras demeurer à Paris et y devenir, comme dit ma mère, une femme à la mode. Oh! je ne te laisserai certes pas dans ta bastide!

Lundi.

Voici quinze jours, ma chère, que je vis de la vie du monde : un soir aux Italiens, l'autre au grand Opéra, de là toujours au bal. Ah! le monde est une féerie. La musique des Italiens me ravit, et pendant que mon âme nage dans un plaisir divin, je suis lorgnée, admirée; mais, par un seul de mes regards, je fais baisser les yeux au plus hardi jeune homme. J'ai vu là des jeunes gens charmants; eh bien, pas un ne me plait; aucun ne m'a causé l'émotion que j'éprouve en entendant Garcia dans son magnifique duo avec Pellegrini dans *Otello*. Mon Dieu! Ce Ros-

sini doit-il être jaloux pour avoir si bien exprimé la jalousie! Quel cri que : *Il mio cor si divide!* Mais je te parle grec, tu n'as pas entendu Garcia, tu sais seulement combien je suis jalouse! Quel triste dramaturge que Shakspeare! Othello se prend de gloire, il remporte des victoires, il commande, il parade, il se promène en laissant Desdémone dans son coin, et Desdémone, qui le voit préférant à elle les stupidités de la vie publique, ne se fâche point. Cette brebis mérite la mort. Que celui que je daignerai aimer s'avise de faire autre chose que de m'aimer ! Moi, je suis pour les longues épreuves de l'ancienne chevalerie. Je regarde comme très-impertinent et très-sot ce paltoquet de jeune seigneur qui a trouvé mauvais que sa souveraine l'envoyât chercher son gant au milieu des lions : elle lui réservait sans doute quelque belle fleur d'amour, et il l'a perdue après l'avoir méritée, l'insolent! Mais je babille comme si je n'avais pas de grandes nouvelles à t'apprendre! Mon père va sans doute représenter le roi notre maître à Madrid, je dis notre maître, car je ferai partie de l'ambassade. Mon père m'emmènera pour avoir une femme près de lui, car ma mère ne veut aller à Madrid que dans le cas où M. de Saint-Héreen, un jeune homme qu'elle protége, serait nommé troisième secrétaire d'ambassade. C'est, comme je l'entends dire des difficultés politiques, une question de cabinet. Le roi est fort absolu. Entre sa femme et son roi, mon père est excessive-

ment gêné. M. le duc de Rhétoré, notre aîné, solennel, froid et fantasque, serait écrasé par son père à Madrid, il reste à Paris. Il a des raisons majeures... A l'Opéra, il ne manque pas une des représentations où danse une certaine Tullia. Quant à mon second frère, il est à son régiment, je ne l'ai pas encore vu. Voilà comment je suis destinée à être l'Antigone d'un ambassadeur de Sa Majesté. Peut-être me marierai-je en Espagne, et peut-être la pensée de mon père est-elle de m'y marier sans dot, absolument comme on te marie à ce reste de vieux garde d'honneur.

Mon père m'a proposé de le suivre et m'a offert son maître d'espagnol. » « Vous voulez, lui ai-je dit, me faire faire un mariage en Espagne! Il m'a, pour toute réponse, honorée d'un fin regard. Il aime depuis quelques jours à m'agacer au déjeuner, il m'étudie et je dissimule; aussi l'ai-je, comme père et comme ambassadeur *in petto,* cruellement mystifié. Ne me prenait-il pas pour une sotte? Il me demandait ce que je pensais de tel jeune homme et de quelques demoiselles avec lesquels je me suis trouvée dans plusieurs maisons. Je lui ai répondu par la plus stupide discussion sur la couleur des cheveux, sur la différence des tailles, sur la physionomie des jeunes gens. Mon père parut désappointé de me trouver si niaise, il se blâma intérieurement de m'avoir interrogée. » «Cependant, mon père, ajoutai-je, je ne dis pas ce que je pense réellement : ma mère

m'a dernièrement fait peur d'être inconvenante en parlant de mes impressions. « En famille, vous pouvez vous expliquer sans crainte, » répondit ma mère.

— Eh bien! repris-je, les jeunes gens m'ont jusqu'à présent paru être plus intéressés qu'intéressants, plus occupés d'eux que de nous; mais ils sont, à la vérité, très-grossiers, peu dissimulés, ils quittent à l'instant la physionomie qu'ils ont prise pour nous parler, et s'imaginent sans doute que nous ne savons point nous servir de nos yeux. L'homme qui nous parle est le prétendant, l'homme qui ne nous parle plus est le mari. Quant aux jeunes personnes, elles sont si fausses qu'il est impossible de deviner leur caractère autrement que par celui de leur danse, il n'y a que leur taille et leurs mouvements qui ne mentent point. J'ai surtout été effrayée de la brutalité du beau monde. Quand il s'agit de souper, il se passe, toutes proportions gardées, des choses qui me donnent une image des émeutes populaires. La politesse cache très-imparfaitement l'égoïsme général. Je me figurais le monde autrement. Les femmes y sont comptées pour peu de chose, et peut-être est-ce un reste des doctrines de Bonaparte. « Armande fait d'étonnants progrès, » a dit ma mère. « Ma mère, croyez-vous que je vous demanderai toujours si madame de Staël est morte? » Mon père sourit et se leva.

Samedi.

Ma chère, je n'ai pas tout dit. Voici ce que je te réserve. L'amour que nous imaginions doit être bien profondément caché, je n'en ai vu de trace nulle part. J'ai bien surpris quelques regards rapidement échangés dans les salons; mais quelle pâleur! Notre amour, ce monde de merveilles, de beaux songes, de poésies réalisées, de plaisirs et de douleurs se répondant, ces sourires qui éclairent la nature, ces paroles qui ravissent, ce bonheur toujours donné, toujours reçu, ces tristesses causées par l'éloignement et ces joies que prodigue la présence de l'être aimé!... De tout cela, rien. Où ces délicieuses fleurs de l'âme naissent-elles? Qui ment? nous ou le monde? J'ai déjà vu des jeunes gens, des hommes par centaines, et pas un ne m'a causé la moindre émotion; ils m'auraient témoigné admiration et dévouement, ils se seraient battus, j'aurais tout regardé d'un œil insensible. L'amour, ma chère, doit comporter un phénomène rare. On peut vivre toute sa vie sans rencontrer l'être à qui la nature a départi le pouvoir de nous rendre heureuses. Cette réflexion fait frémir; car si cet être se rencontre trop tard, hein?

Depuis quelques jours je commence à m'épouvanter de notre destinée, à comprendre pourquoi tant de femmes ont des visages attristés sous la couche de

vermillon qu'y mettent les fausses joies d'une fête. On se marie au hasard, et tu te maries ainsi. Des ouragans de pensées ont passé dans mon âme. Être aimée tous les jours de la même manière et néanmoins diversement; être aimée autant après dix ans de bonheur que le premier jour! Il faut avoir éveillé bien des sympathies et y répondre. Mais un pareil amour veut des années! Y a-t-il des lois pour les créations du cœur, comme pour les créations visibles de la nature? L'allégresse se soutient-elle? Dans quelle proportion l'amour doit-il mélanger ses larmes et ses plaisirs? Les froides combinaisons de la vie funèbre, égale, permanente du couvent, m'ont semblé alors possibles, tandis que les richesses, les magnificences, les pleurs, les délices, les fêtes, les joies de l'amour égal, partagé, permis, m'ont semblé l'impossible! Je ne vois point de place dans cette ville aux douceurs de l'amour, à ses saintes promenades, sous des charmilles, au clair de la pleine lune, quand elle fait briller les eaux, et qu'on résiste à des prières. Riche, jeune et belle, je n'ai qu'à aimer, l'amour peut devenir ma vie, ma seule occupation; or, voici que depuis trois mois que je vais, que je viens avec une impatiente curiosité, je n'ai rien rencontré parmi ces regards brillants, avides, éveillés. Aucune voix ne m'a émue, aucun regard ne m'a illuminé ce monde. La musique seule a rempli mon âme, elle seule a été pour moi ce qu'est notre amitié. Je suis restée quelquefois pendant une

heure, la nuit, à ma fenêtre, regardant le jardin, appelant des événements, les demandant à la source inconnue d'où ils viennent. Je suis quelquefois sortie en voiture, allant me promener, mettant pied à terre dans les Champs-Élysées en imaginant qu'un homme, que celui qui réveillera mon âme engourdie, arrivera, me regardera; mais, ces jours-là, j'ai vu des saltimbanques, des marchands de pain d'épice et des faiseurs de tours, ou des passants pressés d'aller à leurs affaires. Et je rentrais mes folles pensées et je remontais en voiture, et je me promettais de demeurer vieille fille. L'amour est certainement une fusion, et quelles conditions ne faut-il pas pour qu'elle ait lieu? Nous ne sommes pas certaines d'être toujours bien ou d'accord avec nous-mêmes, que sera-ce à deux? Dieu seul peut résoudre ce problème. Je commence à croire que je retournerai au couvent : si je reste dans le monde, j'y ferai des choses qui ressembleront à des sottises, car il m'est impossible d'accepter ce que je vois. Tout blesse mes délicatesses, les mœurs de mon âme, mes secrètes pensées! Griffith a, dit-elle, eu toutes ces idées, elle a eu envie de sauter au visage des femmes qu'elle voyait heureuses, elle les a dénigrées, déchirées; elle dit aujourd'hui que la vertu consiste à enterrer toutes ces sauvageries-là dans le fond de son cœur. Qu'est-ce donc que le fond du cœur? Un entrepôt de tout ce que nous avons de mauvais! Je suis très-humiliée de ne pas avoir rencontré d'ado-

rateur, je suis une fille à marier, mais j'ai des frères, une famille, des parents chatouilleux. Ah! si telle était la raison de la retenue des hommes, ils seraient bien lâches. Le rôle de Chimène, dans le *Cid*, et celui du Cid me ravissent. Quelle admirable pièce de théâtre! Allons, adieu.

IX

La même à la même.

Janvier.

Nous avons pour maître un pauvre réfugié forcé de se cacher à cause de sa participation à la révolution que le duc d'Angoulême a été vaincre, succès auquel nous avons dû de belles fêtes. Quoique libéral et sans doute bourgeois, cet homme m'a intéressée : je me suis imaginé qu'il était condamné à mort; je le fais causer pour savoir son secret; mais il est d'une taciturnité castillane, fier comme s'il

était Gonzalve de Cordoue, et néanmoins d'une douceur et d'une patience angéliques. Sa fierté n'est pas montée comme celle de miss Griffith, elle est tout intérieure. Il se fait rendre ce qui lui est dû en nous rendant ses devoirs, il nous écarte de lui par le respect qu'il nous témoigne. Mon père prétend qu'il y a beaucoup du grand seigneur chez le sieur Hénarez, qu'il nomme entre nous don Hénarez par plaisanterie. Quand je me suis permis de l'appeler ainsi, il y a quelques jours, il a relevé sur moi ses yeux qu'il tient ordinairement baissés, et m'a lancé deux éclairs qui m'ont interdite. Ma chère, il a certes les plus beaux yeux du monde. Je lui ai demandé si je l'avais fâché en quelque chose, et il m'a dit alors, dans sa sublime et grandiose langue espagnole : « Mademoiselle, je ne viens ici que pour vous apprendre l'espagnol. » Je me suis sentie humiliée, j'ai rougi, j'allais lui répliquer par quelque bonne impertinence, quand je me suis souvenue de ce que nous disait notre chère mère en Dieu, et alors je lui ai répondu : « Si vous aviez à me reprendre en quoi que ce soit, je deviendrais votre obligée. » Il a tressailli, le sang a coloré son teint olivâtre; il m'a répondu d'une voix doucement émue : « La religion a dû vous enseigner mieux que je ne saurais le faire, à respecter les grandes infortunes. Si j'étais *don* en Espagne et que j'eusse tout perdu au triomphe de Ferdinand VII, votre plaisanterie serait une cruauté; mais si je ne suis qu'un pauvre maître

de langue, n'est-ce pas une atroce raillerie ? Ni l'une ni l'autre ne sont dignes d'une jeune fille noble. » Je lui ai pris la main en lui disant : « J'invoquerai donc aussi la religion pour vous prier d'oublier mon tort. » Il a baissé la tête, a ouvert mon *Don Quichotte* et s'est assis. Ce petit incident m'a causé plus de trouble que tous les compliments, les regards et les phrases que j'ai recueillis pendant la soirée où j'ai été le plus courtisée.

Durant la leçon, je regardais avec attention cet homme qui se laissait examiner sans le savoir : il ne lève jamais les yeux sur moi. J'ai découvert que notre maître, à qui nous donnions quarante ans, est jeune ; il ne doit pas avoir plus de vingt-six à vingt-huit ans. Ma gouvernante, à qui je l'avais abandonné, m'a fait remarquer la beauté de ses cheveux noirs, et de ses dents qui sont comme des perles. Quant à ses yeux, c'est à la fois du velours et du feu. Voilà tout ; il est d'ailleurs petit et laid. On nous avait dépeint les Espagnols comme étant peu propres ; mais il est extrêmement soigné ; ses mains sont plus blanches que son visage. Il a le dos un peu voûté. Sa tête est énorme, et d'une forme bizarre. Sa laideur, assez spirituelle d'ailleurs, est aggravée par des marques de petite vérole qui lui ont couturé le visage. Son front est très-proéminent, ses sourcils se joignent et sont trop épais, ils lui donnent un air dur qui repousse les âmes. Il a la figure rechignée et maladive qui distingue les enfants destinés à

mourir et qui n'ont dû la vie qu'à des soins infinis, comme sœur Marthe. Enfin, comme le disait mon père, il a le masque amoindri du cardinal de Ximenès. Mon père ne l'aime point; il se sent gêné avec lui. Les manières de notre maître ont une dignité naturelle qui semble inquiéter le cher duc, il ne peut souffrir la supériorité sous aucune forme auprès de lui. Dès que mon père saura l'espagnol, nous partirons pour Madrid.

Deux jours après la leçon que j'avais reçue, quand Hénarez est revenu, je lui ai dit, pour lui marquer une sorte de reconnaissance : « Je ne doute pas que vous n'ayez quitté l'Espagne à cause des événements politiques; si mon père y est envoyé, comme on le dit, nous serons à même de vous y rendre quelques services et d'obtenir votre grâce au cas où vous seriez frappé par une condamnation. »

« — Il n'est au pouvoir de personne de m'obliger, » m'a-t-il répondu.

« — Comment, monsieur, lui ai-je dit, est-ce que vous ne voulez accepter aucune protection, ou par impossibilité? »

« — L'un et l'autre, » a-t-il dit en s'inclinant et avec un accent qui m'a imposé silence.

Le sang de mon père a grondé dans mes veines, cette hauteur m'a révoltée, et j'ai laissé là ce bourgeois. Cependant, ma chère, il y a quelque chose de beau à ne rien vouloir d'autrui. Il n'accepterait pas même notre amitié, pensais-je en conjuguant un

verbe. Là, je me suis arrêtée, et je lui ai dit la pensée qui m'occupait, mais en espagnol. Le Hénarez m'a répondu fort courtoisement qu'il fallait dans les sentiments une égalité qui ne s'y trouverait point, et qu'alors cette question était inutile.

« — Entendez-vous l'égalité relativement à la réciprocité des sentiments ou à la différence des rangs? » ai-je demandé pour essayer de le faire sortir de sa gravité qui m'impatiente.

Hénarez a encore relevé ses redoutables yeux, et j'ai baissé les miens. Chère, cet homme est une énigme indéchiffrable. Il semblait me demander si mes paroles étaient une déclaration : il y avait dans son regard un bonheur, une fierté, une angoisse d'incertitude qui m'ont étreint le cœur. J'ai compris que ces coquetteries, qui sont, en France, estimées à leur valeur, prenaient une dangereuse signification avec un Espagnol, et je suis rentrée un peu sotte dans ma coquille. En finissant la leçon, il m'a saluée en me jetant un regard plein de prières humbles, et qui disait : Ne vous jouez pas d'un malheureux. Ce contraste subit avec ses façons graves et dignes m'a fait une vive impression. N'est-ce pas horrible à penser et à dire? Il me semble qu'il y a des trésors d'affection dans cet homme.

X

Madame de l'Estorade à Mademoiselle de Chaulieu.

Décembre.

Tout est dit, ma chère enfant, c'est madame de l'Estorade qui t'écrit; mais il n'y a rien de changé entre nous, il n'y a qu'une fille de moins. Sois tranquille, j'ai médité mon consentement, et ne l'ai pas donné follement. Ma vie est maintenant déterminée. La certitude d'aller dans un chemin tracé convient également à mon esprit et à mon caractère. Une grande force morale a corrigé pour toujours ce que

nous nommons les hasards de la vie. Nous avons des terres à faire valoir, une demeure à orner, à embellir; j'ai un intérieur à conduire et à rendre aimable, un homme à réconcilier avec la vie. J'aurai sans doute une famille à soigner, des enfants à élever. Que veux-tu! la vie ordinaire ne saurait être quelque chose de grand, ni d'excessif. Certes les immenses désirs qui étendent et l'âme et la pensée n'entrent pas dans ces combinaisons, en apparence du moins! Qui m'empêche de laisser voguer sur la mer de l'infini ces embarcations que nous y lancions?

Néanmoins, ne crois pas que les choses humbles auxquelles je me dévoue soient exemptes de passion. La tâche de faire croire au bonheur un pauvre homme qui a été le jouet des tempêtes est une belle œuvre, et peut suffire à modifier la monotonie de mon existence. Je n'ai point vu que je laissasse prise à la douleur, et j'ai vu du bien à faire. Entre nous, je n'aime pas Louis de l'Estorade de cet amour qui fait que le cœur bat quand on entend un pas, qui nous émeut profondément aux moindres sons de la voix, ou quand un regard de feu nous enveloppe; mais il ne me déplaît point non plus. Que ferai-je, me diras-tu, de cet instinct des choses sublimes, de ces pensées fortes qui nous lient et qui sont en nous? Oui, voilà ce qui m'a préoccupée : eh bien! n'est-ce pas une grande chose que de les cacher, que de les employer, à l'insu de tous, au bonheur de la famille. d'en faire les moyens de la félicité des êtres qui nous

sont confiés, auxquels nous nous devons? La saison où ces facultés brillent est bien restreinte chez les femmes, elle sera bientôt passée; et si ma vie n'aura pas été grande, elle aura été calme, unie et sans vicissitudes. Nous naissons avantagées : nous pouvons choisir entre l'amour et la maternité. Eh bien! j'ai choisi : je ferai mes dieux de mes enfants et mon Eldorado de ce coin de terre. Voilà tout ce que je puis te dire aujourd'hui. Je te remercie de toutes les choses que tu m'as envoyées. Donne ton coup d'œil à mes commandes dont la liste est jointe à cette lettre. Je veux vivre dans une atmosphère de luxe et d'élégance et n'avoir de la province que ce qu'elle offre de délicieux. En restant dans la solitude, une femme ne peut jamais être provinciale, elle reste elle-même. Je compte beaucoup sur ton dévouement pour me tenir au courant de toutes les modes. Dans son enthousiasme, mon beau-père ne me refuse rien et bouleverse sa maison. Nous faisons venir des ouvriers de Paris et nous modernisons tout.

XI

Mademoiselle de Chaulieu à madame de l'Estorade.

Janvier.

O Renée! tu m'as attristée pour plusieurs jours. Ainsi, ce beau et fier visage, ces manières naturellement élégantes, cette âme pleine de dons précieux, ces yeux où l'âme se désaltère comme à une vive source d'amour, ce cœur rempli de délicatesses exquises, cet esprit étendu, toutes ces facultés si rares, ces efforts de la nature et de notre mutuelle éducation, ces trésors d'où devaient sortir pour la passion, des richesses uniques, des poëmes, des heures qui

auraient valu des années, des plaisirs à rendre un homme esclave d'un seul mouvement gracieux, tout cela va se perdre dans les ennuis d'un mariage vulgaire et commun, s'effacer dans le vide d'une vie qui te deviendra fastidieuse! Je hais d'avance les enfants que tu auras, ils seront mal faits! Tout est prévu dans ta vie : tu n'as ni à espérer, ni à craindre, ni à souffrir. Et si tu rencontres, dans un jour de splendeur, un être qui te réveille du sommeil auquel tu vas te livrer? Ah! j'ai eu froid dans le dos à cette pensée. Enfin, tu as une amie! Tu vas sans doute être l'esprit de cette vallée, tu t'initieras à ses beautés, tu vivras avec cette nature, tu te pénétreras de la grandeur des choses, de la lenteur avec laquelle procède la végétation, de la rapidité avec laquelle s'élance la pensée; et quand tu regarderas tes riantes fleurs, tu feras des retours sur toi-même! Puis, lorsque tu marcheras entre ton mari en avant et tes enfants en arrière, glapissant, murmurant, jouant, l'autre muet et satisfait, je sais d'avance ce que tu m'écriras. Ta vallée fumeuse et ses collines arides ou garnies de beaux arbres, ta prairie si curieuse en Provence, ses eaux claires partagées en filets, les différentes teintes de la lumière, tout cet infini varié par Dieu et qui t'entoure, te rappelleront le monotone infini de ton cœur. Mais enfin je serai là, ma Renée, et tu trouveras une amie dont le cœur ne sera jamais atteint par la moindre petitesse sociale, un cœur tout à toi.

Lundi.

Ma chère, mon Espagnol est d'une admirable mélancolie. Il y a chez lui je ne sais quoi de calme, d'austère, de digne, de profond, qui m'intéresse au dernier point. Cette solennité constante et le silence qui couvre cet homme ont quelque chose de provoquant pour l'âme. Il est muet et superbe comme un roi déchu. Nous nous occupons de lui, Griffith et moi, comme d'une énigme. Quelle bizarrerie! un maître de langues obtient sur mon attention le triomphe qu'aucun homme n'a remporté, moi qui maintenant ai passé en revue tous les fils de famille, tous les attachés d'ambassade et les ambassadeurs, les généraux et les sous-lieutenants, les pairs de France, leurs fils et leurs neveux, la cour et la ville. La froideur de cet homme est irritante. Le plus profond orgueil remplit le désert qu'il essaye de mettre et qu'il met entre nous. Enfin il s'enveloppe d'obscurité. C'est lui qui a de la coquetterie, et c'est moi qui ai de la hardiesse. Cette étrangeté m'amuse d'autant plus que tout cela est sans conséquence. Qu'est-ce qu'un homme, un Espagnol et un maître de langues? Je ne me sens pas le moindre respect pour quelque homme que ce soit, fût-ce un roi. Je trouve que nous valons mieux que tous les hommes, même les plus justement illustres! Oh! comme j'aurais do-

miné Napoléon ! Comme je lui aurais fait sentir, s'il m'eût aimée, qu'il était à ma discrétion !

Hier, j'ai lancé une épigramme qui a dû atteindre maître Hernandez au vif ; il n'a rien répondu, il avait fini sa leçon, il a pris son chapeau et m'a saluée en me jetant un regard qui me fait croire qu'il ne reviendra plus. Cela me va très-fort : il y aurait quelque chose de sinistre à recommencer la *Nouvelle-Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau que je viens de lire, et qui m'a fait prendre l'amour en haine. L'amour discuteur et phraseur me paraît insupportable. Clarisse est aussi par trop contente quand elle a écrit sa longue petite lettre; mais l'ouvrage de Richardson explique d'ailleurs, m'a dit mon père, admirablement les Anglaises. Celui de Rousseau me fait l'effet d'un sermon philosophique en lettres.

L'amour est, je crois, un poëme entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent. En vérité, ma chère biche, comme tu ne peux plus me parler que d'amour conjugal, je crois, dans l'intérêt bien entendu de notre double existence, qu'il est nécessaire que je reste fille et que j'aie quelque belle passion, pour que nous connaissions bien la vie. Raconte-moi très-exactement tout ce qui t'arrivera. Je te promets la même exactitude, si jamais je suis aimée. Adieu, pauvre chérie engloutie.

XII

Madame de l'Estorade à mademoiselle de Chaulieu.

A la Crampade.

Ton Espagnol et toi, vous me faites frémir, ma chère mignonne. Je t'écris ce peu de lignes pour te prier de le congédier. Tout ce que tu m'en dis se rapporte au caractère le plus dangereux de ceux de ces gens-là qui, n'ayant rien à perdre, risquent tout. Cet homme ne doit pas être aimé de toi ; il ne peut pas être ton mari.

Je t'écrirai plus en détail sur les événements intimes de mon mariage; mais quand je n'aurai plus au cœur l'inquiétude que ta dernière lettre m'y a mise.

XIII

Mademoiselle de Chaulieu à madame de l'Estorade.

Février.

Ma chère, ce matin, à neuf heures, mon père s'est fait annoncer chez moi, j'étais levée et habillée, je l'ai trouvé gravement assis au coin de mon feu dans mon salon, pensif au delà de son habitude ; il m'a montré la bergère en face de lui , je l'ai compris et m'y suis plongée avec une gravité qui le singeait si bien qu'il s'est pris à sourire, mais d'un sourire empreint de tristesse : « Vous êtes au moins aussi spirituelle que votre grand'mère, » m'a-t-il dit.

« — Allons, mon père, ne soyez pas courtisan ici, ai-je répondu, vous avez quelque chose à me demander ? »

Il s'est levé dans une grande agitation, et m'a parlé pendant une demi-heure. Cette conversation, mon ange, mérite d'être conservée. Dès qu'il a été parti, je me suis mise à table, en tâchant de rendre ses paroles. Voici la première fois que j'ai vu mon père déployant toute sa pensée. Il a commencé par me flatter, il ne s'y est point mal pris ; je devais lui savoir bon gré de m'avoir devinée et appréciée.

« — Armande, m'a-t-il dit, vous m'avez étrangement trompé et agréablement surpris. A votre arrivée du couvent, je vous ai prise pour une jeune fille comme toutes les autres filles, sans grande portée, ignorante, de qui l'on peut avoir bon marché avec des colifichets, une parure, et qui réfléchissent peu.

« — Merci, mon père, pour la jeunesse.

— Oh ! il n'y a plus de jeunesse, dit-il en laissant échapper un geste d'homme d'État. Vous avez un esprit d'une étendue incroyable, vous jugez toute chose pour ce qu'elle vaut, votre clairvoyance est extrême, vous êtes très-malicieuse, on croit que vous n'avez rien vu, là où vous avez déjà les yeux sur la cause des effets que les autres examinent. Vous êtes un ministre en jupon. Il n'y a que vous qui puissiez m'entendre ici. Il n'y a donc que vous-même à employer contre vous, si l'on en veut obtenir quelque sacrifice. Aussi vais-je m'expliquer franchement sur

les desseins que j'avais formés et dans lesquels je persiste. Pour vous les faire adopter, je dois vous démontrer qu'ils tiennent à des sentiments élevés. Je suis donc obligé d'entrer avec vous dans des considérations politiques du plus haut intérêt pour le royaume, et qui pourraient ennuyer toute autre personne que vous. Après m'avoir entendu, vous réfléchirez longtemps, je vous donnerai six mois, s'il le faut. Vous êtes votre maîtresse absolue, et si vous vous refusez aux sacrifices que je vous demande, je subirai votre refus, sans plus vous tourmenter.

A cet exorde, ma mignonne, je suis devenue réellement sérieuse, et je lui ai dit : « Parlez, mon père. »

Or, voici ce que l'homme d'État a prononcé : « Mon enfant, la France est dans une situation précaire qui n'est connue que du roi et de quelques esprits élevés ; mais le roi est une tête sans bras ; puis les grands esprits qui sont dans le secret du danger n'ont aucune autorité sur les hommes à employer pour arriver à un résultat heureux. Ces hommes, vomis par l'élection populaire, ne veulent pas être des instruments. Quelque remarquables qu'ils soient, ils continuent l'œuvre de la destruction sociale, au lieu de nous aider à raffermir l'édifice. En deux mots, il n'y a plus que deux partis, celui de Marius et celui de Sylla, je suis pour Sylla contre Marius. Voilà notre affaire en gros. En détail, la révolution continue, elle est implantée dans la loi, elle est écrite

sur le sol, elle est toujours dans les esprits ; elle est d'autant plus formidable qu'elle paraît vaincue à la plupart de ces conseillers du trône qui ne lui voient ni soldats ni trésors. Le roi est un grand esprit, il y voit clair ; mais, de jour en jour gagné par les gens de son frère qui veulent aller trop vite, il n'a pas deux ans à vivre, et ce moribond arrange ses draps pour mourir tranquille. Sais-tu, mon enfant, quels sont les effets les plus destructifs de la révolution ? Tu ne t'en douterais jamais. En coupant la tête à Louis XVI, la révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus. En voulant devenir une nation, les Français ont renoncé à être un empire. En proclamant l'égalité des droits à la succession paternelle, ils ont tué l'esprit de famillle, ils ont créé le fisc !... Mais ils ont préparé la faiblesse des supériorités et la force aveugle de la masse, l'extinction des arts, le règne de l'intérêt personel, et frayé les chemins à la conquête.

« Nous sommes entre deux systèmes : ou constituer l'État par la famille, ou le constituer par l'intérêt personnel : la démocratie ou l'aristocratie, la discussion ou l'obéissance, le catholicisme ou l'indifférence religieuse, voilà la question en peu de mots. J'appartiens au petit nombre de ceux qui veulent résister à ce qu'on nomme le peuple dans son intérêt bien compris. Il ne s'agit plus ni de droits féodaux, comme on le dit aux niais, ni de gentilhommerie, il s'agit

de l'État, il s'agit de la vie de la France. Tout pays qui ne prend pas sa base dans le pouvoir paternel est sans existence assurée. Là commence l'échelle des responsabilités, et la subordination qui monte jusqu'au roi. Le roi, c'est nous tous! Mourir pour le roi, c'est mourir pour soi-même, pour sa famille qui ne meurt pas plus que ne meurt le royaume. Chaque animal a son instinct, celui de l'homme est l'esprit de famille. Un pays est fort quand il se compose de familles riches, dont tous les membres sont intéressés à la défense du trésor commun : trésor d'argent, de gloire, de jouissances ; il est faible quand il se compose d'individus non solidaires, auxquels il importe peu d'obéir à sept hommes ou à un seul, à un Russe ou à un Corse, pourvu que chaque individu garde son champ : et ce malheureux ne voit pas qu'un jour on le lui ôtera. Nous allons à un état de choses horrible, en cas d'insuccès. Il n'y aura plus que des lois pénales ou fiscales, la bourse ou la vie. Le pays le plus généreux de la terre ne sera plus conduit par les sentiments, on aura développé, soigné des plaies incurables. D'abord une jalousie universelle, les classes supérieures seront confondues, on prendra l'égalité des désirs pour l'égalité des forces, les vraies supériorités reconnues, constatées, seront envahies par les flots de la bourgeoisie. On pouvait choisir un homme entre mille, on ne peut rien trouver entre trois millions d'ambitions pareilles, vêtues de la même livrée, celle de la médiocrité.

Cette masse triomphante ne s'apercevra pas qu'elle aura contre elle une autre masse terrible, celle des possesseurs : vingt millions d'arpents de terre vivant, marchant, raisonnant, n'entendant à rien, voulant plus, barricadant tout, disposant de la force brutale...

« — Mais, dis-je, en interrompant mon père, que puis-je faire pour l'État ? Je ne me sens aucune disposition à être la Jeanne d'Arc des familles et à périr à petit feu sur le bûcher d'un couvent.

« — Vous êtes une petite peste, me dit mon père : si je vous parle raison, vous me répondez par des plaisanteries ; quand je plaisante, vous me parlez comme si vous étiez ambassadeur.

— « L'amour vit de contrastes, » lui ai-je dit. Et il a ri aux larmes.

« — Vous penserez à ce que je viens de vous expliquer ; vous remarquerez combien il y a de confiance et de grandeur à vous parler comme je viens de le faire, et peut-être les événements aideront-ils mes projets. Je sais que, quant à vous, ces projets sont blessants, iniques ; aussi demandé-je leur sanction moins à votre cœur et à votre imagination qu'à votre raison ; je vous ai reconnu plus de raison et de sens que je n'en ai vu à qui que ce soit...

« — Vous vous flattez, lui ai-je dit en souriant, car je suis bien votre fille !

« — Enfin, reprit-il, je ne saurais être inconséquent. Qui veut la fin, veut les moyens, et nous devons

l'exemple à tous. Donc, vous ne devez pas avoir de fortune tant que celle de votre frère cadet ne sera pas assurée, et je veux employer tous vos capitaux à lui constituer un majorat.

« — Mais, repris-je, vous ne me défendez pas de vivre à ma guise et d'être heureuse en vous laissant ma fortune ?

« — Ah ! pourvu, répondit-il, que la vie comme vous l'entendez ne nuise en rien à l'honneur, à la considération, et je puis ajouter à la gloire de votre famille.

« — Allons, m'écriai-je, vous me destituez bien promptement de ma raison supérieure.

« — Nous ne trouverons pas en France, dit-il avec amertume, d'homme qui veuille pour femme une jeune fille de la plus haute noblesse sans dot et qui lui en reconnaisse une. Si ce mari se rencontrait, il appartiendrait à la classe des bourgeois parvenus ; je suis, sous ce rapport, du onzième siècle.

« —Et moi aussi, lui ai-je dit. Mais je ne désespère pas...

« —Vous êtes bien avancée, Louise ! » s'est-il écrié. Puis il m'a quittée en souriant et me baisant la main,

J'avais reçu ta lettre le matin, et elle m'avait fait songer précisément à l'abîme où tu prétends que je pourrais tomber. Il m'a semblé qu'une voix me criait en moi-même : Tu y tomberas ! J'ai donc pris mes précautions. Hénarez ose me regarder, ma chère, et ses yeux me troublent, ils me produisent une sensa-

tion que je ne puis comparer qu'à celle d'une terreur profonde. On ne doit pas plus regarder cet homme qu'on ne regarde un crapaud, il est laid et fascinateur. Voici deux jours que je délibère avec moi-même si je dirai nettement à mon père que je ne veux plus apprendre l'espagnol, et faire congédier cet Hénarez ; mais après mes résolutions viriles, je me sens le besoin d'tre remuée par l'horrible sensation que j'éprouve en voyant cet homme, et je dis : Encore une fois, et après je parlerai. Ma chère, sa voix est d'une douceur pénétrante, il parle comme la Fodor chante. Ses manières sont simples et sans la moindre affectation. Et quelles belles dents!

Tout à l'heure en me quittant, il a cru remarquer combien il m'intéresse, et il a fait le geste, très-respectueux d'ailleurs, de me prendre la main pour me la baiser; mais il l'a réprimé comme effrayé de sa hardiesse et de la distance qu'il allait franchir. Malgré le peu qu'il en a paru, je l'ai deviné, j'ai souri, car rien n'est plus attendrissant que de voir l'élan d'une nature inférieure qui se replie ainsi sur elle-même. Il y a tant d'audace dans l'amour d'un bourgeois pour une fille noble ! Mon sourire l'a enhardi; le pauvre homme a cherché son chapeau sans le voir, il ne voulait pas le trouver, et je le lui ai gravement apporté. Des larmes contenues humectaient ses yeux. Il y avait un monde de choses et de pensées dans ce moment si court. Nous nous comprenions si bien, qu'en ce moment je lui tendis ma

main à baiser. Peut-être était-ce lui dire que l'amour pouvait combler l'espace qui nous sépare. Eh bien ! je ne sais ce qui m'a fait mouvoir : Griffith a tourné le dos, je lui ai tendu fièrement ma patte blanche, et j'ai senti le feu de ses lèvres tempéré par deux grosses larmes !

Ah ! mon ange, je suis restée sans force dans mon fauteuil, pensive, j'étais heureuse, et il m'est impossible d'expliquer comment ni pourquoi. Ce que j'ai senti, c'est la poésie ! Mon abaissement, dont j'ai honte à cette heure, me semblait une grandeur : il m'avait fascinée, voilà mon excuse.

Vendredi.

Cet homme est vraiment très-beau. Ses paroles sont élégantes, son esprit est d'une supériorité remarquable. Ma chère, il est fort et logique comme Bossuet en m'expliquant le mécanisme non-seulement de la langue espagnole, mais encore de la pensée humaine et de toutes les langues. Le français semble être sa langue maternelle. Comme je lui en témoignais mon étonnement, il me répondit qu'il était venu en France très-jeune avec le roi d'Espagne, à Valençay. Que s'est-il passé dans cette âme ? Il n'est plus le même : il est venu vêtu simplement, mais absolument comme un grand seigneur sorti le matin

à pied. Son esprit a brillé comme un phare durant cette leçon : il a déployé toute son éloquence. Comme un homme lassé qui retrouve ses forces, il m'a révélé toute une âme soigneusement cachée. Il m'a raconté l'histoire d'un pauvre diable de valet qui s'était fait tuer pour un seul regard d'une reine d'Espagne.

« — Il ne pouvait que mourir ! » lui ai-je dit.

Cette réponse lui a mis la joie au cœur, et son regard m'a véritablement épouvantée.

Le soir, je suis allée au bal chez la duchesse de Lenoncourt, le prince de Talleyrand s'y trouvait, je lui ai fait demander, par M. de Vandenesse, un charmant jeune homme, s'il y avait parmi ses hôtes en 1809, à sa terre, un Hénarez. « Hénarez est le nom more de la famille de Soria, qui sont, disent-ils, des Abencerages convertis au christianisme. Le vieux duc et ses deux fils accompagnèrent le roi. L'aîné, le duc de Soria d'aujourd'hui, vient d'être dépouillé de tous ses biens, honneurs et grandesses par le roi Ferdinand, qui venge une vieille inimitié. Le duc a fait une faute immense en acceptant le ministère constitutionnel avec Valdez. Heureusement il s'est sauvé de Cadix avant l'entrée de Monseigneur le duc d'Angoulême qui, malgré sa bonne volonté, ne l'aurait pas préservé de la colère du roi.

Cette réponse, que le vicomte de Vandenesse m'a rapportée textuellement, m'a donné beaucoup à penser.

Je ne puis dire en quelles anxiétés j'ai passé le

temps jusqu'à ma première leçon, qui a eu lieu ce matin. Pendant le premier quart d'heure de la leçon, je me suis demandé, en l'examinant, s'il était duc ou bourgeois, sans pouvoir y rien comprendre. Il semblait deviner mes pensées à mesure qu'elles naissaient, et les contrarier. Enfin, je n'y tins plus, je quittai brusquement mon livre en interrompant la traduction que j'en faisais à haute voix : je lui dis en espagnol : « Vous nous trompez, monsieur ; vous n'êtes pas un pauvre bourgeois libéral, vous êtes le duc de Soria?

« — Mademoiselle, répondit-il avec un mouvement de tristesse, malheureusement, je ne suis pas le duc de Soria. »

Je compris tout ce qu'il mit de désespoir dans le mot malheureusement. Ah ! ma chère, il sera, certes, impossible à aucun homme de fourrer autant de passion et de choses dans un seul mot. Il avait baissé les yeux, et n'osait plus me regarder.

« — M. de Talleyrand, lui dis-je, chez qui vous avez passé les années d'exil, ne laisse d'autre alternative à un Hénarez que celle d'être ou duc de Soria disgracié au domestique.

Il leva les yeux sur moi, et me montra deux brasiers noirs et brillants, deux yeux à la fois flamboyants et humiliés. Cet homme m'a paru être alors à la torture. « Mon père, dit-il, était en effet serviteur du roi d'Espagne.

Griffith ne connaissait pas cette manière d'étudier.

Nous faisions des silences inquiétants à chaque demande et à chaque réponse.

« — Enfin, lui dis-je, êtes-vous noble ou bourgeois?

« — Vous savez, mademoiselle, qu'en Espagne tout le monde, même les mendiants sont nobles. »

« Sa réserve m'impatienta. J'avais préparé, depuis la dernière leçon, un de ces amusements qui plaisent à l'imagination. J'avais tracé dans une lettre le portrait idéal de l'homme par qui je voudrais être aimée, en me proposant de le lui donner à traduire. Jusqu'à présent j'ai traduit de l'espagnol en français, et non du français en espagnol. Je lui en fis l'observation, et priai Griffith de me chercher la dernière lettre que j'avais reçue d'une de mes amies. Je verrai, pensai-je, à l'effet que lui fera mon programme, quel sang est dans ses veines. Je pris le papier des mains de Griffith en disant : « Voyons si j'ai bien copié; car tout était de mon écriture. Je la lui tendis, et l'examinai pendant qu'il lisait ceci, cette lettre censée écrite par toi :

« L'homme qui me plaira, ma chère, devra être
« rude et orgueilleux avec les hommes, mais doux
« avec les femmes. Son regard d'aigle saura répri-
« mer instantanément tout ce qui peut ressembler
« au ridicule. Il aura un sourire de pitié pour ceux
« qui voudraient tourner en plaisanterie les choses
« sacrées, celles surtout qui constituent la poésie

« du cœur, et sans lesquels la vie ne serait plus
« qu'une triste réalité.

« Je méprise profondément ceux qui voudraient
« nous ôter la source des idées religieuses, si fertile
« en consolations; aussi ses croyances doivent-elles
« avoir la simplicité de celles d'un enfant, unie à la
« conviction inébranlable d'un homme d'esprit qui
« a approfondi ses raisons de croire. Son esprit,
« neuf, original, sera sans affectation ni parade : il
« ne peut rien dire qui soit de trop ou déplacé; il lui
« serait aussi impossible d'ennuyer les autres que
« de s'ennuyer lui-même, car il aura dans son âme
« un fonds riche. Toutes ses pensées doivent être
« d'un genre noble, élevé, chevaleresque, sans au-
« cun égoïsme. En toutes ses actions, on remarquera
« l'absence totale du calcul ou de l'intérêt. Ses dé-
« fauts doivent provenir de l'étendue même de ses
« idées, qui seront au-dessus de son temps. En toute
« chose, je dois le trouver en avant de son époque.
« Plein d'attentions délicates dues aux êtres faibles,
« il sera bon pour toutes les femmes, mais bien
« difficilement épris d'aucune : il regardera cette
« question comme beaucoup trop sérieuse pour en
« faire un jeu.

« Il se pourrait donc qu'il passât sa vie sans aimer
« véritablement, en montrant en lui toutes les qua-
« lités qui peuvent inspirer une passion profonde.
« Mais s'il trouve une fois son idéal de femme, celle
« entrevue dans ces songes qu'on fait les yeux ou-

« verts ; s'il rencontre un être qui le comprenne,
« qui remplisse son âme et jette sur toute sa vie un
« rayon de bonheur, qui brille pour lui comme une
« étoile à travers les nuages de ce monde si sombre,
« si froid, si glacé ; qui donne un charme tout nou-
« veau à son existence, et fasse vibrer en lui des cor-
« des muettes jusque-là, je crois inutile de dire
« qu'il saura reconnaître et apprécier son bonheur.
« Aussi la rendra-t-il parfaitement heureuse. Ja-
« mais ni par un mot, ni par un regard, il ne frois-
« sera ce cœur aimant qui se sera remis en ses
« mains avec l'aveugle amour d'un enfant qui dort
« dans les bras de sa mère ; car si elle se réveillait
« jamais de ce doux rêve, elle aurait l'âme et le cœur
« à jamais déchirés : il lui serait impossible de
« s'embarquer sur cet océan sans y mettre tout son
« avenir.

« Cet homme aura nécessairement la physiono-
« mie, la tournure, la démarche, enfin la manière
« de faire les plus grandes comme les plus petites
« choses, des êtres supérieurs qui sont simples et
« sans apprêt. Ses mains seront belles. Il aura la
« lèvre supérieure légèrement relevée par un sou-
« rire ironique et dédaigneux pour les indifférents ;
« enfin il réservera pour ceux qu'il aime le rayon
« céleste et brillant de son regard plein d'âme. »

« — Mademoiselle, me dit-il en espagnol et d'une
voix profondément émue, veut-elle me permettre

de garder ceci en mémoire d'elle? Voici la dernière leçon que j'aurai l'honneur de lui donner, et celle que je reçois dans cet écrit peut devenir une règle éternelle de conduite. J'ai quitté l'Espagne en fugitif et sans argent; mais, aujourd'hui, j'ai reçu de ma famille une somme qui suffit à mes besoins. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque pauvre Espagnol pour me remplacer.

Il semblait ainsi me dire: « Assez joué comme cela. » Il s'est levé par un mouvement d'une incroyable dignité, et m'a laissée confondue de cette inouïe délicatesse chez un homme de sa classe. Il est descendu et a fait demander à parler à mon père.

Au dîner, mon père me dit en souriant: « Louise, vous avez reçu des leçons d'espagnol d'un ex-ministre du roi d'Espagne et d'un condamné à mort.

« — Le duc de Soria! lui dis-je.

« — Le duc? me répondit mon père. Il ne l'est plus, il prend maintenant le titre de baron de Macumer, d'un fief qui lui reste en Sardaigne. Il me paraît assez original.

« — Ne flétrissez pas de ce mot qui, chez vous, comporte toujours un peu de moquerie et de dédain, un homme qui vous vaut, lui dis-je, et qui, je crois, a une belle âme.

« — Baronne de Macumer? » s'écria mon père en me regardant d'un air moqueur. J'ai baissé les yeux par un mouvement de fierté.

« — Mais, dit ma mère, Hénarez a dû se rencon-

trer sur le perron avec l'ambassadeur d'Espagne ?

« — Oui, a répondu mon père : l'ambassadeur m'a demandé si je conspirais contre le roi son maître ; mais il a salué l'ex-grand d'Espagne avec beaucoup de déférence en se mettant à ses ordres.

Ceci, ma chère madame de l'Estorade, s'est passé depuis quinze jours, et voilà quinze jours que je n'ai vu celui qui m'aime, car cet homme m'aime. Que fait-il ? Je voudrais être mouche, souris, moineau. Je voudrais pouvoir le voir, seul, chez lui, sans qu'il m'aperçût. Nous avons, ma chère, un homme à qui je puis dire : « Allez mourir pour moi !... » Et il est de caractère à y aller ! je le crois du moins. Enfin il y a dans Paris un homme à qui je pense, et dont le regard m'inonde intérieurement de lumière ! Oh ! c'est un ennemi que je dois fouler aux pieds. Comment, il y aurait un homme sans lequel je ne pourrais vivre ! qui me serait nécessaire ? Tu te maries et j'aime ! Au bout de quatre mois, ces deux colombes qui s'élevaient si haut sont tombées dans les marais de la réalité.

Dimanche.

Hier, aux Italiens, je me suis sentie regardée, mes yeux ont été magiquement attirés par deux yeux de feu qui brillaient comme deux escarboucles

dans un coin obscur du parterre. Hénarez n'a pas détaché ses yeux de dessus moi. Le monstre a cherché la seule place d'où il pouvait me voir, et il y est! Je ne sais pas ce qu'il est en politique; mais il a le génie de l'amour.

Voilà, belle *Renée*, à quel point nous en sommes,

a dit le grand Corneille.

XIV

Madame de l'Estorade à mademoiselle de Chaulieu.

A la Crampade, février.

Ma chère Louise, avant de t'écrire, j'ai dû attendre ; mais maintenant je sais bien des choses, ou pour mieux dire, je les ai apprises, et je dois te les dire pour ton bonheur à venir. Il y a tant de différence entre une jeune fille et une femme mariée, que la jeune fille ne peut pas plus la concevoir que la femme mariée ne peut redevenir jeune fille. J'ai mieux aimé être mariée à Louis de l'Estorade que de

retourner au couvent. Voilà qui est clair. Une fois que j'ai deviné que si je n'épousais pas Louis, je retournerais au couvent, j'ai dû, en termes de jeune fille, me résigner. Résignée, je me suis mise à examiner ma situation afin d'en tirer le meilleur parti possible.

D'abord la gravité des engagements m'a investie de terreur. Le mariage se propose la vie, tandis que l'amour ne se propose que des romans ; mais aussi le mariage subsiste quand les poëmes de cœur ont disparu, et donne naissance à des intérêts bien plus chers que ceux de l'homme et de la femme qui s'unissent. Aussi peut-être ne faut-il, pour faire un mariage heureux, que cette amitié qui, en vue de ses douceurs, cède sur beaucoup d'imperfections humaines. Rien ne s'opposait à ce que j'eusse de l'amitié pour Louis de l'Estorade. Bien décidée à ne pas chercher dans le mariage les poésies de l'amour auxquelles nous pensions si souvent et avec une si dangereuse exaltation, j'ai senti la plus douce tranquillité en moi-même. Si je n'ai pas l'amour, pourquoi ne pas chercher le bonheur? me suis-je dit. D'ailleurs, je suis aimée, et je me laisserai aimer. Mon mariage ne sera pas une servitude, mais un commandement perpétuel. Quel inconvénient cet état de choses offrira-t-il à une femme qui veut rester maîtresse absolue d'elle-même?

Ce point si grave d'avoir le mariage sans le mari fut réglé dans une conversation entre Louis et moi,

dans laquelle il m'a découvert et l'excellence de son caractère et la douceur de son âme. Ma mignonne, je souhaitais beaucoup de rester dans cette belle saison d'espérance amoureuse qui laisse à l'âme sa virginité. Ne rien accorder au devoir, à la loi, ne dépendre que de soi-même, et garder son libre arbitre... quelle douce et noble chose ! Ce contrat, opposé à celui des lois et au sacrement lui-même, ne pouvait se passer qu'entre Louis et moi. Cette difficulté, la première aperçue, est la seule qui ait fait traîner la conclusion de mon mariage. Si, dès l'abord, j'étais résolue à tout, pour ne pas retourner au couvent, il est de notre nature de demander le plus après avoir obtenu le moins; et nous sommes, chère ange, de celles qui veulent tout. J'examinais mon Louis du coin de l'œil, je me disais : Le malheur l'a-t-il rendu bon ou méchant? A force d'étudier, j'ai fini par découvrir que son amour allait jusqu'à la passion.

Une fois arrivée à l'état d'idole, en le voyant pâlir et trembler au moindre regard froid, j'ai compris que je pouvais tout oser. Je l'ai naturellement emmené loin des parents, dans des promenades où j'ai prudemment interrogé son cœur. Je l'ai fait parler, je lui ai demandé compte de ses idées, de ses plans, de notre avenir. Mes questions annonçaient tant de réflexions préconçues et attaquaient si précisément les endroits faibles de cette horrible vie à deux, que Louis m'a depuis avoué qu'il était épouvanté d'une

si savante candeur. Moi, j'écoutais ses réponses, il s'y entortillait comme ces gens à qui la peur ôte tous leurs moyens ; j'ai fini par voir que le hasard me donnait un adversaire qui m'était d'autant plus inférieur, qu'il devinait ce que tu nommes si orgueilleusement ma grande âme. Brisé par les malheurs et par la misère, il se regardait comme à peu près détruit, et se perdait en trois horribles craintes. D'abord, il a trente-sept ans, et j'en ai dix-sept, il ne mesurait donc pas sans effroi les vingt ans de différence qui sont entre nous. Puis, il est convenu que je suis très-belle, et Louis, qui partage nos opinions à ce sujet, ne voyait pas sans une profonde douleur combien les souffrances lui avaient enlevé de jeunesse. Enfin, il me sentait de beaucoup supérieure comme femme, à lui comme homme. Mis en défiance de lui-même par ces trois infériorités visibles, il craignait de ne pas faire mon bonheur, et se voyait pris comme un pis aller. « Sans la perspective du couvent, vous ne m'épouseriez point, » me dit-il un soir timidement. « Ceci est vrai, » lui répondis-je gravement.

Ma chère amie, il me causa la première grande émotion de celles qui nous viennent des hommes. Je fus atteinte au cœur par les deux grosses larmes qui roulèrent dans ses yeux. « Louis, repris-je d'une voix consolante, il ne tient qu'à vous de faire de ce mariage de convenance un mariage auquel je puisse donner un consentement entier. Ce que je vais vous

demander exige de votre part une abnégation beaucoup plus belle que le prétendu servage de votre amour quand il est sincère. Pouvez-vous vous élever jusqu'à l'amitié comme je la comprends? On n'a qu'un ami dans la vie, et je veux être le vôtre. L'amitié est le lien de deux âmes pareilles, unies par leur force, et néanmoins indépendantes. Soyons amis et associés pour porter la vie ensemble. Laissez-moi mon entière indépendance. Je ne vous défends pas de m'inspirer pour vous l'amour que vous dites avoir pour moi; mais je ne veux être votre femme que de mon gré. Donnez-moi le désir de vous abandonner mon libre arbitre, et je vous le sacrifie tout aussitôt. Ainsi, je ne vous défends pas de passionner cette amitié, de la troubler par la voix de l'amour; je tâcherai, moi, que notre affection soit parfaite. Surtout, évitez-moi les ennuis que la situation assez bizarre où nous serons alors me donnerait au dehors. Je ne veux paraître ni capricieuse ni prude, parce que, en réalité, je ne le suis pas du tout, et vous crois assez honnête homme pour vous offrir de garder même les apparences aux yeux du monde. »

Ma chère, je n'ai jamais vu d'homme heureux comme Louis l'a été de ma proposition; ses yeux brillaient, le feu du bonheur y avait séché les larmes. « Songez, lui dis-je en terminant, qu'il n'y a rien de bizarre dans ce que je vous demande. Cette condition tient à mon immense désir d'avoir votre

estime. Si vous ne me deviez qu'au mariage, me sauriez-vous beaucoup de gré un jour d'avoir vu votre amour couronné par les formalités légales ou religieuses, et non par moi ? Si pendant que vous ne me plaisez point, mais en obéissant passivement, comme mes très-honorés parents viennent de me le recommander, je devenais mère, croyez-vous que j'aimerais mon enfant autant que celui qui serait fils d'une même volonté ? S'il n'est pas indispensable de se plaire l'un à l'autre autant que se plaisent des jeunes gens dont les vœux sont contrariés, convenez, monsieur, qu'il est nécessaire de ne pas se déplaire. Eh bien ! nous allons être placés dans une situation dangereuse : nous devons vivre à la campagne, ne faut-il pas songer à toute l'instabilité des passions ? Des gens sages ne peuvent-ils pas se prémunir contre les malheurs du changement ? »

Il fut étrangement surpris de me trouver et si raisonnable et si raisonneuse ; mais il me fit une promesse solennelle après laquelle je lui pris la main et la lui serrai affectueusement.

Nous fûmes mariés à la fin de la semaine. Sûre de garder ma liberté, je mis alors beaucoup de gaieté dans les insipides détails de toutes les cérémonies ; j'ai pu être moi-même, et peut-être ai-je passé pour une commère très-délurée, pour employer les mots de Blois. On a pris pour une maîtresse femme, une jeune fille charmée de la situation neuve et pleine de ressources où j'avais su me placer. Chère, j'avais

aperçu, comme par une vision, toutes les difficultés de ma vie, et je voudrais sincèrement faire le bonheur de cet homme. Or, dans la solitude où nous vivons, si une femme ne commande pas, le mariage devient insupportable en peu de temps. Une femme doit avoir les charmes d'une maîtresse et les qualités d'une épouse.

L'amour conjugal, comme je le conçois, revêt alors une femme d'espérance, la rend souveraine, et lui donne une force inépuisable, une chaleur de vie qui fait tout fleurir autour d'elle. Plus elle est maîtresse d'elle-même, plus sûre elle est de rendre l'amour et le bonheur viables. Mais j'ai surtout exigé que le plus profond mystère voilât nos arrangements intérieurs. L'homme subjugué par sa femme est justement couvert de ridicule. L'influence d'une femme doit être entièrement secrète; car chez nous, en tout, la grâce c'est le mystère. Si j'entreprends de relever ce caractère abattu, de restituer leur lustre à des qualités que j'ai entrevues, je veux que tout semble spontané chez Louis. Telle est la tâche assez belle que je me suis donnée et qui suffit à la gloire d'une femme. Je suis presque fière d'avoir un secret pour intéresser ma vie, un plan auquel je rapporterai mes efforts, et qui ne sera connu que de toi et de Dieu.

Maintenant, je suis presque heureuse, et peut-être ne le serais-je pas entièrement, si je ne pouvais le dire à une âme aimée, car le moyen de le lui dire à

lui ? Mon bonheur le froisserait, il a fallu le lui cacher : il a, ma chère, une délicatesse de femme, comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. Pendant trois mois nous sommes restés amis. J'étudiai, comme bien tu penses, une foule de petites questions personnelles auxquelles l'amour tient beaucoup plus qu'on ne le croit. Malgré ma froideur, cette âme enhardie s'est dépliée, j'ai vu ce visage changer d'expression et se rajeunir. L'élégance que j'introduisais dans la maison a jeté des reflets sur sa personne. Insensiblement, je me suis habituée à lui, j'en ai fait un autre moi-même. A force de le voir, j'ai découvert la correspondance de son âme et de sa physionomie. La bête que nous nommons un mari, selon ton expression, a disparu. J'ai vu, par je ne sais quelle douce soirée, un homme dont les paroles m'allaient à l'âme et sur le bras duquel je m'appuyais avec un plaisir indicible. Enfin pour être vraie avec toi, comme je le serais avec Dieu qu'on ne peut pas tromper, piquée peut-être par l'admirable religion avec laquelle il tenait son serment, la curiosité s'est levée dans mon cœur. Très-honteuse de moi-même, je me résistais. Hélas ! quand on ne résiste plus que par dignité, l'esprit a bientôt trouvé des transactions.

Tu seras, certes, la seule âme en qui je verserai le baume de cette demi-confidence. Même en appartenant à un mari, adoré ou non, je crois que nous perdrions beaucoup à ne pas cacher nos sentiments

et le jugement que nous portons sur le mariage. La seule joie que j'aie eue et qui a été céleste, ma chère, vient de la certitude d'avoir rendu la vie à ce pauvre être! Louis a repris sa jeunesse, sa force, sa gaieté. Ce n'est plus le même homme. J'ai, comme une fée, effacé jusqu'au souvenir des malheurs. J'ai métamorphosé Louis; il est devenu charmant. Sûr de me plaire, il déploie son esprit et révèle des qualités nouvelles. Être le principe constant du bonheur d'un homme, quand cet homme le sait et mêle de la reconnaissance à l'amour, ah! chère, cette certitude développe dans l'âme une force qui dépasse celle de l'amour le plus entier. Cette force est impétueuse et durable, une et variée; elle enfante enfin la famille, cette belle œuvre des femmes et que je conçois maintenant dans toute sa beauté féconde. Le vieux père n'est plus avare, il donne aveuglément tout ce que je désire. Les domestiques sont joyeux; il semble que la félicité de Louis ait rayonné dans cet intérieur où je règne par l'amour. Le vieillard s'est mis en harmonie avec toutes les améliorations, il n'a pas voulu faire tache dans mon luxe; il a pris, pour me plaire, le costume, et avec le costume, les manières du temps présent.

Nous avons des chevaux anglais, un coupé, une calèche et un tilbury. Nos domestiques ont une tenue simple, mais élégante; aussi passons-nous pour des prodigues. J'emploie mon intelligence (ne ris pas) à tenir ma maison avec économie, à y

donner le plus de jouissances pour la moindre somme possible. J'ai déjà démontré à Louis la nécessité de faire des chemins, afin de conquérir la réputation d'un homme occupé du bien de son pays. Je l'oblige à compléter son instruction. J'espère le voir bientôt membre du conseil général de son département, par l'influence de ma famille et celle de sa mère. Je lui ai déclaré tout net que j'étais ambitieuse, que je ne trouvais pas mauvais que son père continuât à soigner nos biens, à réaliser des économies, parce que je le voulais tout entier à la politique; si nous avions des enfants, je les voulais voir tous heureux et bien placés dans l'État; sous peine de perdre mon estime et mon affection, il devait devenir député du département aux prochaines élections; ma famille aiderait sa candidature, et nous aurions alors le plaisir de passer tous les hivers à Paris. Ah! mon ange, à l'ardeur avec laquelle il m'a obéi, j'ai vu combien j'étais aimée. Enfin, hier, il m'a écrit cette lettre de Marseille, où il est allé pour quelques jours.

« Quand tu m'as permis de t'aimer, ma douce
« Renée, j'ai cru au bonheur; mais aujourd'hui je
« n'en vois plus la fin. Le passé n'est plus qu'un
« vague souvenir, une ombre nécessaire à faire
« ressortir l'éclat de ma félicité. Quand je suis près
« de toi, l'amour me transporte au point que je
« suis hors d'état de t'exprimer l'étendue de mon

« affection : je ne puis que t'admirer, t'adorer. La « parole ne me revient que loin de toi. Tu es par- « faitement belle, et d'une beauté si grave, si ma- « jestueuse que le temps l'altérera difficilement ; « et, quoique l'amour entre époux ne tienne pas « tant à la beauté qu'aux sentiments, qui sont « exquis en toi, laisse-moi te dire que cette certi- « tude de te voir toujours belle me donne une joie « qui s'accroît à chaque regard que je jette sur toi. « L'harmonie et la dignité des lignes de ton visage, « où ton âme sublime se révèle, ont je ne sais quoi « de pur sous la mâle couleur du teint. L'éclat de tes « yeux noirs et la coupe hardie de ton front disent « combien tes vertus sont élevées, combien ton com- « merce est solide, et ton cœur fait pour résister aux « orages de la vie, s'il en survenait. La noblesse est « ton caractère distinctif, je n'ai pas la prétention « de te l'apprendre ; mais je t'écris ce mot pour te « faire bien connaître que je sais tout le prix du « trésor que je possède. Le peu que tu m'accorderas « sera toujours le bonheur pour moi, dans long- « temps comme à présent, car je sens tout ce qu'il « y a de grandeur dans notre promesse de garder « l'un et l'autre toute notre liberté. Nous ne devrons « jamais aucun témoignage de tendresse qu'à notre « vouloir. Nous serons libres, malgré des chaînes « étroites. Je serai d'autant plus fier de te recon- « quérir ainsi, que je sais maintenant le prix que « tu attaches à cette conquête.

« Oui, je serai tout ce que tu veux que je sois :
« je deviendrai l'un des hommes utiles de mon
« pays, et je ferai rejaillir sur toi cette gloire dont
« le principe sera ta satisfaction. Tu ne pourras
« jamais parler ou respirer, agir, penser, sans que
« j'admire toujours davantage la grâce de ton corps
« et celle de ton âme. Il y a en toi je ne sais quoi de
« divin, de sensé, d'enchanteur qui met d'accord la
« réflexion, l'honneur, le plaisir et l'espérance, qui
« donne enfin à l'amour une étendue plus spacieuse
« que celle de la vie. Oh ! mon ange, puisse le
« génie de l'amour me rester fidèle, et l'avenir être
« plein de cette volupté à l'aide de laquelle tu as
« embelli tout autour de toi !

« Quand seras-tu mère, pour que je te voie ap-
« plaudir à l'énergie de ta vie, pour que je t'entende
« de cette voix si suave et avec ces idées si fines, si
« neuves et si curieusement bien rendues, bénir
« l'amour qui a rafraîchi mon âme, retrempé mes
« facultés, qui fait mon orgueil, et où j'ai puisé,
« comme dans une magique fontaine, une vie nou-
« velle ? »

Ma chère, voilà comment je les forme. Son style est de fraîche date ; dans un an ce sera mieux. Il en est aux premiers transports, je l'attends à cette égale et continue sensation de bonheur que doit donner un heureux mariage, quand, sûrs l'un de l'autre et se connaissant bien, une femme et un homme ont trouvé le secret de varier l'infini, de mettre l'en-

chantement dans le fond même de la vie. Ce beau secret des véritables épouses, je l'entrevois et veux le posséder. Tu vois qu'il se croit aimé, le fat, comme s'il n'était pas mon mari ! Je n'en suis encore qu'à cet attachement matériel qui nous donne la force de supporter bien des choses. Cependant, Louis est aimable, il est d'une grande égalité de caractère, il fait simplement les actions dont se vanteraient la plupart des hommes. Enfin si je ne l'aime point, je me sens très-capable de le chérir.

Voilà donc mes cheveux noirs, mes yeux noirs dont les cils se déplient, selon toi, comme des jalousies, mon air impérial et ma personne élevée à l'état de pouvoir souverain. Nous verrons, dans dix ans d'ici, ma chère, si nous ne sommes pas, toutes deux, bien rieuses, bien heureuses dans ce Paris, d'où je te ramènerai quelquefois dans ma belle oasis de Provence. O Louise, ne compromets pas notre bel avenir à toutes deux ! Ne fais pas les folies dont tu me menaces. J'épouse un vieux jeune homme, épouse quelque jeune vieillard de la chambre des pairs. Tu es là dans le vrai.

XV

Le duc de Soria au baron de Macumer.

Madrid.

Mon cher frère, vous ne m'avez pas fait duc de Soria pour que je n'agisse pas en duc de Soria. Si je vous savais errant, et sans les douceurs que la fortune donne partout, vous me rendriez mon bonheur insupportable. Ni Marie ni moi, nous ne nous marierons jusqu'à ce que nous ayons appris que vous avez accepté les sommes remises pour vous à Urraca.

Ces deux millions proviennent de vos propres économies et de celles de Marie. Nous avons prié tous deux, agenouillés devant le même autel, et avec quelle ferveur! ah! Dieu le sait! pour ton bonheur. O mon frère! nos souhaits doivent être exaucés. L'amour que tu cherches, et qui serait la consolation de ton exil, il descendra du ciel. Marie a lu ta lettre en pleurant, et tu as toute son admiration. Quant à moi, j'ai accepté pour notre maison et non pour moi.

Le roi a rempli ton attente. Ah! tu lui as si dédaigneusement jeté son plaisir, comme on jette leur proie aux tigres, que pour te venger, je voudrais lui faire savoir combien tu l'as écrasé par ta grandeur. La seule chose que j'aie prise pour moi, cher frère aimé, c'est mon bonheur, c'est Marie. Aussi serai-je toujours devant toi ce qu'est une créature devant le Créateur. Il y aura dans ma vie et dans celle de Marie un jour aussi beau que celui de notre heureux mariage, ce sera celui où nous saurons que ton cœur est compris, qu'une femme t'aime comme tu dois et veux être aimé. N'oublie pas que si tu vis pour nous, nous vivons aussi pour toi. Tu peux nous écrire en toute confiance, sous le couvert du nonce, en envoyant tes lettres par Rome. L'ambassadeur de France à Rome se chargera, sans doute, de les remettre à la secrétairerie d'État, à monsignore Bemboni que notre légat a dû prévenir. Toute autre voie serait mauvaise.

Adieu, cher dépouillé, cher exilé, sois fier, au moins, du bonheur que tu as fait, si tu ne peux en être heureux. Dieu sans doute écoutera nos prières pleines de toi.

FERNAND.

XVI

Louise de Chaulieu à madame de l'Estorade.

Mars.

Ah ! mon ange, le mariage rend philosophe ! Ta chère figure devait être jaune alors que tu m'écrivais ces terribles pensées sur la vie humaine, et sur nos devoirs. Crois-tu donc que tu me convertiras au mariage par ce programme de travaux souterrains ? Hélas ! voilà donc où t'ont fait parvenir nos trop savantes rêveries ? Nous sommes sorties de Blois

parée de toutes notre innocence et armées des pointes aiguës de la réflexion : les dards de cette expérience purement morale des choses se sont tournés contre toi ! Si je ne te connaissais pas pour la plus pure et la plus angélique créature du monde, je te dirais que tes calculs sentent la dépravation. Comment, ma chère, dans l'intérêt de ta vie à la campagne, tu mets tes plaisirs en coupes réglées, tu traites l'amour comme tu traiteras tes bois? Oh ! j'aime mieux périr dans la violence des tourbillons de mon cœur, que de vivre dans la sécheresse de ta sage arithmétique. Tu étais comme moi la jeune fille la plus instruite, parce que nous avions beaucoup réfléchi sur peu de chose ; mais, mon enfant, la philosophie sans l'amour, ou sous un faux amour, est la plus horrible des hypocrisies conjugales. Je ne sais pas si, de temps en temps, le plus grand imbécile de la terre n'apercevrait pas le hibou de la sagesse tapi dans ton tas de roses, découverte peu récréative qui peut faire enfuir la passion la mieux allumée. Tu te fais le destin, au lieu d'être son jouet. Nous tournons toutes les deux bien singulièrement : beaucoup de philosophie et peu d'amour, voilà ton régime ; beaucoup d'amour, et peu de philosophie, voilà le mien. La Julie de Jean-Jacques, que je croyais un professeur, n'est qu'un étudiant auprès de toi. Vertu de femme ! as-tu toisé la vie ? Hélas ! je me moque de toi, peut-être as-tu raison. Tu as immolé ta jeunesse en un jour, et tu

t'es faite avare avant le temps. Ton Louis sera sans doute heureux. S'il t'aime, et je n'en doute pas, il ne s'apercevra jamais que tu te conduis dans l'intérêt de ta famille comme certaines folles se conduisent dans l'intérêt de leur fortune. Un mari clairvoyant resterait sans doute passionné pour toi ; mais ne finirait-il point par se dispenser de reconnaissance pour une femme qui fait de la fausseté une sorte de corset moral aussi nécessaire à sa vie, que l'autre l'est au corps ? Mais, chère, l'amour est à mes yeux le principe de toutes les vertus rapportées à une image de la Divinité ! L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas, il est l'infini de notre âme. N'as-tu pas voulu te justifier à toi-même l'affreuse position d'une fille mariée à un homme qu'elle ne peut qu'estimer ? Le devoir, voilà ta règle et ta mesure : mais agir par nécessité, n'est-ce pas la morale d'une société d'athées ? Agir par amour et par sentiment, n'est-ce pas la loi secrète des femmes ? Tu t'es faite homme, et ton Louis va se trouver la femme ! O chère, ta lettre m'a plongée en des méditations infinies. J'ai vu que le couvent ne remplace jamais une mère pour des filles. Je t'en supplie, mon noble ange aux yeux noirs, si pure et si fière, si grave, et si élégante, pense à ces premiers cris que ta lettre m'arrache ! Je me suis consolée en songeant qu'au moment où je me lamentais, l'amour renversait sans doute les échafaudages de la raison. Je ferai peut-être pis

sans raisonner, sans calculer : la passion est un élément qui doit avoir une logique aussi cruelle que la tienne.

Lundi.

Hier au soir, en me couchant, je me suis mise à ma fenêtre pour contempler le ciel qui était d'une sublime pureté. Les étoiles ressemblaient à des clous d'argent qui retenaient une coupole de saphir. Par le silence de la nuit, j'ai pu entendre une respiration, et par le demi-jour que jetaient les étoiles, j'ai vu mon espagnol perché comme un écureuil, dans les branches d'un des arbres de la contre-allée des boulevards, admirant sans doute mes fenêtres. Cette découverte a eu pour premier effet de me faire rentrer dans ma chambre, les pieds, les mains comme brisés; mais au fond de cette sensation de peur, je sentais une joie délicieuse. J'étais abattue et heureuse. Pas un de ces spirituels Français qui veulent m'épouser n'a eu l'esprit de venir passer les nuits sur un orme, au risque d'être emmené par la garde. Mon espagnol est là, sans doute depuis quelque temps. Ah ! il ne me donne plus de leçons, il veut en recevoir, il en aura. S'il savait tout ce que je me suis dit sur sa laideur apparente ! Moi aussi, Renée, j'ai philosophé. J'ai pensé qu'il y avait quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. L'amour cesse alors d'être divin. Remise de ma première peur, je tendais le cou derrière la vitre

pour le revoir, et bien m'en a pris! Au moyen d'une canne creuse, il m'a soufflé par la fenêtre une lettre artistement roulée autour d'un gros grain de plomb. Mon Dieu! va-t-il croire que j'ai laissé ma fenêtre ouverte exprès? me suis-je dit. La fermer brusquement, ce serait me rendre sa complice. J'ai mieux fait, je suis revenue à ma fenêtre comme si je n'avais pas entendu le bruit de son billet, comme si je n'avais rien vu, et j'ai dit à haute voix : « Venez donc voir les étoiles, Griffith? » Griffith dormait comme une vieille fille. En m'entendant, le Castillan a dégringolé avec la vitesse d'une ombre. Il a dû mourir de peur aussi bien que moi, car je ne l'ai pas entendu s'en aller, il est resté sans doute au pied de l'orme. Après un bon quart d'heure, pendant lequel je me noyais dans le bleu du ciel et nageais dans l'océan de la curiosité, j'ai fermé ma fenêtre, et je me suis mise au lit pour dérouler le fin papier avec la sollicitude de ceux qui travaillent à Naples les volumes antiques. Mes doigts touchaient du feu. Quel horrible pouvoir cet homme exerce sur moi! me dis-je. Aussitôt j'ai présenté le papier à la lumière pour le brûler, sans le lire... Une pensée a retenu ma main. Que m'écrit-il pour m'écrire en secret? Eh bien! ma chère, j'ai brûlé la lettre en songeant que si toutes les filles de la terre l'eussent dévorée, moi Armande-Louise-Marie de Chaulieu, je devais ne la point lire.

Le lendemain, aux Italiens, il était à son poste;

mais tout premier ministre constitutionnel qu'il a été, je ne crois pas que mes attitudes lui aient révélé la moindre agitation de mon âme; je suis demeurée absolument comme si je n'avais rien vu ni rien reçu la veille. J'étais contente de moi; mais il était bien triste. Pauvre homme, il est si naturel en Espagne que l'amour entre par la fenêtre! Il est venu pendant l'entr'acte se promener dans les corridors. Le premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne me l'a dit en m'apprenant une action de lui qui est sublime. Étant duc de Soria, il devait épouser une des plus riches héritières de l'Espagne, la jeune princesse Marie Hérédia, dont la fortune eût adouci pour lui les malheurs de l'exil; mais il paraît que, trompant le vœu de leurs pères qui les avaient fiancés dès leur enfance, Marie aimait le cadet de Soria, et mon Philippe a renoncé à la princesse Marie en se laissant dépouiller par le roi d'Espagne. « Il a dû faire cette grande chose très-simplement, ai-je dit au jeune homme.

« — Vous le connaissez donc? m'a-t-il répondu naïvement.

Ma mère a souri.

« — Que va-t-il devenir? car il est condamné à mort, ai-je dit.

« — S'il est mort en Espagne, il a le droit de vivre en Sardaigne.

« — Ah! il y a donc aussi des tombes en Espagne? dis-je pour avoir l'air de prendre cela en plaisanterie.

« — Il y a de tout en Espagne, même des Espagnols de Cervantes, m'a répondu ma mère.

« — Le vieux roi de Sardaigne a, non sans peine, accordé au baron de Macumer un passe-port, a repris le jeune diplomate; mais enfin il est devenu sujet sarde, il possède des fiefs magnifiques en Sardaigne, avec droit de haute et basse justice. Il a un palais a Sassari. Si Ferdinand VII mourait, Macumer entrerait vraisemblablement dans la diplomatie, et la cour de Turin en ferait un ambassadeur. Quoique jeune...

« — Ah! il est jeune?

« — Oui, mademoiselle, quoique jeune il est un des hommes les plus distingués de l'Espagne!

Je lorgnais la salle en écoutant le secrétaire, et semblais lui prêter une médiocre attention; mais, entre nous, j'étais au désespoir d'avoir brûlé la lettre. Comment s'exprime un pareil homme quand il aime? et il m'aime. Être aimée, adorée en secret, avoir dans cette salle où s'assemblent toutes les supériorités de Paris un homme à soi, sans que personne le sache... Oh! Renée, j'ai compris alors la vie parisienne et ses bals, et ses fêtes. Tout a pris sa couleur véritable à mes yeux. On a besoin des autres quand on aime, ne fût-ce que pour les sacrifier à celui qu'on aime. J'ai senti dans mon être un autre être heureux. Toutes mes vanités, mon amour-propre, mon orgueil étaient caressés. Dieu sait quel regard j'ai jeté sur le monde!

« — Ah ! petite commère ! » m'a dit à l'oreille la duchesse en souriant.

Oui, ma très-rusée mère a deviné quelque secrète joie dans mon attitude, et j'ai baissé pavillon devant cette savante femme. Ces trois mots m'ont plus appris la science du monde que je n'en avais surpris depuis six mois, car nous sommes en mars. Hélas! nous n'avons plus d'Italiens dans un mois. Que devenir, sans cette adorable musique, quand on a le cœur plein d'amour ?

Ma chère, au retour, avec une résolution digne d'une Chaulieu, j'ai ouvert ma fenêtre pour admirer une averse. Oh ! si les hommes connaissaient la puissance de séduction qu'exercent sur nous les actions héroïques, ils seraient bien grands ! Les plus lâches deviendraient des héros. Ce que j'avais appris de mon Espagnol me donnait la fièvre. J'étais sûre qu'il était là, prêt à me jeter une nouvelle lettre. Aussi n'ai-je rien brûlé : j'ai lu. Voici donc la première lettre d'amour que j'ai reçue, madame la raisonneuse : chacune la nôtre.

« Louise, je ne vous aime pas à cause de votre
« sublime beauté, je ne vous aime pas à cause de
« votre esprit si étendu, de la noblesse de vos sen-
« timents, de la grâce infinie que vous donnez à toutes
« choses, ni à cause de votre fierté, de votre royal
« dédain pour ce qui n'est pas de votre sphère, et qui
« chez vous n'exclut point la bonté, car vous avez la

« charité des anges; Louise, je vous aime parce que « vous avez fait fléchir toutes ces grandeurs altières « pour un pauvre exilé ; parce que, par un geste, « par un regard vous avez consolé un homme d'être « si fort au-dessous de vous, qu'il n'avait droit qu'à « votre pitié, mais à une pitié généreuse. Vous êtes « la seule femme au monde qui ait tempéré pour « moi la rigueur de ses yeux, et comme vous avez « laissé tomber sur moi ce bienfaisant regard, alors « que j'étais un grain dans la poussière, ce que je « n'avais jamais obtenu, quand j'avais tout ce qu'un « sujet peut avoir de puissance; je tiens à vous « faire savoir, Louise, que vous m'êtes devenue « chère, que je vous aime pour vous-même et sans « aucune arrière-pensée, en dépassant de beauconp « les conditions mises par vous à un amour parfait. « Apprenez donc, idole placée par moi au plus haut « des cieux, qu'il est dans le monde un rejeton de « la race sarrasine dont la vie vous appartient, à qui « vous pouvez tout demander comme à un esclave, « et qui s'honorera d'exécuter vos ordres. Je me suis « donné à vous sans retour, et pour le seul plaisir « de me donner, pour un seul de vos regards, pour « cette main tendue un matin à votre maître d'es- « pagnol. Vous avez un serviteur, Louise, et pas « autre chose. Non, je n'ose penser que je puisse « être jamais aimé; mais peut-être serai-je souffert, « et seulement à cause de mon dévouement. Depuis « cette matinée où vous m'avez souri en noble fille

« qui devinait la misère de mon cœur solitaire et « trahi, je vous ai intronisée : vous êtes la souve- « raine absolue de ma vie, la reine de mes pensées, « la divinité de mon cœur, la lumière qui brille « chez moi, la fleur de mes fleurs, le baume de l'air « que je respire, la richesse de mon sang, la lueur « dans laquelle je sommeille. Une seule pensée trou- « blait ce bonheur : vous ignoriez avoir à vous un « dévouement sans bornes, un bras fidèle, un es- « clave aveugle, un agent muet, un trésor, car je « ne suis plus que le dépositaire de tout ce que je « possède ; enfin vous ne vous saviez pas un cœur « à qui vous pouvez tout confier, le cœur d'une « vieille aïeule à qui vous pouvez tout demander, « un père de qui vous pouvez réclamer toute pro- « tection ; un ami, un frère, car tous ces senti- « ments vous font défaut autour de vous, je le « sais. J'ai surpris le secret de votre isolement ! Ma « hardiesse est venue de mon désir de vous révéler « l'étendue de vos possessions. Acceptez tout, « Louise ! vous m'aurez donné la seule vie qu'il y « ait pour moi dans le monde, celle de me dévouer. « En me passant le collier de la servitude, vous ne « vous exposerez à rien : je ne demanderai jamais « autre chose que le plaisir de me savoir à vous. Ne « me dites même pas que vous ne m'aimerez jamais : « cela doit être, je le sais, je dois aimer de loin, « sans espoir et pour moi-même. Je voudrais bien « savoir si vous acceptez ce serviteur, et je me suis

« creusé la tête pour trouver une preuve qui vous « atteste qu'il n'y aura de votre part aucune atteinte « à votre dignité en me l'apprenant, car voici bien « des jours que je suis à vous, à votre insu. Vous « me le diriez en ayant à la main un soir, aux Ita- « liens un bouquet composé d'un camélia blanc et « d'un camélia rouge, l'image de tout le sang d'un « homme aux ordres d'une candeur adorée. Tout « sera dit alors : à toute heure, dans dix ans comme « demain, quoi que vous vouliez qu'il soit possible « à l'homme de faire, ce sera fait dès que vous le « demanderez à votre heureux serviteur.

« FELIPE HENAREZ. »

P. S. Ma chère, avoue que les grands seigneurs savent aimer ! Quel bond de lion africain, quelle ardeur continue ! quelle foi ! quelle sécurité ! quelle grandeur dans l'abaissement ! Je me suis sentie petite et me suis demandé tout abasourdie : Que faire ?... Le propre d'un grand homme est de dérouter les calculs ordinaires. Il est sublime et attendrissant, naïf et gigantesque. Par une seule lettre, il est au delà des cent lettres de Lovelace et de Saint-Preux. Oh ! voilà l'amour vrai, sans chicanes : il est ou n'est pas ; mais quand il est, il doit se produire dans son immensité. Me voilà destituée de toutes les coquetteries parisiennes. Refuser ou accepter ! je suis entre ces deux termes sans un prétexte pour abriter mon irrésolution. Toute discussion est sup-

primée. Ce n'est plus Paris, c'est l'Espagne ou l'Orient; enfin c'est l'Abencerage qui parle, qui s'agenouille devant l'Ève catholique en lui apportant son cimeterre, son cheval et sa tête. Accepterai-je ce restant de More? Relisez souvent cette lettre hispano-sarrasine, ma Renée, et vous y verrez que l'amour emporte toutes les stipulations judaïques de votre philosophie. Tiens, Renée, j'ai ta lettre sur le cœur, tu m'as embourgeoisé la vie. Ai-je besoin de finasser? Ne suis-je pas éternellement maîtresse de ce lion qui change ses rugissements en soupirs humbles et religieux. Oh! combien n'a-t-il pas dû rugir dans sa tanière de la rue Hillerin-Bertin! Je sais où il demeure, j'ai sa carte: F. baron de Macumer. Il m'a rendu toute réponse impossible, il n'y a qu'à lui jeter à la figure deux camélias. Quelle science infernale possède l'amour pur, vrai, naïf! Voilà donc ce qu'il y a de plus grand pour le cœur d'une femme réduit à une action simple et facile. O l'Asie! j'ai lu les Mille et une Nuits, en voilà l'esprit: deux fleurs, et tout est dit. Nous franchissons les quatorze volumes de Clarisse Harlowe avec un bouquet. Je me tords devant cette lettre comme une corde au feu. Prends ou ne prends pas tes deux camélias. Oui ou non, tue ou fais vivre! Enfin une voix me crie: « Éprouve-le! » Aussi l'éprouverai-je!

XVII

De la même à la même.

Je suis habillée en blanc : j'ai des camélias blancs dans les cheveux et un camélia blanc à la main, ma mère en a de rouges, je lui en prendrai un si je veux. Il y a en moi je ne sais quelle envie de *lui* vendre son camélia rouge par un peu d'hésitation, et de ne me décider que sur le terrain. Je suis bien belle! Griffith m'a priée de me laisser contempler un moment. La solennité de cette soirée et le drame de

ce consentement secret m'ont donné des couleurs : j'ai à chaque joue un camélia rouge épanoui sur un camélia blanc.

Une heure.

Tous m'ont admirée, un seul savait m'adorer. Il a baissé la tête en me voyant un camélia blanc à la main, et je l'ai vu devenir blanc comme la fleur quand j'en ai eu pris un rouge à ma mère. Venir avec les deux fleurs pouvait être un effet du hasard ; mais cette action était une réponse. J'ai donc étendu mon aveu ! On donnait *Roméo et Juliette*, et comme tu ne sais pas ce qu'est le duo des deux amants, tu ne peux comprendre le bonheur de deux néophytes d'amour écoutant cette divine expression de la tendresse. Je me suis couchée en entendant des pas sur le terrain sonore de la contre-allée. Oh! maintenant, mon ange, j'ai le feu dans le cœur, dans la tête. Que fait-il ? A-t-il une pensée, une seule qui me soit étrangère? Est-il l'esclave toujours prêt qu'il m'a dit être? Comment m'en assurer ? A-t-il dans l'âme le plus léger soupçon que mon acceptation emporte un blâme, un retour quelconque, un remercîment? Je suis livrée à toutes les arguties minutieuses des femmes du Cyrus et de l'Astrée, aux subtilités des cours d'amour. Sait-il qu'en amour les plus menues actions des femmes sont la termi-

naison d'un monde de réflexions, de combats intérieurs, de victoires perdues! Comment lui ordonner de m'écrire le soir le détail de sa journée? Il est mon esclave, je dois l'occuper, et je vais l'écraser de travail.

Dimanche matin.

Je n'ai dormi que très-peu, le matin. Il est midi. Je viens de faire écrire la lettre suivante par Griffith.

A M. le baron de Macumer,

Mademoiselle de Chaulieu me charge, monsieur le baron, de vous redemander la copie d'une lettre que lui a écrite une de ses amies, qui est de sa main, et que vous avez emportée.

Agréez, etc.

GRIFFITH.

Ma chère, Griffith est sortie, elle est allée rue Hillerin-Bertin, a fait remettre ce poulet à mon esclave, qui m'a rendu sous enveloppe mon programme mouillé de larmes. Il a obéi. Oh! ma chère, il devait y tenir! Un autre aurait refusé en écrivant une lettre pleine de flatteries; mais le Sarrasin a été ce qu'il avait promis d'être: il a obéi. Je suis touchée aux larmes.

XVIII

De la même à la même.

2 avril.

Hier, le temps était superbe ; je me suis mise en fille aimée et qui veut plaire. A ma prière, mon père m'a donné le plus joli attelage qu'il soit possible de voir à Paris : deux chevaux gris pommelés et une calèche de la dernière élégance. J'essayais mon équipage. J'étais comme une fleur sous mon ombrelle doublée de soie blanche. En montant l'avenue des Champs-Élysées, j'ai vu venir à moi mon

Abencerage sur un cheval de la plus admirable beauté : les hommes, qui maintenant sont presque tous de parfaits maquignons, s'arrêtaient pour le voir, pour l'examiner. Il m'a saluée, et je lui ai fait un signe amical d'encouragement; il a modéré le pas de son cheval, et j'ai pu lui dire « : Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur le baron, que je vous aie redemandé ma lettre, elle vous était inutile... Vous avez déjà dépassé ce programme, ai-je ajouté à voix basse. Vous avez un cheval qui vous fait bien remarquer, lui ai-je dit.

« — Mon intendant de Sardaigne me l'a envoyé par orgueil, car ce cheval de race arabe est né dans mes maquis.

Ce matin, ma chère, Henarez était sur un cheval anglais alezan, encore très-beau, mais qui n'excitait plus l'attention : le peu de critique moqueuse de mes paroles avait suffi. Il m'a saluée, et je lui ai répondu par une légère inclination de tête. Le duc d'Angoulême a fait acheter le cheval de Macumer. Mon esclave a compris qu'il sortait de la simplicité voulue en attirant sur lui l'attention des badauds. Un homme doit être remarqué pour lui-même, et non pas pour son cheval ou pour des choses. Avoir un trop beau cheval me semble aussi ridicule que d'avoir un gros diamant à sa chemise. J'ai été ravie de le prendre en faute, et peut-être y avait-il dans son fait un peu d'amour-propre permis à un pauvre proscrit. Cet enfantillage me plaît. O ma vieille rai-

sonneuse, jouis-tu de ma joie autant que je me suis attristée de ta sombre philosophie? Chère Philippe II en jupon, te promènes-tu bien dans ma calèche? Vois-tu ce regard de velours, humble et plein, fier de son servage, que me lance en passant cet homme vraiment grand, qui porte ma livrée, et qui a toujours à sa boutonnière un camélia rouge, tandis que j'en ai toujours un blanc à la main? Quelle clarté jette l'amour! Combien je comprends Paris! Maintenant, tout m'y semble spirituel. Oui, l'amour y est plus joli, plus grand, plus charmant que partout ailleurs. Décidément, j'ai reconnu que jamais je ne pourrais tourmenter, inquiéter un sot, ni avoir le moindre empire sur lui : il n'y a que les hommes supérieurs qui nous comprennent bien et sur lesquels nous puissions agir. Oh! pauvre amie, pardon, j'oubliais l'Estorade; mais ne m'as-tu pas dit que tu allais en faire un génie? Adieu, je suis un peu folle et ne veux pas continuer.

XIX

Madame de l'Estorade à Louise de Chaulieu

Chère ange, ou ne dois-je pas plutôt dire cher démon, tu m'as affligée sans le vouloir, et si nous n'étions pas la même âme, je dirais blessée; mais ne se blesse-t-on pas aussi soi-même? Comme on voit bien que tu n'as pas encore arrêté ta pensée sur ce mot *indissoluble,* appliqué au contrat qui lie une femme à un homme! Je ne veux pas contredire les philosophes ni les législateurs, ils sont bien de force à se contredire eux-mêmes; mais, chère, en rendant le mariage irrévocable et lui imposant une for-

mule égale pour tous et impitoyable, on a fait de chaque union une chose entièrement dissemblable, aussi dissemblable que le sont les individus entre eux; chacune d'elles a ses lois intérieures différentes: celles d'un mariage à la campagne, où deux êtres seront sans cesse en présence, ne sont pas celles d'un ménage de la ville où plus de distractions nuancent la vie; et celles d'un ménage à Paris, où la vie passe comme un torrent, ne seront pas celles d'un mariage en province où la vie est moins agitée. Si les conditions varient selon les lieux, elles varient bien davantage selon les caractères. La femme d'un homme de talent n'a qu'à se laisser conduire, et la femme d'un sot doit, sous peine des plus grands malheurs, prendre les rênes de la machine, si elle se sent plus intelligente que lui. Peut-être, après tout, la réflexion et la raison arrivent-elles à ce qu'on appelle dépravation. Pour nous autres femmes, la dépravation, n'est-ce pas le calcul dans le sentiment? Une passion qui raisonne est dépravée, elle n'est belle qu'involontaire et dans ces sublimes jets qui excluent tout égoïsme.

Ah! tôt ou tard tu te diras, ma chère: Oui, la fausseté est aussi nécessaire à la femme que son corset, si par fausseté l'on entend le silence de celle qui a le courage de se taire, si par fausseté l'on entend le calcul nécessaire de l'avenir. Toute femme mariée apprend à ses dépens les lois sociales qui sont incompatibles en beaucoup de points avec celles de la

nature. On peut avoir en mariage une douzaine d'enfants, en se mariant à l'âge où nous sommes; et si nous les avions, nous commettrions douze crimes, nous ferions douze malheurs. Ne livrerions-nous pas à la misère et au désespoir de charmants êtres? Tandis que deux enfants sont deux bonheurs, deux bienfaits, deux créations en harmonie avec les mœurs et les lois actuelles. La loi naturelle et le code sont ennemis, et nous sommes le terrain sur lequel ils luttent. Appelleras-tu dépravation la sagesse de l'épouse qui veille à ce que la famille ne se ruine pas par elle-même? Un seul calcul ou mille, tout est perdu dans le cœur. Ce calcul atroce, vous le ferez, belle baronne de Macumer, quand vous serez la femme heureuse et fière de l'homme qui vous adore; ou plutôt, cet homme supérieur vous l'épargnera, car il le fera lui-même!

Tu vois, chère mignonne, que nous avons étudié le code dans ses rapports avec l'amour conjugal. Tu sauras que nous ne devons compte qu'à nous-mêmes et à Dieu des moyens que nous employons pour perpétuer le bonheur au sein de nos maisons, et mieux vaut le calcul qui y parvient que l'amour irréfléchi qui y met le deuil, les querelles, ou la désunion. J'ai cruellement étudié le rôle de l'épouse et de la mère de famille. Oui, chère ange, nous avons de sublimes mensonges à faire pour être la noble créature que nous sommes en accomplissant nos devoirs. Tu me taxes de fausseté parce que je veux mesurer au jour

le jour à Louis la connaissance de moi-même ; mais n'est-ce pas une trop intime connaissance qui cause les désunions ? Je veux l'occuper beaucoup, pour beaucoup le distraire de moi, au nom de son propre bonheur, et tel n'est pas le calcul de la passion. Si la tendresse est inépuisable, l'amour ne l'est point; aussi est-ce une véritable entreprise pour une honnête femme que de le sagement distribuer sur toute la vie. Au risque de te paraître exécrable, je te dirai que je persiste dans mes principes, en me croyant très-grande et très-généreuse. La vertu, chère belle, est un principe dont les manifestations diffèrent selon les milieux : la vertu de Provence, celle de Constantinople, celle de Londres et celle de Paris, ont des effets parfaitement dissemblables, sans cesser d'être la vertu. Chaque vie humaine offre dans son tissu les combinaisons les plus irrégulières ; mais vues d'une certaine hauteur, toutes paraissent semblables. Si je voulais voir Louis malheureux et faire fleurir une séparation de corps, je n'aurais qu'à me mettre à sa laisse. Je n'ai pas eu comme toi le bonheur de rencontrer un être supérieur, mais peut-être aurai-je le plaisir de le rendre supérieur, et je te donne rendez-vous dans cinq ans à Paris. Tu y seras prise toi-même, et tu me diras que je me suis trompée, que M. de l'Estorade était nativement remarquable.

Quant à ces belles amours, à ces émotions que je n'éprouve que par toi; quant à ces stations noctur-

nes sur le balcon à la lueur des étoiles; quant à ces adorations excessives, à ces divinisations de nous, j'ai su qu'il y fallait renoncer. Ton épanouissement dans la vie rayonne à son gré, le mien est circonscrit, il a l'enceinte de la Crampade, et tu me reproches les précautions que demande un fragile, un secret, un pauvre bonheur pour devenir durable, riche et mystérieux! Je croyais avoir trouvé les grâces d'une amante dans mon état d'épouse. et tu m'as presque fait rougir de moi-même. Entre nous deux, qui a tort, qui a raison? Peut-être avons-nous également tort et raison toutes deux, et peut-être la société nous vend-elle fort cher nos dentelles, nos titres et nos enfants! Moi, j'ai mes camélias rouges, ils sont sur mes lèvres, en sourires qui fleurissent pour ces deux êtres, le père et le fils à qui je suis dévouée, à la fois esclave et maîtresse. Mais, chère! tes dernières lettres m'ont fait apercevoir tout ce que j'ai perdu! Tu m'as appris l'étendue des sacrifices de la femme mariée. J'avais à peine jeté les yeux sur ces beaux steppes sauvages où tu bondis, et je ne te parlerai point de quelques larmes essuyées en te lisant; mais le regret n'est pas le remords, quoiqu'il en soit un peu germain.

Tu m'as dit: « Le mariage rend philosophe! » Hélas! non, je l'ai bien senti quand je pleurais en te sachant emportée au torrent de l'amour! Mais mon père m'a fait lire un des plus profonds écrivains de nos contrées, un des héritiers de Bossuet, un de ces cruels

politiques dont les pages engendrent la conviction. Pendant que tu lisais *Corinne,* je lisais Bonald et voilà tout le secret de ma philosophie : la famille sainte et forte m'est apparue. De par Bonald, ton père avait raison dans son discours. Adieu, ma chère imagination, mon amie, toi qui es ma folie !

XX

Louise de Chaulieu à madame de l'Estorade.

Eh bien, tu es un amour de femme, ma Renée, et je suis maintenant d'accord avec toi que c'est être honnête que de tromper, que Barême est la nouvelle loi sociale ; es-tu contente? D'ailleurs, l'homme qui nous aime, nous appartient, nous avons le droit d'en faire un sot ou un homme de génie ; mais entre nous, nous en faisons le plus souvent des sots. Tu feras du tien un homme de génie, et tu garderas ton secret : deux magnifiques actions! Ah ! s'il n'y avait pas de paradis, tu serais bien attrapée, car tu te voues à un

martyre volontaire. Tu veux le rendre ambitieux, et le garder amoureux ! Mais, enfant que tu es, c'est bien assez de le maintenir amoureux. Jusqu'à quel point le calcul est-il la vertu, ou la vertu est-elle le calcul? Hein? Nous ne nous fâcherons point pour cette question, puisque Bonald est là. Nous sommes et voulons être vertueuses; mais en ce moment je crois que, malgré tes charmantes friponneries, tu vaux mieux que moi. Oui, je suis une fille horriblement fausse : j'aime Felipe, et je le lui cache avec une infâme dissimulation. Je le voudrais voir sautant de son arbre sur la crête du mur, de la crête du mur sur mon balcon, et s'il faisait ce que je désire, je le foudroierais de mon mépris.

Tu vois, je suis d'une bonne foi terrible. Qui m'arrête? Quelle puissance mystérieuse m'empêche de dire à ce cher Felipe tout le bonheur qu'il me verse à flots par son amour pur, entier, grand, secret, plein ?

Madame de Mirbel fait mon portrait, je compte le lui donner, ma chère. Ce qui me surprend chaque jour davantage, est l'activité que l'amour donne à la vie. Quel intérêt prennent les heures, les actions, les plus petites choses ? Et quelle admirable confusion du passé, de l'avenir dans le présent ? On vit aux trois temps du verbe. Est-ce encore ainsi, quand on est heureuse ? Oh ! réponds-moi, dis-moi ce qu'est le bonheur, s'il calme, ou s'il irrite. Je suis d'une inquiétude mortelle, je ne sais plus comment me

conduire : il y a dans mon cœur une force qui m'entraîne vers lui, malgré la raison et les convenances. Enfin, je comprends ta conduite avec Louis, es-tu contente?... Le bonheur que Felipe a d'être à moi, son amour à distance et son obéissance m'impatientent autant que son profond respect m'irritait quand il n'était que mon maître d'espagnol. Je suis tentée de lui crier quand il passe : « Imbécile, si tu m'aimes en idée, que sera-ce donc quand tu me connaîtras ! »

Oh ! Renée, tu brûles mes lettres, n'est-ce pas? moi je brûlerai les tiennes. Si d'autres yeux que les nôtres lisaient ces pensées qui sont versées de cœur à cœur, je dirais à Felipe d'aller les crever et de tuer un peu les gens pour plus de sûreté.

Lundi.

Ah ! Renée, comment sonder le cœur d'un homme? Mon père doit me préseneer ton monsieur Bonald, et puisqu'il est si savant, je le lui demanderai. Dieu est bienheureux de pouvoir lire au fond des cœurs. Suis-je toujours un ange pour cet homme? Voilà toute la question.

Si jamais, dans un geste, dans un regard, dans l'accent d'une parole, j'apercevais une diminution de ce respect qu'il avait pour moi, quand il était mon maître d'espagnol, je me sens la force de tout ou-

blier ! Pourquoi ces grands mots, ces grandes résolutions? te diras-tu. Ah ! voilà, ma chère. Mon charmant père, qui se conduit avec moi comme un vieux cavalier servant avec une Italienne, faisait faire, je te l'ai dit, mon portrait par madame de Mirbel. J'ai trouvé moyen d'avoir une copie assez bien exécutée pour pouvoir la donner au duc et envoyer l'original à Felipe. Cet envoi a eu lieu hier, accompagné de ces trois lignes :

« Don Felipe, on répond à votre entier dévoue-
« ment par une confiance aveugle : le temps dira
« si ce n'est pas accorder trop de grandeur à un
« homme. »

La récompense est grande, elle a l'air d'une promesse, et, chose horrible, d'une invitation ; mais ce qui va te sembler plus horrible encore, j'ai voulu que la récompense exprimât promesse et invitation sans aller jusqu'à l'offre? Si dans sa réponse, il y a ma Louise ou seulement Louise, tout est perdu.

Mardi.

Non ! il n'est pas perdu ! Ce ministre constitutionnel est un adorable amoureux. Voici sa lettre :

« Tous les moments que je passais sans vous voir,
« je demeurais occupé de vous, les yeux fermés à
« toute chose et attachés par la méditation sur vo-

« tre image, qui ne se dessinait jamais assez promp-
« tement dans le palais obscur où se passent les
« songes et où vous répandez la lumière. Désormais
« ma vue se reposera sur ce merveilleux ivoire,
« sur ce talisman, dois-je dire ; car pour moi vos
« yeux bleus s'animent, et la peinture devient aus-
« sitôt une réalité.

« Le retard de cette lettre vient de mon empres-
« sement à jouir de cette contemplation pendant la-
« quelle je vous disais tout ce que je dois taire. Oui,
« depuis hier, enfermé seul avec vous, je me suis
« livré, pour la première fois de ma vie, à un bon-
« heur entier, complet, infini. Si vous pouviez voir
« où je vous ai mise, entre la Vierge et Dieu, vous
« comprendriez en quelles angoisses j'ai passé la
« nuit ; mais en vous les disant, je ne voudrais pas
« vous offenser, car il y aurait tant de tourments
« pour moi dans un regard dénué de cette angélique
« bonté qui me fait vivre, que je vous demande
« pardon par avance. Si donc, reine de ma vie et
« de mon âme, vous vouliez m'accorder un mil-
« lième de l'amour que je vous porte !

« Le *si* de cette constante prière m'a ravagé l'âme.
« J'étais entre la croyance et l'erreur, entre la vie et
« la mort, entre les ténèbres et la lumière. Un cri-
« minel n'est pas plus agité pendant la délibération
« de son arrêt que je ne le suis en m'accusant à vous
« de cette audace. Le sourire exprimé sur vos lè-
« vres, et que je venais revoir de moment en mo-

« ment, calmait ces orages excités par la crainte de « vous déplaire. Depuis que j'existe, personne, pas « même ma mère, ne m'a souri. La belle jeune « fille qui m'était destinée a rebuté mon cœur et « s'est éprise de mon frère. Mes efforts, en poli- « tique, ont trouvé la défaite. Je n'ai jamais vu, « dans les yeux de mon roi, qu'un désir de ven- « geance ; et, nous sommes si ennemis depuis notre « jeunesse, qu'il a regardé comme une cruelle in- « jure le vœu par lequel les cortès m'ont porté au « pouvoir. Quelque forte que vous fassiez une âme, « le doute y entrerait à moins. D'ailleurs, je me « rends justice : je connais la mauvaise grâce de « mon extérieur, et sais combien il est difficile « d'apprécier mon cœur à travers une pareille en- « veloppe. Être aimé, ce n'était plus qu'un rêve « quand je vous ai vue. Aussi quand je m'attachai « à vous, ai-je compris que le dévouement pouvait « seul faire excuser ma tendresse.

« En contemplant ce portrait, ce sourire plein de « promesses divines, un espoir que je ne me per- « mettais pas à moi-même a rayonné dans mon « âme. Cette clarté d'aurore est incessamment com- « battue par les ténèbres du doute, par la crainte « de vous offenser en la laissant poindre. Non, vous « ne pouvez pas m'aimer encore, je le sens ; mais à « mesure que vous aurez éprouvé la puissance, la « durée, l'étendue de mon inépuisable affection, « vous lui donnerez une petite place dans votre

« cœur. Si mon ambition est une injure, vous me le « direz sans colère, je rentrerai dans mon rôle ; mais « si vous vouliez essayer de m'aimer, ne le faites « pas savoir sans de minutieuses précautions à ce« lui qui mettait tout le bonheur de sa vie à vous « servir uniquement. »

Ma chère, en lisant ces derniers mots, il m'a semblé le voir pâle comme il l'était le soir où je lui ai dit, en lui montrant le camélia, que j'acceptais les trésors de son dévouement. J'ai vu dans ces phrases soumises tout autre chose qu'une simple fleur de rhétorique à l'usage des amoureux, et j'ai senti comme un grand mouvement en moi-même, le souffle du bonheur.

Il a fait un temps détestable, il ne m'a pas été possible d'aller au bois sans donner lieu à d'étranges soupçons ; car ma mère, qui sort souvent malgré la pluie, est restée chez elle, seule.

Mercredi soir.

Je viens de le voir, à l'Opéra. Ma chère, ce n'est plus le même homme : il est venu dans notre loge présenté par l'ambassadeur de Sardaigne. Après avoir lu dans mes yeux que son audace ne déplaisait point, il m'a paru comme embarrassé de son corps, et il a dit alors *mademoiselle* à la marquise d'Es-

pard. Ses yeux lançaient des regards qui faisaient une lumière plus vive que celle des lustres. Enfin, il est sorti comme un homme qui craignait de commettre une extravagance.

— Le baron de Macumer est amoureux! a dit madame de Maufrigneuse à ma mère.

— C'est d'autant plus extraordinaire que c'est un ministre tombé, a répondu ma mère.

J'ai eu la force de regarder madame d'Espard, madame de Maufrigneuse et ma mère avec la curiosité d'une personne qui ne connaît pas une langue étrangère et qui voudrait deviner ce qu'on dit; mais j'étais intérieurement en proie à une joie ineffable dans laquelle il me semblait que mon âme se baignait. Il n'y a qu'un mot pour t'expliquer ce que j'éprouve, c'est le ravissement. Felipe aime tant, que je le trouve digne d'être aimé. Je suis exactement le principe de sa vie, et je tiens dans ma main le fil qui mène sa pensée. Enfin, si nous devons nous tout dire, il y a chez moi le plus violent désir de lui voir franchir tous les obstacles, arriver à moi pour me demander à moi-même, afin de savoir si ce furieux amour redeviendra humble et calme à un seul de mes regards.

Ah! ma chère! je me suis arrêtée et je suis toute tremblante. En t'écrivant, j'ai entendu dehors un léger bruit et je me suis levée. De ma fenêtre, je l'ai vu allant sur la crête du mur, au risque de se tuer. Je suis allée à la fenêtre de ma chambre et je ne lui

ai fait qu'un signe : il a sauté du mur, qui a dix pieds, puis il a couru sur la route jusqu'à la distance où je pouvais le voir, pour me montrer qu'il ne s'était fait aucun mal. Cette attention, au moment où il devait être étourdi par sa chute, m'a tant attendrie, que je pleure sans savoir pourquoi. Pauvre laid! que venait-il chercher, que voulait-il me dire?

Je n'ose écrire mes pensées et vais me coucher dans ma joie, en songeant à tout ce que nous dirions si nous étions ensemble. Adieu, belle muette. Je n'ai pas le temps de te gronder sur ton silence; mais voici plus d'un mois que je n'ai de tes nouvelles. Serais-tu, par hasard, devenue heureuse? N'aurais-tu plus ce libre arbitre qui te rendait si fière et qui ce soir a failli m'abandonner?

XXI

Renée de l'Estorade à Louise de Chaulieu.

Si l'amour est la vie du monde, pourquoi d'austères philosophes le suppriment-ils dans le mariage? Pourquoi la société prend-elle pour loi suprême de sacrifier la femme à la famille en créant ainsi nécessairement une lutte sourde au sein du mariage, lutte prévue et si dangereuse qu'elle a inventé des pouvoirs pour en armer l'homme contre nous, en devinant que nous pouvions tout annuler soit par la puissance de la tendresse, soit par la persistance d'une haine cachée? Je vois en ce moment, dans le

mariage, deux forces opposées que le législateur aurait dû réunir ; quand se réuniront-elles ? Voilà ce que je me dis en te lisant. Oh ! chère, une seule de tes lettres ruine cet édifice bâti par le grand écrivain de l'Aveyron et où je m'étais logée avec une douce satisfaction. Les lois ont été faites par des vieillards, les femmes s'en aperçoivent ; ils ont bien sagement décrété que l'amour conjugal exempt de passion ne nous avilit point, et qu'une femme doit se donner sans amour, une fois que la loi permet à un homme de la faire sienne. Préoccupés de la famille, ils ont imité la nature, inquiète seulement de perpétuer l'espèce. J'étais un être auparavant, et je suis maintenant une chose ! Il est plus d'une larme que j'ai dévorée au loin, seule, et que j'aurais voulu donner en échange d'un sourire consolateur. D'où vient l'inégalité de nos destinées ? L'amour permis agrandit ton âme. Pour toi, la vertu se trouvera dans le bonheur. Tu ne souffriras que de ton propre vouloir. Ton devoir, si tu épouses ton Felipe, deviendra le plus doux, le plus expansif des sentiments. Notre avenir est gros de la réponse, et je l'attends avec une inquiète curiosité.

Tu aimes, tu es adorée. Oh ! chère, livre-toi tout entière à ce beau poëme qui nous a tant occupées. Cette beauté de la femme, si fine et si spiritualisée, Dieu l'a faite ainsi pour qu'elle charmât et plût : il a ses desseins. Oui, mon ange, garde bien le secret de ta tendresse, et soumets Felipe aux épreuves sub-

tiles que nous inventions pour savoir si l'époux que nous rêvions serait digne de nous. Sachant surtout moins s'il t'aime que si tu l'aimes : rien n'est plus trompeur que le mirage produit en notre âme par la curiosité, par la croyance au bonheur. Toi qui, seule de nous deux, demeures intacte, chère, ne te risque pas sans arrhes au dangereux marché d'un irrévocable mariage, je t'en supplie! Quelquefois un geste, une parole, un regard, dans une conversation sans témoins, quand les âmes sont déshabillées de leur hypocrisie mondaine, éclairent des abîmes. Tu es assez noble, assez sûre de toi pour pouvoir aller hardiment en des sentiers où d'autres se perdraient. Tu ne saurais croire en quelles anxiétés je te suis; malgré la distance, je te vois, j'éprouve tes émotions. Aussi, ne manque pas à m'écrire, n'omets rien! Tes lettres me font une vie passionnée au milieu de mon ménage si simple, si tranquille, uni comme une grande route par un jour sans soleil.

Ce qui se passe ici, mon ange, est une suite de chicanes avec moi-même sur lesquelles je veux garder le secret aujourd'hui; je t'en parlerai plus tard. Je me donne et me reprends avec une sombre obstination, en passant du découragement à l'espérance. Peut-être demandé-je à la vie plus de bonheur qu'elle ne nous en doit. Au jeune âge nous sommes assez portées à vouloir que l'idéal et le positif s'accordent! Mes réflexions, et maintenant je les fais toute seule, assise au pied d'un rocher de mon parc,

m'ont conduite à penser que l'amour dans le mariage est un hasard sur lequel il est impossible d'asseoir la loi qui doit tout régir.

Mon philosophe de l'Aveyron a raison de considérer la famille comme la seule unité sociale possible, et d'y soumettre la femme comme elle l'a été de tout temps. La solution de cette grande question, presque terrible pour nous, est dans le premier enfant que nous avons. Aussi voudrais-je être mère, ne fût-ce que pour donner une pâture à la dévorante activité de mon âme. Louis est toujours d'une adorable bonté. Son amour est actif et ma tendresse est abstraite. Il est heureux, il cueille à lui seul les fleurs, sans s'inquiéter des efforts de la terre qui les produit. Heureux égoïsme! Quoi qu'il puisse m'en coûter, je me prête à ses illusions, comme une mère, d'après les idées que je me fais d'une mère, se brise pour procurer un plaisir à son enfant. Sa joie est si profonde qu'elle lui ferme les yeux et qu'elle jette ses reflets jusque sur moi. Je le trompe par le sourire ou par le regard pleins de satisfaction que me cause la certitude de lui donner le bonheur. Aussi, le nom d'amitié dont je me sers pour lui dans notre intérieur est-il : « mon enfant! » J'attends le fruit de tant de sacrifices qui seront un secret entre Dieu, toi et moi.

La maternité est une entreprise à laquelle j'ai ouvert un crédit énorme; elle me doit trop aujourd'hui, je crains de n'être pas assez payée : elle est chargée

de déployer mon énergie et d'agrandir mon cœur, de me dédommager par des joies illimitées. Oh! mon Dieu, que je ne sois pas trompée! Là est tout mon avenir, et, chose effrayante à penser! celui de ma vertu.

XXII

Louise de Chaulieu à Renée de l'Estorade.

Chère biche, ta lettre est venue à propos pour me justifier à moi-même une hardiesse à laquelle je pensais nuit et jour. Il y a je ne sais quel appétit en moi pour les choses inconnues, ou, si tu veux, défendues, qui m'inquiète et m'annonce au dedans de moi-même un combat entre les lois du monde et celles de la nature. Je ne sais pas si la nature est chez moi plus forte que la société; mais je me surprends à conclure des transactions entre ces puissances. Enfin, pour parler clairement, je voulais

causer avec Felipe, seule avec lui, pendant une heure de nuit, sous les tilleuls, au bout de notre jardin. Assurément, ce vouloir est d'une fille qui mérite le nom de *commère éveillée* que me donne la duchesse en riant et que mon père me confirme. Néanmoins, je trouve cette faute prudente et sage. Tout en récompensant tant de nuit passées au pied de mon mur, je veux savoir ce que pensera mons Felipe de mon escapade, et le juger dans un pareil moment, en faire mon cher époux, s'il divinise ma faute, ou ne le revoir jamais, s'il n'est pas plus respectueux et plus tremblant que quand il me salue en passant à cheval aux Champs-Élysées.

Quant au monde, je risque moins à voir ainsi mon amoureux qu'à lui sourire chez madame de Maufrigneuse ou chez la vieille marquise de Beauséant, où nous sommes maintenant enveloppés d'espions, car Dieu sait de quels regards on poursuit une fille soupçonnée de faire attention à un monstre comme Macumer. Oh! si tu savais combien je me suis agitée en dedans à rêver ce projet, combien je me suis occupée par avance comment il pouvait se réaliser! Je t'ai regrettée, nous aurions bavardé pendant quelques bonnes petites heures, perdues dans les labyrinthes de l'incertitude, et jouissant par avance de toutes les bonnes ou mauvaises choses d'un premier rendez-vous à la nuit, dans l'ombre et le silence, sous les beaux tilleuls de l'hôtel de Chaulieu, criblés par les mille lueurs de la lune. J'ai palpité

toute seule en me disant : « Ah ! Renée, ou es-tu? » Donc, ta lettre a mis le feu aux poudres, et mes derniers scrupules ont sauté. J'ai jeté par ma fenêtre à mon adorateur stupéfait le dessin exact de la clef de la petite porte au bout du jardin avec ce billet :

« On veut vous empêcher de faire des folies. En « vous cassant le cou, vous raviriez l'honneur à la « personne que vous dites aimer. Êtes-vous digne « d'une nouvelle preuve d'estime, et méritez-vous « que l'on vous parle à l'heure où la lune laisse dans « l'ombre les tilleuls au bout du jardin? »

Hier, à une heure, au moment où Griffith allait se coucher, je lui ai dit : « Prenez votre châle et accompagnez-moi, ma chère, je veux aller au fond du jardin sans que personne le sache. »

Elle ne m'a pas dit un mot et m'a suivie. Quelles sensations, ma Renée! car, après l'avoir attendu dans une charmante petite angoisse, je l'avais vu se glissant comme une ombre. Arrivée au jardin sans encombre, je dis à Griffith : « Ne soyez pas étonnée, il y a là le baron de Macumer, et c'est bien à cause de lui que je vous ai emmenée.» Elle n'a rien dit.

— Que voulez-vous de moi? m'a dit Felipe d'une voix dont l'émotion annonçait que le bruit de nos robes dans le silence de la nuit et celui de nos pas

sur le sable, quelque léger qu'il fût, l'avait mit hors de lui.

— Je veux vous dire ce que je ne saurais écrire, lui ai-je répondu.

Griffith est allée à six pas de nous. La nuit était une de ces nuits tièdes, embaumées par les fleurs; j'ai ressenti dans ce moment un plaisir enivrant à me trouver presque seule avec lui dans la douce obscurité des tilleuls, au delà desquels le jardin brillait d'autant plus que la façade de l'hôtel y reflétait en blanc la lueur de la lune. Ce contraste offrait une vague image du mystère de notre amour, qui doit finir par l'éclatante publicité du mariage. Après un moment donné de part et d'autre au plaisir de cette situation, neuve pour tous deux, et où nous étions aussi étonnés l'un que l'autre, j'ai retrouvé la parole.

— Quoique je ne craigne pas la calomnie, je ne veux plus que vous montiez sur cet arbre, lui dis-je en lui montrant l'orme, ni sur ce mur. Nous avons assez fait, vous l'écolier et moi la pensionnaire : élevons nos sentiments à la hauteur de nos destinées. Si vous étiez mort dans votre chute, je mourais déshonorée... (Je l'ai regardé, il était blême.) Et si vous étiez surpris ainsi, ma mère ou moi serions soupçonnées...

— Pardon, a-t-il dit d'une voix faible.

— Passez sur le boulevard, j'entendrai votre pas, et quand je voudrai vous voir, j'ouvrirai ma fenêtre;

mais je ne vous ferai courir et je ne courrai ce danger que dans une circonstance grave. Pourquoi m'avoir forcée, par votre imprudence, à en commettre une autre et à vous donner une mauvaise opinion de moi?

J'ai vu dans ses yeux des larmes qui m'ont paru la plus belle réponse du monde.

— Vous devez croire, lui dis-je en souriant, que ma démarche est excessivement hasardée...

Après un ou deux tours faits en silence, sous les arbres, il a trouvé la parole.

— Vous devez me croire stupide, et je suis tellement ivre de bonheur, que je suis sans force et sans esprit; mais sachez au moins qu'à mes yeux vous sanctifiez vos actions par cela seulement que vous vous les permettez. Le respect que j'ai pour vous ne peut se comparer qu'à celui que j'ai pour Dieu. D'ailleurs, miss Griffith est là...

— Elle est là pour les autres et non pas pour nous, Felipe, lui ai-je dit vivement.

Cet homme, ma chère, m'a comprise.

— Je sais bien, reprit-il en me jetant le plus humble regard, qu'elle n'y serait pas, tout se passerait entre nous comme si elle nous voyait : si nous ne sommes pas devant les hommes, nous sommes toujours devant Dieu, et nous avons autant besoin de notre propre estime que de celle du monde.

Merci, Felipe, lui ai-je dit en lui tendant la par un geste que tu dois voir. Une femme, et

prenez-moi pour une femme, est bien disposée à aimer un homme qui la comprend. Oh! seulement disposée, repris-je en levant un doigt sur mes lèvres. Je ne veux pas que vous ayez plus d'espoir que je n'en veux donner. Mon cœur n'appartiendra qu'à celui qui saura y lire et le bien connaître. Nos sentiments, sans être absolument semblables, doivent avoir la même étendue, être à la même élévation. Je ne cherche point à me grandir, car ce que je crois être des qualités comporte sans doute des défauts. Mais si je ne les avais point, je serais bien désolée.

— Après m'avoir accepté pour serviteur, vous m'avez permis de vous aimer, dit-il en tremblant et me regardant à chaque mot, j'ai plus que je n'ai primitivement désiré.

— Mais, lui ai-je vivement répliqué, je trouve votre lot meilleur que le mien, je ne me plaindrais pas d'en changer, et ce changement vous regarde.

— A moi maintenant de vous dire merci, m'a-t-il répondu, je sais les devoirs d'un loyal amant. Je dois vous prouver que je suis digne de vous, et vous avez le droit de m'éprouver aussi longtemps qu'il vous plaira. Vous pouvez, mon Dieu! me rejeter si je trahissais votre espoir.

— Je sais que vous m'aimez, lui ai-je répondu Jusqu'à présent (j'ai cruellement appuyé sur ce m[illegible] vous êtes le préféré, voilà pourquoi vous êtes i[illegible]

Nous avons alors recommencé quelques tou pas, causant, et je dois t'avouer que, mis à l'aise être;

Espagnol a déployé la véritable éloquence du cœur en m'exprimant non pas sa passion, mais sa tendresse, car il a su m'expliquer ses sentiments par une adorable comparaison avec l'amour divin. Sa voix pénétrante, qui donnait une valeur particulière à ses idées déjà si délicates, ressemblait aux accents du rossignol. Il parlait bas dans le médium plein de son délicieux organe, et ses phrases se suivaient avec la précipitation d'un bouillonnement : son cœur y débordait.

— Cessez, lui dis-je, je resterais là plus longtemps que je ne le dois. Et par un geste, je l'ai congédié.

— Vous voilà engagée, mademoiselle, m'a dit Griffith. »

— Peut-être en Angleterre, mais non en France, ai-je répondu négligemment. Je veux faire un mariage d'amour et ne pas être trompée. Voilà tout.

Tu le vois, ma chère, l'amour ne venait pas à moi, j'ai agi comme Mahomet avec sa montagne.

Vendredi.

J'ai revu mon esclave, il est devenu craintif, il a pris un air mystérieux et dévot qui me plaît. Il me paraît pénétré de ma gloire et de ma puissance. Mais rien, ni dans ses regards, ni dans ses manières, ne peut permettre aux devineresses du monde de soup-

çonner en lui cet amour infini que je vois. Cependant, ma chère, je ne suis pas emportée, dominée, domptée; au contraire, je dompte, je domine et j'emporte... Enfin je raisonne.

Ah! je voudrais bien retrouver cette peur que me causait la fascination du maître, du bourgeois à qui je me refusais! Il y a deux amours : celui qui commande et celui qui obéit; ils sont distincts et donnent naissance à deux passions. L'une n'est pas l'autre, et, pour avoir son compte de la vie, peut-être une femme doit-elle connaître l'une et l'autre. Peuvent-elles se confondre? Un homme à qui nous inspirons de l'amour, nous en inspirera-t-il? Sera-t-il un jour mon maître? Tremblerai-je comme il tremble? Ces questions me font frémir. Felipe est bien aveugle. A sa place, j'aurais trouvé mademoiselle de Chaulieu, sous ses tilleuls, bien coquettement froide, compassée, et calculatrice. Non, ce n'est pas aimer, cela! c'est badiner avec le feu. Felipe me plaît toujours, mais je me trouve maintenant calme et à mon aise. Plus d'obstacles! Quel terrible mot. En moi tout s'affaisse, se rassoit, et j'ai peur de m'interroger. Il a eu tort de me cacher la violence de son amour, il m'a laissée maîtresse de moi. Enfin je n'ai pas les bénéfices de cette espèce de faute.

Oui, chère, quelque douceur que m'apporte le souvenir de cette demi-heure passée sous les arbres, je trouve le plaisir qu'elle m'a donné bien au-dessous des émotions que j'avais en disant : Y viendrai-

je? n'y viendrai-je pas? Lui écrirai-je? ne lui écrirai-je point? En serait-il donc ainsi pour tous nos plaisirs? Serait-il meilleur de les différer que d'en jouir? L'espérance vaudrait-elle mieux que la possession? Les riches sont-ils les pauvres? Avons-nous toutes deux trop étendu les sentiments en développant outre mesure les forces de notre imagination? Il y a des instants où cette idée me glace.

XXIII

Louise à Felipe.

Je ne suis pas contente de vous. Si vous n'avez pas pleuré en lisant Bérénice de Racine, si vous n'y avez pas trouvé la plus horrible des tragédies, vous ne me comprendrez point, nous ne nous entendrons jamais; brisons, ne vous voyons plus, oubliez-moi; car si vous ne me répondez pas d'une manière satisfaisante, je vous oublierai, vous deviendrez monsieur le baron de Macumer pour moi, ou plutôt vous ne deviendrez rien, vous serez pour moi comme si vous n'aviez jamais été. Hier, chez ma-

dame d'Espard, vous avez eu je ne sais quel air content qui m'a souverainement déplu. Vous paraissiez sûr d'être aimé. Enfin, la liberté de votre esprit m'a épouvantée, et je n'ai point reconnu en vous, dans ce moment, le serviteur que vous disiez être dans votre première lettre. Loin d'être absorbé comme doit l'être un homme qui aime, vous trouviez des mots spirituels. Ainsi ne se comporte pas un vrai croyant : il est toujours abattu devant la divinité. Si je ne suis pas un être supérieur aux autres femmes, si vous ne voyez point en moi la source de votre vie, je suis moins qu'une femme, parce qu'alors je suis simplement une femme. Vous avez éveillé ma défiance, Felipe : elle a grondé de manière à couvrir la voix de la tendresse, et quand j'envisage notre passé, je me trouve le droit d'être défiante.

Sachez-le, monsieur le ministre constitutionnel de toutes les Espagnes, j'ai profondément réfléchi à la pauvre condition de mon sexe. Mon innocence a tenu des flambeaux dans ses mains sans se brûler. Écoutez bien ce que ma jeune expérience m'a dit et ce que je vous répète. En toute autre chose, la duplicité, le manque de foi, les promesses inexécutées rencontrent des juges, et les juges infligent des châtiments ; mais il n'en est pas ainsi pour l'amour, qui doit être à la fois la victime, l'accusateur, l'avocat, le tribunal et le bourreau, car les plus atroces perfidies, les plus horribles crimes demeurent inconnus, se commettent d'âme à âme sans témoins, et il

est dans l'intérêt bien étendu de l'assassiné de se taire. L'amour a donc son code à lui, sa vengeance à lui : le monde n'a rien à y voir. Or j'ai résolu, moi, de ne jamais pardonner un crime, et il n'y a rien de léger dans les choses de cœur.

Hier, vous ressembliez à un homme certain d'être aimé. Vous auriez tort de ne pas avoir cette certitude, mais vous seriez criminel à mes yeux si elle vous ôtait la grâce ingénue que les anxiétés de l'espérance vous donnaient auparavant. Je ne veux vous voir ni timide ni fat, je ne veux pas que vous trembliez de perdre mon affection, parce que ce serait une insulte ; mais je ne veux pas non plus que la sécurité vous permette de porter légèrement votre amour. Vous ne devez jamais être plus libre que je ne le suis moi-même. Si vous ne connaissez pas le supplice qu'une seule pensée de doute impose à l'âme, tremblez que je vous l'apprenne.

Par un seul regard, je vous ai livré mon âme, et vous y avez lu. Vous avez à vous les sentiments les plus purs qui jamais se soient élevés dans une âme de jeune fille. La réflexion, les méditations dont je vous ai parlé n'ont enrichi que la tête ; mais quand le cœur froissé demandera conseil à l'intelligence, croyez-moi, la jeune fille tiendra de l'ange qui sait et peut tout. Je vous le jure, Felipe, si vous m'aimez comme je le crois, et si vous devez me laisser soupçonner le moindre affaiblissement dans les sentiments de crainte, d'obéissance, de respectueuse at-

tente, de désir soumis que vous annonciez; si j'aperçois un jour la moindre diminution dans ce premier et bel amour qui de votre âme est venu dans la mienne, je ne vous dirais rien, je ne vous ennuierais point par une lettre plus ou moins digne, plus ou moins fière ou courroucée, ou seulement grondeuse comme celle-ci; je ne dirais rien, Felipe; vous me verriez triste à la manière des gens qui sentent venir la mort; mais je ne mourrais pas sans vous avoir imprimé la plus horrible flétrissure, sans avoir déshonoré de la manière la plus honteuse celle que vous aimiez, et vous avoir planté dans le cœur d'éternels regrets, car vous me verriez perdue ici-bas aux yeux des hommes et à jamais maudite en l'autre vie.

Ainsi, ne me rendez pas jalouse d'une autre Louise heureuse, d'une Louise saintement aimée, d'une Louise dont l'âme s'épanouissait dans un amour sans ombre, et qui possédait, selon la sublime expression de Dante,

Senza brama, sicura richezza[1] !

Sachez que j'ai fouillé son Enfer pour en rapporter la plus douloureuse des tortures, un terrible châtiment moral auquel j'associerai l'éternelle vengeance de Dieu.

Vous avez donc glissé dans mon cœur, hier, par

[1] Posséder, sans crainte, des richesses qui ne peuvent être perdues.

votre conduite, la lame froide et cruelle du soupçon ! Comprenez-vous? J'ai douté de vous, et j'en ai tant souffert que je ne veux plus douter. Si vous trouvez mon servage trop dur, quittez-le, je ne vous en voudrai point. Ne sais-je donc pas que vous êtes un homme d'esprit? Réservez toutes les fleurs de votre âme pour moi, ayez les yeux ternes devant le monde, ne vous mettez jamais dans le cas de recevoir une flatterie, un éloge, un compliment de qui que ce soit! Venez me voir chargé de haine, excitant mille calomnies ou accablé de mépris, venez me dire que les femmes ne vous comprennent point, marchent auprès de vous sans vous voir, et qu'aucune d'elles ne saurait vous aimer; vous apprendrez alors ce qu'il y a pour vous dans le cœur et dans l'amour de Louise!

Nos trésors doivent être si bien enterrés, que le monde entier les foule aux pieds sans les soupçonner. Si vous étiez beau, je n'eusse sans doute jamais fait la moindre attention à vous et n'aurais pas découvert en vous le monde de raisons qui fait éclore l'amour; et, quoique nous ne les connaissions pas plus que nous ne savons comment le soleil fait éclore les fleurs ou mûrir les fruits, néanmoins parmi ces raisons, il en est une qui me charme : votre sublime visage n'a son caractère, son langage, sa physionomie que pour moi. Moi seule, j'ai le pouvoir de vous transformer, de vous rendre le plus adorable de tous les hommes.

Je ne veux donc pas que votre esprit échappe à ma possession : il ne doit pas plus se révéler aux autres que vos yeux, votre bouche et nos traits ne leur parlent. A moi seule d'allumer les clartés de votre intelligence comme j'enflamme vos regards. Restez ce sombre et froid, ce maussade et dédaigneux grand d'Espagne que vous étiez auparavant. Vous étiez une sauvage domination détruite dans les ruines de laquelle personne ne s'aventurait, vous étiez contemplé de loin, et voilà que vous frayez des chemins complaisants pour que tout le monde y entre; et vous allez devenir un aimable Parisien. Ne vous souvenez-vous plus de mon programme? Votre joie disait un peu trop que vous aimiez! Il a fallu mon regard pour vous empêcher de faire savoir au salon le plus perspicace, le plus railleur, le plus spirituel de Paris, qu'Armande-Louise-Marie de Chaulieu vous donnait de l'esprit. Je vous crois trop grand pour faire entrer la moindre ruse de la politique dans votre amour; mais si vous n'aviez pas avec moi la simplicité d'un enfant, je vous plaindrais; et, malgré cette première faute, vous êtes encore l'objet d'une admiration profonde pour moi.

LOUISE DE CHAULIEU.

XXIV

Felipe à Louise.

Quand Dieu voit nos fautes, il voit aussi nos repentirs : vous avez raison, Louise. J'ai senti que je vous avais déplu sans pouvoir pénétrer la cause de votre souci ; mais vous me l'avez expliquée, et vous m'avez donné de nouvelles raisons de vous adorer. Votre jalousie à la manière de celle du Dieu d'Israël m'a rempli de bonheur. Rien n'est plus saint et plus sacré que la jalousie. Oh ! mon bel ange gardien, la jalousie est la sentinelle qui ne dort jamais, elle est à l'amour ce que le mal est à l'homme, un véridique

avertissement. Soyez jalouse de votre serviteur, Louise, plus vous le frapperez, plus il léchera, soumis, humble et malheureux, le bâton qui lui dit en frappant combien vous tenez à lui.

Mais hélas! chère, si vous ne les avez pas aperçus, est-ce donc Dieu qui me tiendra compte de tant d'efforts pour vaincre ma timidité, pour surmonter les sentiments que vous avez crus faibles chez moi? Oui, j'ai bien pris sur moi pour me montrer à vous comme j'étais avant d'aimer. On prenait plaisir auprès de moi, dans ma conversation à Madrid, et j'ai voulu vous faire connaître à vous-même ce que je valais. Est-ce une vanité? vous l'avez bien punie! Votre dernier regard m'a laissé dans un tremblement que je n'ai jamais éprouvé, même quand j'ai vu les forces de France devant Cadix, et ma vie mise en question dans une hypocrite phrase de mon maître. Je cherchai la cause de votre déplaisir sans pouvoir la trouver, et je me désespérais de ce désaccord de notre pensée, car je dois agir par votre volonté, penser par votre pensée, voir par vos yeux, jouir de votre plaisir et ressentir votre peine, comme je sens le froid et le chaud. Pour moi, le crime et l'angoisse étaient ce défaut de simultanéité dans la vie de notre âme que vous avez faite si belle. Lui déplaire?... ai-je répété mille fois depuis comme un fou.

Ma noble et belle Louise, si quelque chose pouvait accroître mon dévouement absolu pour vous et

ma croyance inébranlable en votre sainte conscience, ce serait votre doctrine qui m'est entrée au cœur comme une lumière nouvelle. Vous m'avez dit à moi-même mes propres sentiments, vous m'avez expliqué des choses qui se trouvaient confuses dans mon esprit. Oh ! si vous pensez punir ainsi, quelles sont donc les récompenses? Mais m'avoir accepté pour serviteur suffisait à tout ce que je veux, car je tiens de vous une vie inespérée. Je suis voué, mon souffle n'est pas inutile, ma force a son emploi, ne fût-ce qu'à souffrir pour vous. Je vous l'ai dit, je vous le répète, vous me trouverez toujours semblable à ce que j'étais quand je me suis offert comme un humble et modeste serviteur ! Oui, fussiez-vous déshonorée et perdue comme vous dites que vous pourriez l'être, ma tendresse s'augmenterait de vos malheurs volontaires! J'essuierais les plaies, je les cicatriserais, je convaincrais Dieu par mes prières que vous n'êtes pas coupable, et que vos fautes sont le crime d'autrui... Ne vous ai-je pas dit que je vous porte en mon cœur les sentiments si divers qui doivent être chez un père, une mère, une sœur et un frère ; que je suis avant toute chose une famille pour vous, tout et rien, selon vos vouloirs. Mais n'est-ce pas vous qui avez emprisonné tant de cœurs dans le cœur d'un amant? Pardonnez-moi d'être de temps en temps plus amant que père et frère, en apprenant qu'il y a toujours un frère, un père derrière l'amant. Si vous pouviez lire dans mon cœur,

quand je vous vois belle et rayonnante, calme et admirée au fond de votre voiture aux Champs-Élysées ou dans votre loge au théâtre ! Ah! si vous saviez combien mon orgueil est peu personnel en entendant un éloge arraché par votre beauté, par votre maintien, et combien j'aime les inconnus qui vous admirent ! Quand par hasard vous avez fleuri mon âme par un salut, je suis à la fois humble et fier, je m'en vais comme si Dieu m'avais béni, je reviens joyeux, et ma joie laisse en moi-même une longue trace lumineuse : elle brille dans les nuages de la fumée de ma cigarette, et j'en sais mieux que le sang qui bouillonne dans mes veines est à vous. Ne savez-vous donc pas combien vous êtes aimée? Après vous avoir vue, je reviens dans le cabinet où brille la magnificence sarrasine, mais où votre portrait éclipse tout, lorsque je fais jouer le ressort qui doit le rendre invisible à tous les regards, et je me lance alors dans l'infini de cette contemplation : je fais là des poëmes de bonheur. Du haut des cieux je découvre le cours de toute une vie que j'ose espérer! Avez-vous quelquefois entendu dans le silence des nuits ou malgré le bruit du monde une voix résonner dans votre oreille adorée? Ignorez-vous les mille prières qui vous sont adressées? A force de vous contempler silencieusement, j'ai fini par découvrir la raison de tous vos traits, leur correspondance avec les perfections de votre âme; je vous fais alors en espagnol, sur cet accord de vos deux

belles natures, des sonnets que vous ne connaissez pas, car ma poésie est trop au-dessous du sujet, et je n'ose vous les envoyer. Mon cœur est si parfaitement absorbé dans le vôtre, que je ne suis pas un moment sans penser à vous, et si vous cessiez d'animer ainsi ma vie, il y aurait souffrance en moi. Comprenez-vous maintenant, Louise, quel tourment pour moi d'être bien involontairement la cause d'un déplaisir pour vous et de n'en pas deviner la raison? Cette belle double vie était arrêtée, et mon cœur sentait un froid glacial. Enfin, dans l'impossibilité de m'expliquer ce désaccord, je pensais n'être plus aimé; je revenais bien tristement, mais heureux encore, à ma condition de serviteur, quand votre lettre est venue et m'a rempli de joie. Oh! grondez-moi toujours ainsi!

Un enfant qui s'était laissé tomber, dit à sa mère : Pardon! en se relevant et lui déguisant son mal. Oui, pardon de lui avoir causé une douleur. Eh bien! cet enfant, c'est moi : je n'ai pas changé, je vous livre la clef de mon caractère avec une soumission d'esclave; mais, chère Louise, je ne ferai plus de faux pas. Tâchez que la chaîne qui m'attache à vous, et que vous tenez, soit toujours assez tendue pour qu'un seul mouvement dise vos moindres souhaits à celui qui sera toujours

Votre esclave,

FELIPE.

XXV

Louise de Chaulieu à madame de l'Estorade.

Ma chère amie, toi qui t'es mariée en deux mois à un pauvre souffreteux de qui tu t'es faite la mère, tu ne connais rien aux effroyables péripéties de ce drame joué au fond des cœurs et appelé l'amour, où tout devient en un moment tragique, où la mort est dans un regard, dans une réponse faite à la légère! j'ai réservé pour dernière épreuve à Felipe une terrible, mais décisive épreuve. J'ai voulu savoir si j'étais aimée *quand même!* le grand et sublime mot des royalistes, et pourquoi pas des catholiques? Il

s'est promené avec moi sous les tilleuls au fond de notre jardin, comme je le désirais, et il n'a pas eu dans l'âme l'ombre même d'un doute. Le lendemain, j'étais plus aimée, et pour lui tout aussi grande, tout aussi pure que la veille; il n'en avait pas tiré le moindre avantage. Oh! il est bien Espagnol, bien Abencerage. Il a gravi mon mur pour venir baiser la main que je lui tendais dans l'ombre, du haut de mon balcon; il a failli se briser; mais combien de jeunes gens en feraient autant? Tout cela n'est rien : les chrétiens subissent d'effroyables martyres pour aller au ciel.

Avant-hier au soir, j'ai pris le futur ambassadeur du roi à la cour d'Espagne, mon très-honoré père, et je lui ai dit en souriant : Monsieur, pour un petit nombre d'amis, vous mariez au neveu d'un ambassadeur votre chère Armande, à qui cet ambassadeur, désireux d'une telle alliance et qui l'a mendiée assez longtemps, assure au contrat de mariage son immense fortune et ses titres après sa mort en donnant, dès à présent, aux deux époux cent mille livres de rente, et reconnaissant à la future une dot de huit cent mille francs. Votre fille pleure, mais elle plie sous l'ascendant irrésistible de votre majestueuse autorité paternelle. Quelques médisants disent que votre fille cache sous ses pleurs une âme intéressée et ambitieuse. Nous allons ce soir à l'Opéra dans la loge des gentilshommes, et M. le baron de Macumer y viendra.

— Il ne va donc pas? me répondit mon père en souriant et me traitant en ambassadrice.

— Vous prenez Clarisse Harlowe pour Figaro! lui ai-je dit en lui jetant un regard plein de dédain et de raillerie. Quand vous m'aurez vue la main droite dégantée, vous démentirez ce bruit impertinent, et vous vous en montrerez offensé.

—Je puis être tranquille sur ton avenir : tu n'as pas plus la tête d'une fille que Jeanne d'Arc n'avait le cœur d'une femme. Tu seras heureuse, tu n'aimeras personne et te laisseras aimer!

Pour cette fois, j'éclatai de rire.

— Qu'as-tu, ma petite coquette? me dit-il.

— Je tremble pour les intérêts de mon pays... Et voyant qu'il ne me comprenait pas, j'ajoutai : à Madrid!

— Vous ne sauriez croire à quel point, au bout d'une année, cette religieuse se moque de son père, dit-il à la duchesse.

—Armande se moque de tout, répliqua ma mère en me regardant.

— Que voulez-vous dire? lui demandai-je.

— Mais vous ne craignez pas même l'humidité de la nuit, qui peut vous donner des rhumatismes, dit-elle en me lançant un nouveau regard.

— Il est bien temps de la marier, dit mon père, et ce sera, je l'espère, avant mon départ.

— Oui, si vous le voulez, lui ai-je répondu simplement.

Deux heures après, ma mère et moi, la duchesse de Maufrigneuse et madame d'Espard, nous étions comme quatre roses sur le devant de la loge. Je m'étais mise de côté, ne présentant qu'une épaule au public et pouvant tout voir sans être vue dans cette loge spacieuse qui occupe un des deux pans coupés au fond de la salle, entre des colonnes. Macumer est venu, s'est planté sur ses jambes et a mis ses jumelles devant ses yeux pour pouvoir me regarder à son aise. Au premier entr'acte est entré celui que j'appelle le roi des Ribauds, un jeune homme d'une beauté féminine. Le comte Henri de Marsay s'est produit dans la loge avec une épigramme dans les yeux, un sourire sur les lèvres, un air joyeux sur toute la figure. Il a fait les premiers compliments à ma mère, à madame d'Espard, à la duchesse de Maufrigneuse, aux comtes d'Esgrignon et de Saint-Héreen, puis il me dit : Je ne sais pas si je serai le premier à vous complimenter d'un événement qui va vous rendre un objet d'envie.

— Ah! un mariage, ai-je dit. Est-ce une jeune personne si récemment sortie du couvent qui vous apprendra que les mariages dont on parle ne se font jamais?

M. de Marsay s'est penché à l'oreille de Macumer, et j'ai parfaitement compris, par le seul mouvement des lèvres, qu'il lui disait : Baron, vous aimez peut-être cette petite coquette qui s'est servie de vous; mais comme il s'agit de mariage et non

d'une passion, il faut toujours savoir ce qui se passe.

Macumer a jeté sur l'officieux médisant un de ces regards qui, selon moi, sont un poëme, et lui a répliqué quelque chose comme : Je n'aime point de petite coquette ! d'un air qui m'a si bien ravi, que je me suis dégantée en voyant mon père. Felipe n'avait pas eu la moindre crainte ni le moindre soupçon. Il a bien réalisé tout ce que j'attendais de son caractère : il n'a foi qu'en moi, le monde et ses mensonges ne l'atteignent pas. L'Abencerage n'a pas sourcillé, la coloration de son sang bleu n'a pas teint sa face olivâtre. Les deux jeunes comtes sont sortis. J'ai dit alors en riant à Macumer : M. de Marsay vous a fait une épigramme sur moi.

— Bien plus qu'une épigramme, a-t-il répondu, un épithalame.

— Vous me parlez grec ! lui ai-je dit en souriant et le récompensant par un certain regard qui lui fait toujours perdre contenance.

— Je l'espère bien ! s'est écrié mon père en s'adressant à madame de Maufrigneuse. Il court des commérages infâmes. Aussitôt qu'une jeune personne va dans le monde, on a la rage de la marier, et l'on invente des absurdités ! Je ne marierais jamais Armande contre son gré ! je vais faire un tour au foyer, car on croirait que je laisse courir ce bruit-là pour donner l'idée de ce mariage à l'ambas-

sadeur! Et la fille de César doit être encore moins soupçonnée que sa femme, qui ne doit pas l'être du tout.

La duchesse de Maufrigneuse et la marquise d'Espard regardèrent d'abord ma mère, puis le baron d'un air petillant, narquois, rusé, plein d'interrogations contenues. Ces fines couleuvres ont fini par entrevoir quelque chose. De toutes les choses secrètes, l'amour est la plus publique, et les femmes l'exhalent, je crois. Aussi, pour le bien cacher, une femme doit-elle être un monstre! Nos yeux sont encore plus bavards que ne l'est notre langue. Après avoir joui du délicieux plaisir de trouver Felipe aussi grand que je le souhaitais, j'ai naturellement voulu davantage. J'ai fait alors un signal convenu pour lui dire de venir sous ma fenêtre par le dangereux chemin que tu connais. Quelques heures après, je l'ai trouvé droit comme une statue, collé le long de la muraille, la main appuyée à l'angle du balcon de ma fenêtre, étudiant les reflets de la lumière de mon appartement. Mon cher Felipe, lui ai-je dit, vous avez été bien, ce soir : vous vous êtes conduit comme je me serais conduite moi-même si l'on m'eût appris que vous faisiez un mariage.

— J'ai pensé que vous m'eussiez instruit avant tout le monde, a-t-il répondu.

— Et quel est votre droit à ce privilége?

— Celui d'un serviteur dévoué.

— L'êtes-vous, vraiment?

— Oui, dit-il, et je ne changerai jamais.

— Eh bien! si ce mariage était nécessaire, si je m'y résignais...

La douce lueur de la lune a été comme éclairée par les deux regards qu'il a lancés sur moi d'abord, puis sur l'espèce d'abîme que nous faisait le mur; il a paru se demander si nous pouvions mourir ensemble écrasés; mais après avoir brillé comme un éclair sur sa face et jailli de ses yeux, ce sentiment a été comprimé par une force supérieure à celle de la passion.

—L'Arabe n'a qu'une parole, a-t-il dit d'une voix étranglée. Je suis votre serviteur et vous appartiens : je vivrai toute ma vie pour vous.

La main qui tenait le balcon m'a paru mollir, j'y ai posé la mienne en lui disant : Felipe, mon ami, je suis par ma seule volonté votre femme dès cet instant. Allez me demander, dans la matinée, à mon père; il veut garder ma fortune; mais vous vous engagerez à me la reconnaître au contrat sans l'avoir reçue, et vous serez sans aucun doute agréé. Je ne suis plus Armande de Chaulieu; descendez promptement, Louise de Macumer ne veut pas commettre la moindre imprudence.

Il a pâli, ses jambes ont fléchi, il s'est élancé d'environ dix pieds de haut, à terre, sans se faire le moindre mal; mais après m'avoir causé la plus horrible émotion; il m'a salué de la main et a disparu. Je suis donc aimée, me suis-je dit, comme

une femme ne le fut jamais! Et je me suis endormie avec une satisfaction enfantine : mon sort était à jamais fixé. Vers deux heures, mon père m'a fait appeler dans son cabinet où j'ai trouvé la duchesse et Macumer. Les paroles s'y sont très-gracieusement échangées. J'ai tout simplement répondu que si M. Hénarez s'était entendu avec mon père, je n'avais aucune raison de m'opposer à leurs désirs. Là-dessus, ma mère a retenu le baron à dîner, après quoi, nous avons été tous quatre nous promener au bois de Boulogne. J'ai regardé très-railleusement M. de Marsay quand il a passé à cheval, car il a remarqué Macumer et mon père sur le devant de la calèche.

Mon adorable Felipe a fait ainsi refaire ses cartes : HENAREZ, *des ducs de Soria, baron de Macumer*.

Tous les matins, il m'apporte lui-même un bouquet d'une délicieuse magnificence au milieu duquel je trouve toujours une lettre qui contient un sonnet espagnol à ma louange, fait par lui pendant la nuit.

Pour ne pas grossir ce paquet, je t'envoie comme échantillon, le premier et le dernier de ses sonnets, que j'ai traduits mot à mot en te les mettant vers par vers.

PREMIER SONNET.

Plus d'une fois, couvert d'une mince veste de soie,
L'épée haute, sans que mon cœur battît une pulsation de plus,
J'ai attendu l'assaut du taureau furieux,
Et sa corne plus aiguë que le croissant de Phœbé;

J'ai gravi, fredonnant une séguidille andalouse,
Le talus d'une redoute sous une pluie de fer;
J'ai jeté ma vie sur le tapis vert du hasard
Sans plus m'en soucier que d'un quadruple d'or.

J'aurais pris avec la main les boulets dans la gueule des canons;
Mais je crois que je deviens plus timide qu'un lièvre aux aguets,
Qu'un enfant qui voit un spectre aux plis de sa fenêtre;

Car lorsque tu me regardes avec ta douce prunelle,
Une sueur glacée couvre mon front, mes genoux se dérobent sous
Je tremble, je recule, je n'ai plus de courage. [moi,]

DEUXIÈME SONNET.

Cette nuit, je voulais dormir pour rêver de toi;
Mais le sommeil jaloux fuyait mes paupières;
Je m'approchai du balcon, et je regardai le ciel :
Lorsque je pense à toi, mes yeux se tournent toujours en haut.

Phénomène étrange que l'amour peut seul expliquer,
Le firmament avait perdu sa couleur de saphir;
Les étoiles, diamants éteints dans leurs montures d'or,
Ne lançaient que des œillades mortes, des rayons refroidis.
La lune, nettoyée de son fard d'argent et de lis,
Roulait tristement sur le morne horizon,
Car tu as dérobé au ciel toutes ses splendeurs :
La blancheur de la lune luit sur ton front charmant,
Tout l'azur du ciel s'est concentré dans tes prunelles,
Et tes cils sont formés par les rayons des étoiles.

Peut-on prouver plus gracieusement à une jeune fille qu'on ne s'occupe que d'elle? Que dis-tu de cet amour qui s'exprime en prodiguant les fleurs de l'intelligence et les fleurs de la terre? Depuis une dizaine de jours, je connais ce qu'est cette galanterie espagnole, si fameuse autrefois.

Ah çà, chère, que se passe-t-il à la Crampade où je me promène si souvent en examinant les progrès de notre agriculture? N'as-tu rien à me dire de nos mûriers, de nos plantations de l'hiver dernier? Tout y réussit-il à tes souhaits? Les fleurs sont-elles épanouies dans ton cœur d'épouse en même temps que celles de nos massifs, je n'ose dire de nos plates-bandes? Louis continue-t-il son système de madrigaux? Vous entendez-vous bien? Le doux murmure de ton filet de tendresse conjugale vaut-il mieux que la turbulence des torrents de mon amour? Mon gentil docteur en corset s'est-il fâché? Je ne saurais le croire, et j'enverrais Felipe, en

courrier, se mettre à tes genoux et me rapporter ta tête ou mon pardon, s'il en était ainsi. Je mène ici une existence délicieuse, cher amour, et je voudrais savoir comment va celle de Provence. Nous venons d'augmenter notre famille d'un Espagnol coloré comme un cigare de la Havane, et j'attends encore tes compliments.

Vraiment, ma belle Renée, je suis inquiète, j'ai peur que tu ne dévores quelques souffrances pour ne pas en attrister mes joies, méchante! Écris-moi promptement quelques pages où tu me peignes ta vie dans ses infiniment petits, et dis-moi bien si ton libre arbitre est sur ses deux pieds ou à genoux, ou bien assis, ce qui serait grave. Crois-tu que les événements de ton mariage ne me préoccupent pas? Tout ce que tu m'as écrit me rend parfois rêveuse. Souvent, lorsqu'à l'Opéra, je paraissais regarder des danseuses en pirouette, je me disais : Il est neuf heures et demie, elle se couche peut-être, que fait-elle? Est-elle heureuse? Est-elle seule avec son libre arbitre? ou son libre arbitre est-il où vont les libres arbitres dont on ne se soucie plus?... Mille tendresses.

XXVI

Renée de l'Estorade à Louise de Chaulieu.

Impertinente, pourquoi t'aurais-je écrit? Que t'eussé-je dit?

Durant cette vie animée par les fêtes, par les angoisses de l'amour, par ses colères et par ses fleurs que tu me dépeins, et à laquelle j'assiste comme à une pièce de théâtre, je mène une vie monotone et réglée à la manière d'une vie de couvent. Nous sommes toujours couchés à neuf heures et levés au jour. Nos repas sont toujours servis avec une exactitude désespérante. Pas le plus léger accident. Je me

suis accoutumée à cette division du temps et sans trop de peine. Peut-être est-ce naturel. Que serait la vie sans cet assujettissement à des règles fixes qui, selon les astronomes et au dire de Louis, régit les mondes. L'ordre ne lasse pas. D'ailleurs, je me suis imposé des obligations de toilette qui me prennent le temps entre mon lever et le déjeuner : je tiens à y paraître charmante par obéissance à mes devoirs de femme, j'en éprouve du contentement, et j'en cause un vif au bon vieillard et à Louis. Nous nous promenons après le déjeuner. Quand les journaux arrivent, je disparais pour m'acquitter des affaires de ménage, ou pour lire, car je lis beaucoup, ou pour t'écrire. Je reviens une heure avant le dîner, et après on joue, on a des visites, ou on en fait. Je passe ainsi mes journées entre un vieillard heureux, sans désirs, et un homme de qui je fais le bonheur. Louis est si content, que sa joie a fini par réchauffer mon âme. Pour nous, le bonheur ne doit peut-être pas être le plaisir. Quelquefois, le soir, quand je ne suis pas utile à la partie et que je suis enfoncée dans une bergère, ma pensée est assez puissante pour me faire entrer en toi : j'épouse alors ta belle vie si féconde, si nuancée, si violemment agitée, et je me demande à quoi te mèneront ces turbulentes préfaces : ne tueront-elles pas le livre? Mais tu peux avoir des illusions, toi, chère mignonne, et moi, je n'ai plus que les réalités du ménage.

Tes amours me semblent un rêve, et je ne vois pas pourquoi tu les rends si romanesques : tu veux un homme qui ait plus d'âme que de sens, plus de grandeur et de vertu que d'amour; tu veux que le rêve de toutes les jeunes filles à l'entrée de la vie, prenne un corps d'ange; tu demandes des sacrifices pour les récompenser; tu soumets ton amant à des épreuves pour savoir si l'espérance, si la curiosité peuvent être durables; mais, enfant, derrière ces décorations fantastiques, s'élève un autel où se prépare un lien éternel. Le lendemain, le terrible fait qui change la fille en femme et le prétendant en mari, peut renverser les élégants échafaudages de tes subtiles précautions. Sache donc enfin que deux amoureux, tout aussi bien que deux personnes mariées comme nous l'avons été Louis et moi, vont chercher, sous les joies d'une noce, selon le mot de Rabelais, un grand *peut-être !*

Je ne te blâme pas, quoique ce soit un peu léger, de causer avec ton Felipe au fond du jardin, de l'interroger, de passer une nuit à ton balcon, lui sur le mur; mais tu joues avec la vie, enfant! et j'ai peur que la vie ne joue avec toi. Je n'ose pas te conseiller ce que l'expérience me suggère pour ton bonheur; mais laisse-moi te répéter encore du fond de ma vallée, que le viatique du mariage est dans ces mots : résignation et dévouement! Car, je le vois, malgré tes épreuves, malgré tes coquetteries et tes

observations, tu te marieras, absolument comme moi. En étendant les illusions, on creuse un peu plus profondément le précipice.

Oh! comme je voudrais voir le baron de Macumer et lui parler pendant quelques heures, tant je te souhaite de bonheur!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

XXVII

Louise de Macumer à Renée de l'Estorade.

Comme Felipe réalise avec une grande générosité de Sarrasin les plans de mon père et de ma mère, en me reconnaissant ma fortune sans la recevoir ; la duchesse est devenue encore meilleure femme avec moi qu'auparavant.

Tu te maries dans trois jours, ma chère petite, me dit ma mère à l'oreille, je dois donc te faire sans pleurnicheries bourgeoises, les recommandations sérieuses que toutes les mères font à leurs filles. Tu épouses un homme que tu aimes. Ainsi je n'ai pas

à te plaindre, ni à me plaindre moi-même. Je ne t'ai vue que depuis un an ; si ce fut assez pour t'aimer, ce n'est pas non plus assez pour que je fonde en larmes en regrettant ta compagnie. Ton esprit a surpassé ta beauté, tu m'as flattée dans mon amour-propre de mère, et tu t'es conduite en bonne et aimable fille. Aussi me trouveras-tu toujours ton excellente mère. Tu souris?... Hélas! souvent là où la mère et la fille ont bien vécu, les deux femmes se brouillent. Je te veux heureuse. Écoute-moi donc : L'amour que tu ressens est naturel à toutes les femmes, qui sont nées pour s'attacher à un homme; mais, hélas, ma petite, il n'y a qu'un homme dans le monde pour nous, il n'y en a pas deux! Si nous n'aimons pas celui que nous avons choisi pour mari, la faute en est à nous et à lui, quelquefois à des circonstances qui ne dépendent ni de nous ni de lui! Et néanmoins, rien ne s'oppose à ce que ce soit l'homme à qui s'adresse notre cœur qui soit l'homme aimé. La barrière qui, plus tard, se trouve entre nous et lui, s'élève souvent par un défaut de persévérance mutuel. Eh bien, je te le répète, je te veux heureuse. Songe donc dès à présent que, dans les trois premiers mois de ton mariage tu pourrais devenir malheureuse si, de ton côté, tu ne te soumettais pas au mariage avec l'obéissance, la tendresse et l'esprit que tu as déployés dans tes premières relations avec Felipe. Si l'amour heureux commençait pour toi par des désenchantements, par des déplaisirs, par

des douleurs même, eh bien! viens me voir. N'espère pas trop du mariage, il te donnera peut-être plus de peines que de joies. Ton bonheur exige autant de culture qu'en a exigé l'amour. Enfin si, par hasard, tu perdais l'amant, tu retrouverais le père de tes enfants. Là, ma chère enfant, est toute la vie sociale. Sacrifie tout à l'homme dont le nom est le tien, dont l'honneur, dont la considération ne peuvent recevoir la moindre atteinte qui ne fasse chez toi la plus affreuse brèche. Sacrifier tout à son mari n'est pas seulement un devoir absolu pour les femmes de notre rang, mais encore le plus habile calcul. Le plus bel attribut des grands principes de morale, c'est d'être vrais et profitables de quelque côté qu'on les étudie. En voilà bien assez pour toi. Maintenant je te crois encline à la jalousie, et moi, ma chère, je suis jalouse aussi! Mais je ne te voudrais pas sottement jalouse. Écoute, la jalousie qui se montre, ressemble à une politique qui mettrait cartes sur table. Se dire jalouse, le laisser voir, n'est-ce pas montrer son jeu? Nous ne savons rien alors du jeu de l'autre. En toute chose, nous devons savoir souffrir en silence. J'aurai d'ailleurs, avec Macumer, un entretien sérieux à propos de toi, la veille de votre mariage.

J'ai pris le beau bras de ma mère et lui ai baisé la main en y mettant une larme que son accent avait attirée dans mes yeux. J'ai deviné dans cette haute morale, digne d'elle et de moi, la plus profonde sa-

gesse, une tendresse sans bigoterie sociale, et surtout une véritable estime de mon caractère. Dans ces simples paroles, elle a mis le résumé des enseignements que sa vie et son expérience lui ont peut-être chèrement vendus. Elle fut touchée, et me dit en me regardant : « Chère fillette! tu vas faire un terrible passage ! Et la plupart des femmes ignorantes ou désabusées sont capables d'imiter le comte de Westmoreland.

Nous nous mîmes à rire. Pour t'expliquer cette fine plaisanterie, je dois te dire qu'à table, la veille, une princesse russe nous avait raconté qu'en sa qualité de ministre anglais, le comte de Westmoreland était si instruit, qu'ayant énormément souffert du mal de mer, pendant le passage de la Manche, et voulant aller en Italie, il tourna bride et revint quand on lui parla du passage des Alpes !

« — J'ai assez de passages comme cela! dit-il.

Tu comprends, Renée, que ta sombre philosophie et la morale de ma mère étaient de nature à réveiller les craintes qui nous agitaient à Blois. Plus le mariage approchait, plus j'amassais en moi de force, de volonté, de sentiments pour résister au terrible passage de l'état de jeune fille à l'état de femme. Toutes nos conversations me revenaient, je relisais tes lettres et j'y découvrais je ne sais quelle mélancolie cachée. Ces appréhensions ont eu le mérite de me rendre la fiancée vulgaire des gravures et du public. Aussi le monde m'a-t-il trouvée charmante

et très-convenable le jour de la signature du contrat.

Ce matin, à la mairie, où nous avons été sans cérémonie, il n'y a eu que les témoins. Je te finis ce bout de lettre pendant que l'on apprête ma toilette pour le dîner. Nous serons mariés à l'église de Saint-Valère, ce soir à minuit, après une brillante soirée. J'avoue que mes craintes me donnent un air de victime qui me vaudront des admirations auxquelles je ne comprends rien. Je suis ravie de voir mon pauvre Felipe tout aussi jeune fille que moi. Le monde le blesse. Il est comme une chauve-souris dans une boutique de cristaux.

Il n'aurait voulu personne, tant il est honteux et timide. En venant signer notre contrat, l'ambassadeur de Sardaigne m'a prise à part pour me donner un collier de perles attachées par six magnifiques diamants. C'est le présent de ma belle-sœur la duchesse de Soria. Ce collier est accompagné d'un bracelet de saphirs sous lequel est écrit :

Je t'aime sans te connaître!

MARIE HÉRÉDIA.

Deux lettres charmantes enveloppaient ces présents ; mais je n'ai pas voulu les accepter sans savoir si Felipe me le permettait. Car, lui ai-je dit, je ne voudrais vous rien voir qui ne vînt de moi. Il m'a baisé la main tout attendri.

— Portez-les, à cause de la devise, et de ces tendresses qui sont sincères, m'a-t-il répondu.

Samedi soir.

Voici donc, ma pauvre Renée, les dernières lignes de la jeune fille. Après la messe de minuit, nous partirons pour une terre que Felipe a, par une délicate attention, achetée en Nivernais, sur la route de Provence.

Je me nomme déjà Louise de Macumer; mais je quitte Paris dans quelques heures en Louise de Chaulieu. De quelque façon que je me nomme, il n'y aura jamais pour toi que

LOUISE.

XXVIII

Louise de Macumer à Renée de l'Estorade.

Je ne t'ai plus rien écrit, chère, depuis le mariage de la mairie, et voici bientôt trois mois ! Quant à toi, pas un mot ! Cela est horrible, madame.

Eh bien, nous sommes donc partis en poste pour le château de Chantepleurs, la terre achetée par Macumer en Nivernais, sur les bords de la Loire, à soixante lieues de Paris. Nos gens, moins ma femme de chambre, y étaient déjà, nous attendaient, et nous y sommes arrivés avec une excessive rapidité, le lendemain soir. A sept heures et demie après avoir

causé comme je causais avec toi à Blois, admirant cette Loire que nous y admirions, nous entrions dans la longue et belle avenue de tilleuls, d'acacias, de sycomores et de mélèzes qui mène à Chantepleurs. A huit heures, nous dînions, à dix heures nous étions dans une charmante chambre gothique embellie de toutes les inventions du luxe moderne. Mon Felipe, que tout le monde trouve laid, m'a semblé bien beau, beau de bonté, de grâce, de tendresse, d'exquises délicatesses.

Hélas! mon cher ange aimé, si je suis restée quelques mois sans t'écrire, tu devines pourquoi. Je suis forcée de me rappeler l'étrange passé de la jeune fille pour m'expliquer la femme. Renée, je te comprends aujourd'hui. Ce n'est ni à une amie intime, ni à sa mère, ni peut-être à soi-même, qu'une jeune mariée heureuse peut parler de son heureux mariage. Nous devons laisser ce souvenir dans notre âme comme un sentiment de plus qui nous appartient en propre et pour lequel il n'y a pas de nom. Comment! on a nommé un devoir les irrésistibles entraînements du cœur? Et pourquoi? Quelle horrible puissance a donc imaginé de nous obliger à fouler les délicatesses du goût, en convertissant le bonheur en devoir? Comment peut-on devoir ces fleurs de l'âme, ces roses de la vie, ces poëmes de la sensibilité exaltée à un être qu'on n'aimerait pas?

O ma sublime Renée! je te trouve bien grande, maintenant! Je plie le genou devant toi, je m'étonne

de ta profondeur et de ta perspicacité. Oui, la femme qui ne fait pas, comme moi, quelque mariage d'amour, doit se jeter dans la maternité comme une âme à qui la terre manque se jette dans le ciel.

De tout ce que tu m'as écrit, il ressort un principe cruel : il n'y a que les hommes supérieurs qui sachent aimer. Je sais aujourd'hui pourquoi. L'homme obéit à deux principes : il se rencontre en lui le besoin et le sentiment. Les êtres inférieurs ou faibles prennent le besoin pour le sentiment ; tandis que les êtres supérieurs couvrent le besoin sous les admirables effets du sentiment : le sentiment leur communique par sa violence une excessive réserve. Évidemment la sensibilité se trouve en raison de la puissance des organisations intérieures, et l'homme de génie est alors le seul qui se rapproche de nos délicatesses.

Telle est, chère âme, la philosophie des trois premiers mois de mon mariage. Felipe est un ange. Je puis penser tout haut avec lui. Sans figure de rhétorique, il est un autre moi. Sa grandeur est inexplicable : il s'attache plus étroitement par le bonheur ; il y découvre de nouvelles raisons d'aimer. Je suis pour lui son âme. Je le vois : des années de mariage, loin d'altérer sa passion, augmenteront sa confiance, développeront de nouvelles sensibilités, et fortifieront notre union. Quel heureux délire ! Mon âme est ainsi faite que les délices de cette double vie laissent en moi de fortes lueurs ; elles me pénètrent et demeurent en mon âme : l'intervalle qui les

sépare est comme la petite nuit des grands jours. Le soleil qui a doré les cimes à son coucher les retrouve presque chaudes à son lever. Par quel heureux hasard en a-t-il été pour moi sur-le-champ ainsi ? Ma mère avait éveillé chez moi mille craintes, et ses prévisions, qui m'ont semblé pleines de jalousie, quoique sans la moindre petitesse bourgeoise, ont été trompées par l'événement, car tes craintes et les siennes, les miennes, tout s'est dissipé ! Nous sommes restés à Chantepleurs deux mois et demi, comme deux amoureux dont l'un a enlevé l'autre, et qui ont fui des parents courroucés. Les roses du bonheur ont couronné notre amour, elles fleurissent notre vie à deux.

Par un retour subit sur moi-même, un matin où j'étais plus pleinement heureuse, j'ai songé à ma Renée et à son mariage de convenance, et j'ai deviné ta vie. O mon ange ! pourquoi parlons-nous une langue différente ? Ton mariage purement social, et mon mariage qui n'est qu'un amour heureux, sont deux mondes qui ne peuvent pas plus se comprendre que le fini ne peut comprendre l'infini. Tu restes sur la terre, je suis dans le ciel ! Tu es dans la sphère humaine, et je suis dans la sphère divine. Je suis si haut que s'il y avait une chute, je serais brisée en mille miettes.

Nous sommes à Paris, depuis dix jours, dans un charmant hôtel, rue du Bac, arrangé par l'architecte que Felipe avait chargé d'arranger Chantepleurs. Je

viens d'entendre, l'âme épanouie par les plaisirs d'un heureux mariage, la céleste musique de Rossini, que j'avais entendue l'âme inquiète, tourmentée à mon insu par les curiosités de l'amour. On m'a trouvée généralement embellie, et je suis comme une enfant en m'entendant appeler *madame!*

XXIX

Louise de Macumer à Renée de l'Estorade.

Vendredi matin.

Renée, ma belle sainte, mon bonheur me ramène sans cesse à toi. Je me sens meilleure pour toi que je n'ai jamais été! Je te suis si dévouée! J'ai si profondément étudié ta vie conjugale par le commencement de la mienne, et je te vois si grande, si noble, si magnifiquement vertueuse, que je me constitue ici ton inférieure, ta sincère admiratrice, en même temps que ton amie. En voyant ce qu'est mon ma-

riage, il m'est à peu près prouvé que je serais morte, s'il en eût été autrement. Et tu vis? par quel sentiment, dis-le-moi? Aussi ne te ferai-je plus la moindre plaisanterie. Hélas! la plaisanterie, mon ange, est fille de l'ignorance; on se moque de ce qu'on ne connaît point! Là où les recrues se mettent à rire, les soldats éprouvés sont graves, m'a dit le marquis de Chaulieu, pauvre capitaine de cavalerie qui n'est encore allé que de Paris à Fontainebleau, et de Fontainebleau à Paris. Aussi, ma chère aimée, deviné-je que tu ne m'as pas tout dit. Oui, tu m'as voilé quelques plaies. Tu souffres, je le sens! Je me suis fait à propos de toi des romans d'idées, en voulant à distance, et par le peu que tu m'as dit de toi, trouver les raisons de ta conduite. Elle s'est seulement essayée au mariage, pensai-je un soir, et ce qui se trouve bonheur pour moi, n'a été que souffrance pour elle. Elle en est pour ses sacrifices, et veut limiter leur nombre. Elle a déguisé ses chagrins sous les pompeux axiomes de la morale sociale. Ah! Renée, il y a cela d'admirable, que le bonheur n'a pas besoin de religion, d'appareil, ni de grands mots, il est tout par lui-même; tandis que pour justifier les atroces combinaisons de notre esclavage et de notre vassalité, les hommes ont accumulé les théories et les maximes. Si tes consolations sont belles, sont sublimes, mon bonheur abrité sous le poêle blanc et or de l'église, et parafé par le plus maussade des maires, serait donc

une monstruosité? Pour l'honneur des lois, pour toi, mais surtout pour rendre mes plaisirs entiers, je te voudrais heureuse, ma Renée! Oh! dis-moi que la torche symbolique et solennelle de l'hyménée n'a pas servi qu'à t'éclairer des ténèbres; car l'amour, mon ange, est bien exactement pour la nature morale ce qu'est le soleil pour la terre! Je reviens toujours à te parler de ce jour qui m'éclaire et qui, je le crains, me consumera. Chère Renée, toi qui disais dans tes extases d'amitié, sous le berceau de vigne, au fond du couvent : « Je t'aime tant, Louise, que si Dieu se manifestait, je lui demanderais toutes les peines, et pour toi toutes les joies de la vie. Oui, j'ai la passion de la souffrance! » Eh bien! ma chérie, aujourd'hui je te rends la pareille, et demande à grands cris à Dieu de nous partager mes plaisirs.

Écoute! j'ai deviné que tu t'es faite ambitieuse sous le nom de Louis de l'Estorade; eh bien! aux prochaines élections, fais-le nommer député, car en 1826 il aura près de quarante ans, et comme la chambre ne s'assemblera qu'en 1827, il se trouvera précisément de l'âge requis pour être un homme politique. Tu viendras à Paris, je ne te dis que cela! Mon père et les amis que je vais me faire vous apprécieront, et si ton vieux beau-père veut constituer un majorat, nous t'obtiendrons le titre de comte pour Louis. Ce sera déjà cela! Enfin nous serons ensemble.



XXX

Renée de l'Estorade à Louise de Macumer.

Décembre.

Ma bienheureuse Louise, tu m'as éblouie. J'ai pendant quelques instants tenu ta lettre, où quelques-unes de mes larmes brillaient au soleil couchant, les bras lassés, seule sous le petit rocher aride au bas duquel j'ai mis un banc. Dans un énorme lointain, comme une lame d'acier, reluit la Méditerranée. Quelques arbres odoriférants ombra-

gent ce banc où j'ai fait transporter un énorme jasmin, des chèvrefeuilles, des genêts d'Espagne. Quelque jour le rocher sera couvert en entier par des plantes grimpantes. Il y a déjà de la vigne vierge de plantée. Mais l'hiver arrive, et toute cette verdure est devenue comme une vieille tapisserie. Quand je suis là personne ne m'y vient troubler, on sait que j'y veux rester seule. Ce banc s'appelle le banc de Louise. N'est-ce pas te dire que je n'y suis jamais seule?

Si je te raconte ces détails, si menus pour toi, si je te peins ce verdoyant espoir qui, par avance, habille ce rocher nu, sourcilleux, sur le haut duquel le hasard de la végétation a placé l'un des plus beaux pins en parasol, c'est que j'ai trouvé là des images auxquelles je me suis attachée.

En jouissant de ton heureux mariage (et pourquoi ne t'avouerais-je pas tout?), en l'enviant de toutes mes forces, j'ai senti le premier mouvement de mon enfant qui des profondeurs de ma vie a réagi sur les profondeurs de mon âme. Cette sourde sensation, à la fois un avis, un plaisir, une douleur, une promesse, une réalité ; ce bonheur qui n'est qu'à moi dans le monde et qui reste un secret entre moi et Dieu ; ces mystérieuses délices m'ont dit que le rocher de mon hiver serait un jour couvert de fleurs, que les joyeux rires d'une famille y retentiraient, que mes entrailles étaient enfin bénies et donneraient la vie à flots. Je me suis sentie née pour être

mère! Aussi la première certitude que j'ai eue de porter en moi une autre vie m'a-t-elle donné de bienfaisantes consolations. Une joie immense a couronné tous ces longs jours de dévouement qui déjà, du moins, ont fait la joie de Louis.

Dévouement! me suis-je dit à moi-même, n'es-tu pas plus que l'amour? N'es-tu pas la volupté la plus profonde? N'es-tu pas, ô dévouement! la faculté supérieure à l'effet? N'es-tu pas la mystérieuse, l'infatigable divinité cachée sous les sphères innombrables dans un centre inconnu par où passent tour à tour tous les mondes? Le dévouement, seul dans son secret et plein de plaisirs savourés en silence sur lesquels personne ne jette un œil profane et que personne ne soupçonne, le dévouement, dieu jaloux et accablant, dieu vainqueur et fort, inépuisable parce qu'il est toujours égal à lui-même, quel que soit l'épanchement de ses forces, le dévouement, voilà donc la signature de ma vie.

L'amour, Louise, est un effort de Felipe sur toi; mais le rayonnement de ma vie sur la famille produira une incessante réaction de ce petit monde sur moi? Ta belle moisson dorée est passagère; mais la mienne, pour être retardée, n'en sera-t-elle pas plus durable? Elle se renouvellera de moment en moment.

Un sourire a donc séché mes larmes. L'amour rend mon Louis heureux; mais le mariage m'a rendue mère et je vais être heureuse aussi! Je suis re-

venue à pas lents à la bastide blanche aux volets verts, pour t'écrire ceci.

Donc, chère, le fait le plus naturel et le plus surprenant chez nous s'est établi chez moi depuis quatre mois; mais je puis te dire tout bas qu'il ne trouble en rien ni mon cœur, ni mon intelligence. Je les vois tous heureux. Le futur grand-père empiète sur les droits de son petit-fils, il est devenu comme un enfant. Le père prend des airs graves et inquiets. Tous sont aux petits soins pour moi, tous parlent du bonheur d'être mère!...

Comme il n'y a pas de famille sans enfant, mon désir voudrait pouvoir hâter le moment où pour moi commenceront les plaisirs de la famille qui doivent être ma seule existence. En ce moment, ma vie est une vie d'attente et de mystères, où la souffrance la plus nauséabonde accoutume sans doute la femme à d'autres souffrances. Je m'observe. Malgré les efforts de Louis dont l'amour me comble de soins, de douceurs, de tendresses, j'ai de vagues inquiétudes auxquelles se mêlent les dégoûts, les troubles, les singuliers appétits de la grossesse. Si je dois te dire les choses comme elles sont, au risque de te causer quelque déplaisance, je ne conçois pas moi-même la fantaisie que j'ai prise pour certaines oranges, go[illegible] bizarre et que je trouve naturel. Mon mari va [illegible] chercher à Marseille les plus belles oranges [illegible] monde, il en a demandé de Malte, de Portugal, [illegible] Corse; mais ces oranges, je les laisse; je cou[illegible]

Marseille, quelquefois à pied, y dévorer de méchantes oranges à un liard, quasi pourries, dans une petite rue qui descend au port, à deux pas de l'hôtel de ville, et leurs moisissures bleuâtres ou verdâtres brillent à mes yeux comme des diamants : j'y vois des fleurs, je n'ai nul souvenir de leur odeur cadavéreuse et leur trouve une saveur irritante, une chaleur vineuse, un goût délicieux. Eh bien! mon ange, voilà les premières sensations délicieuses de ma vie. Ces affreuses oranges sont mes amours. Tu ne peux désirer rien autant que je souhaite un de ces fruits en décomposition. Enfin, je sors quelquefois furtivement, je galope à Marseille d'un pied agile, et il me prend des tressaillements ineffables quand j'approche de la rue; j'ai peur que la marchande n'ait plus d'oranges gâtées, je me jette dessus, je les mange, je les dévore en plein air. Il me semble que ces fruits viennent du Paradis et contiennent la plus suave nourriture. J'ai vu Louis se détournant pour ne pas sentir leur odeur. Je me suis souvenue de cette atroce phrase d'Obermann, sombre élégie que je me repens d'avoir lue : *Les racines s'abreuvent dans une eau fétide!* Depuis que je mange de ces fruits, je n'ai plus de maux de [illegible]ur, et ma santé s'est rétablie. Ces dépravations [illegible] un sens, puisqu'elles sont un effet naturel, et [illegible] la moitié des femmes éprouvent ces envies, [illegible]nstrueuses quelquefois.

Je suis excessivement curieuse de savoir à quel

moment de la vie commence la maternité? Ce ne saurait être au milieu des effroyables douleurs que je redoute.

Adieu, mon heureuse, adieu toi en qui je renais et par qui je me figure ces belles amours, ces jalousies à propos d'un regard, ces mots à l'oreille, et ces plaisirs qui nous enveloppent comme une autre atmosphère, un autre sang, une autre lumière, une autre vie! Ah! chère, moi aussi je comprends tout cela. Ne te lasse pas de me tout dire, tenons bien nos conventions! Moi, je ne t'épargnerai rien. Aussi te dirai-je, pour finir gravement cette lettre, qu'en te relisant, une invincible et profonde terreur m'a saisie. Il m'a semblé que votre splendide amour défiait Dieu. Le souverain maître de ce monde, le malheur, ne se courroucera-t-il pas de ne point avoir sa part de votre festin? Quelle fortune superbe n'a-t-il pas renversée? Oh! chère, n'oublie pas, au milieu de ton bonheur, de prier Dieu. Fais du bien, sois charitable et bonne. Enfin, conjure les adversités par ta modestie! Moi, je suis devenue encore plus pieuse que je ne l'étais au couvent, depuis mon mariage. Tu ne me dis rien de la religion à Paris. En adorant Felipe, il me semble que tu t'adresses, à l'encontre du proverbe, plus au saint qu'à Dieu. Mais ma terreur est excès d'amitié. Vous allez ensemble à l'église, et vous faites du bien en secret, n'est-ce pas? Tu me trouveras peut-être bien provinciale dans cette fin de lettre; mais pense que

mes craintes cachent une excessive amitié, l'amitié comme l'entendait la Fontaine, celle qui s'inquiète et s'alarme d'un rêve, d'une idée à l'état de nuage. Enfin, sois heureuse. Tu penses à moi dans ton bonheur, comme je pense à toi dans ma vie monotone, un peu grise, mais pleine, sobre, mais productive; sois donc bénie!

XXXI

M. de l'Estorade à la baronne de Macumer.

Madame,

Ma femme n'a pas voulu que vous apprissiez par le vulgaire billet de faire part un événement qui nous comble de joie. Elle vient d'accoucher d'un gros garçon, et nous retarderons son baptême jusqu'au moment où vous retournerez à votre terre de Chantepleurs. Nous espérons, Renée et moi, que vous pousserez jusqu'à la Crampade et que vous serez la marraine de notre premier enfant. Dans cette

espérance, je viens de le faire inscrire sur les registres de l'état civil sous les noms d'Armand-Louis de l'Estorade.

Notre chère Renée a beaucoup souffert, mais avec une patience angélique. Vous la connaissez, elle a été soutenue dans cette première épreuve de l'état de mère par la certitude du bonheur qu'elle nous donnait à tous.

Sans me livrer aux exagérations un peu ridicules des pères qui sont pères pour la première fois, je puis vous assurer que le petit Armand est très-beau; mais vous le croirez sans peine quand je vous dirai qu'il a les traits et les yeux de Renée. C'est avoir eu déjà de l'esprit.

Maintenant que le médecin et l'accoucheur nous ont affirmé que Renée n'a pas le moindre danger à courir, elle nourrit son enfant et nous pouvons, mon père et moi, nous abandonner à notre joie.

Madame, cette joie est si grande, si forte, si pleine; elle anime tellement toute la maison, elle a tant changé l'existence de ma chère femme, que je désire, pour votre bonheur, qu'il en soit ainsi promptement pour vous. Renée a fait préparer un appartement que je voudrais rendre digne de nos hôtes, mais où vous serez reçus du moins avec une cordialité fraternelle, sinon avec faste.

Renée m'a dit, madame, vos intentions pour nous, et je saisis d'autant plus cette occasion de

vous en remercier, que rien n'est plus de saison. La naissance de mon fils a déterminé mon père à faire des sacrifices auxquels les vieillards se résolvent difficilement : il vient d'acquérir deux domaines. La Crampade est maintenant une terre qui rapporte trente mille francs, et il va solliciter du roi la permission de l'ériger en majorat; mais obtenez pour mon vieux père le titre dont vous avez parlé dans votre dernière, et vous aurez déjà travaillé pour votre filleul.

Quant à moi, je suivrai vos conseils, uniquement pour vous réunir à Renée durant les sessions. J'étudie avec ardeur, et tâche de devenir ce qu'on appelle un homme spécial. Mais rien ne me donnera plus de courage que de vous savoir la protectrice de mon petit Armand.

Promettez-nous donc de venir jouer ici, vous si belle et si gracieuse, si grande et si spirituelle, le rôle d'une fée pour mon fils aîné. Vous aurez ainsi, madame, augmenté d'une éternelle reconnaissance les sentiments d'affection respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS DE L'ESTORADE.

XXXII

Louise de Macumer à Renée de l'Estorade.

Janvier 1825.

Macumer m'a réveillée tout à l'heure avec la lettre de ton mari, mon ange. Je commence par dire *oui*. Nous irons vers la fin d'avril à Chantepleurs. Ce sera pour moi plaisir sur plaisir que de voyager, de te voir et d'être la marraine de ton premier enfant ; mais je veux Macumer pour parrain. Une alliance catholique avec un autre compère me serait odieuse. Ah! si tu pouvais voir l'expression de son

visage au moment où je lui ai dit cela, tu saurais combien il m'aime.

— Moi aussi, lui ai-je dit, je voudrais être mère... quoique cependant je serais bien partagée entre un enfant et toi. Moi, d'abord, si je te voyais me préférer une créature, fût-ce mon fils, je ne sais pas ce qui en aviendrait. Médée pourrait bien avoir eu raison : il y a du bon chez les anciens!

Il s'est mis à rire.

Ainsi, cher ange, tu as le fruit sans avoir eu les fleurs, et moi j'ai les fleurs sans le fruit. Le contraste de notre destinée continue. Nous sommes assez philosophes pour en chercher, un jour, le sens et la morale.

Nous menons la vie dissipée, et néanmoins pleine, des gens heureux. Les jours nous semblent toujours trop courts. Le monde m'a revue déguisée en femme, il a trouvé la baronne de Macumer beaucoup plus jolie que Louise de Chaulieu : l'amour heureux a son fard. Quand, par un beau soleil et par une belle gelée de janvier, alors que les arbres des Champs-Élysées sont fleuris de grappes blanches étoilées, nous passons, Felipe et moi, dans notre coupé, devant tout Paris, réunis là où nous étions séparés l'année dernière, il me vient des pensées par milliers, et j'ai peur d'être un peu trop insolente, comme tu le pressentais dans ta dernière lettre.

Si j'ignore les joies de la maternité, tu me les diras, et je serai mère par toi. Tu vas me trouver bien bizarre ; mais voici dix fois en sept mois que je me surprends à désirer de mourir à trente ans, dans toute la splendeur de la vie, dans les roses de mon printemps, au sein des plaisirs, de m'en aller rassasiée, sans mécompte, ayant vécu dans ce soleil, en plein dans l'éther, n'ayant rien perdu de ma couronne, pas même une feuille, et gardant toutes mes illusions. Songe donc ce que c'est que d'avoir un cœur jeune dans un vieux corps, de trouver les figures muettes, froides, là où tout le monde, même les indifférents, nous souriait... Mais c'est un enfer anticipé.

Ma chère, les deux heureux Felipe et Louise veulent envoyer un présent à l'accouchée. Nous voudrions faire faire quelque chose qui te plût. Ainsi dis-moi franchement ce que tu désires, car nous ne donnons pas dans les surprises, à la façon des bourgeois. Nous voulons donc nous rappeler sans cesse à toi par un aimable souvenir, par une chose qui te serve tous les jours, et ne périsse point par l'usage. Notre repas le plus gai, le plus intime, le plus animé, car nous y sommes seuls, est pour nous le déjeuner ; j'ai donc pensé à t'envoyer un service spécial, appelé déjeuner, dont les ornements seraient des enfants. Si tu m'approuves, réponds-moi promptement. Pour te l'apporter, il faut le commander, et les artistes de Paris sont comme

des rois fainéants. Ce sera mon offrande à Lucine.

Adieu, chère nourrice, je te souhaite tous les plaisirs des mères. Pauvre Renée, un enfant coûte cher, n'est-ce pas? Je lui dirai combien il doit t'aimer, ce filleul. Mille tendresses, mon ange.

XXXIII

Renée de l'Estorade à Louise de Macumer.

Voici bientôt trois mois que je suis accouchée, et je n'ai pas trouvé, ma chère âme, un seul petit moment pour t'écrire. Quand tu seras mère, tu m'excuseras plus pleinement que tu ne l'as fait, car tu m'as un peu punie en rendant tes lettres rares. Écris-moi, ma chère mignonne; dis-moi tous tes plaisirs, peins-moi ton bonheur à grandes teintes, verses-y l'outremer sans craindre de m'affliger, car je suis heureuse et plus heureuse que tu ne l'imagineras jamais.

Je suis allée à la paroisse entendre une messe de

relevailles, en grande pompe, comme cela se fait dans nos vieilles familles de Provence. Les deux grands-pères, le père de Louis, le mien me donnaient le bras. Ah ! jamais je ne me suis agenouillée devant Dieu dans un pareil accès de reconnaissance. J'ai tant de choses à te dire, tant de sentiments à te peindre, que je ne sais par où commencer ; mais, du sein de cette confusion, s'élève un souvenir radieux, celui de ma prière à l'église.

Quand, à cette place où, jeune fille, j'ai douté de la vie et de mon avenir, je me suis retrouvée métamorphosée en mère joyeuse, j'ai cru voir la Vierge de l'autel inclinant la tête et me montrant l'Enfant divin qui a semblé me sourire ! Avec quelle sainte effusion d'amour céleste j'ai présenté notre petit Armand à la bénédiction du curé qui l'a ondoyé en attendant le baptême. Mais tu nous verras ensemble, Armand et moi !

Mon enfant, voilà que je t'appelle mon enfant ! mais c'est en effet le plus doux mot qu'il y ait dans le cœur, dans l'intelligence et sur les lèvres quand on est mère. Or donc, ma chère enfant, je me suis traînée pendant les deux derniers mois, assez languissamment dans nos jardins, fatiguée, accablée par la gêne de ce fardeau que je ne savais pas être si cher et si doux malgré les ennuis de ces deux mois. J'avais de telles appréhensions, des prévisions si mortellement sinistres, que la curiosité n'était pas la plus forte : je me raisonnais, je me disais que

rien de ce que veut la nature n'est à redouter, je me promettais à moi-même d'être mère. Hélas, je ne me sentais rien au cœur, tout en pensant à cet enfant qui me donnait d'assez jolis coups de pieds, et, ma chère, on peut aimer à les recevoir quand on a déjà été mère, mais pour la première fois, ces débats d'une vie inconnue apportent plus d'étonnement que de plaisir. Laissons mes tristesses passées et qui ne reviendront plus, je le crois.

Quand la crise est venue, j'ai rassemblé en moi les éléments d'une telle résistance, je me suis attendue à de telles douleurs que j'ai supporté merveilleusement, dit-on, cette horrible torture. Il y a eu, ma chère, une heure environ pendant laquelle je me suis abandonnée à un anéantissement dont les effets ont été ceux d'un rêve. Je me suis sentie être deux. Dans cet état bizarre, la souffrance a fleuri comme une couronne au-dessus de ma tête. Il m'a semblé qu'une immense rose sortie de mon crâne grandissait et m'enveloppait. La couleur rose de cette fleur sanglante était dans l'air. Je voyais tout rouge. Ainsi parvenue au point où la séparation semble vouloir se faire entre le corps et l'âme, une douleur qui m'a fait croire à une mort immédiate a éclaté. J'ai poussé des cris horribles. Cet affreux concert de clameurs a été soudain couvert en moi par le chant délicieux des vagissements argentins de ce petit être. Non, rien ne peut te peindre ce moment : il me semblait que le monde entier criait avec moi, que

tout était douleur et clameur, et tout a été comme éteint par ce faible cri de l'enfant.

Trois ou quatre figures joyeuses, les yeux en larmes, m'ont alors montré l'enfant. Ma chère, j'ai crié d'effroi.

— Quel petit singe! ai-je dit. Êtes-vous sûrs que ce soit un enfant? ai-je demandé.

Je me suis endormie assez désolée de ne pas me sentir plus mère que cela.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère, m'a dit ma mère, qui s'est constituée ma garde, vous avez le plus bel enfant du monde.

Je me suis donc endormie avec la ferme intention de me laisser aller à la nature. Ah! mon ange, le réveil de toutes ces douleurs, de ces sensations confuses, de ces premières journées où tout est obscur, pénible et indécis, a été divin. Ces ténèbres ont été animées par ce cri, ce cri d'argent et d'or, par une sensation qui ressemblait à cette délicieuse clameur. Mon cœur, mon âme, mon être, un moi inconnu a été réveillé dans sa coque souffrante et grise jusque-là, comme une fleur s'élance de sa graine au brillant appel du soleil. Le petit monstre a pris mon sein et a teté! Voilà le *fiat lux!* J'ai soudain été mère! Oh! voilà le bonheur, la joie, une joie ineffable, quoiqu'elle n'aille pas sans quelques douleurs. Oh! Louise, il n'y a pas de caresses d'époux qui puissent valoir celles de ces petites mains roses qui se promènent si doucement, et cherchent à s'accro-

cher à la vie. Quels rêves on fait en voyant son enfant suspendu par les lèvres à son trésor? Cette adorable sensation de son premier cri qui fut pour moi ce que le premier rayon du soleil a été pour la terre, je l'ai retrouvée en recevant son premier regard, je viens de la retrouver en savourant dans son premier sourire sa première pensée. Il a ri, ma chère. Ce rire, ce regard, cette morsure et ce cri, ces quatre jouissances sont infinies : elles vont jusqu'au fond du cœur, elles y remuent des cordes qu'elles seules peuvent remuer! Les mondes doivent se rattacher à Dieu comme un enfant se rattache à toutes les fibres de sa mère! Dieu, c'est un grand cœur de mère. Être nourrice, ah! ma chère, c'est un bonheur de tous les moments. Louise! c'est une transformation qu'on suit d'heure en heure et d'un œil hébété. Les cris vous ne les entendez point par les oreilles, mais par le cœur; les sourires des yeux et des lèvres ou les agitations des pieds vous les comprenez comme si Dieu vous écrivait des caractères en lettres de feu dans l'espace! Il n'y a plus rien dans le monde qui vous intéresse : le père?... on le battrait s'il s'avisait d'éveiller l'enfant. On est à soi seul le monde pour cet enfant, comme l'enfant est le monde pour vous!

Mon jeune singe est, en trois mois, devenu la plus jolie créature que jamais une mère ait baignée de ses larmes joyeuses, lavée, brossée, peignée, pomponnée; car Dieu sait avec quelle infatigable ar-

deur on pomponne, on habille, on brosse, on lave, on change, on baise ces petites fleurs! Donc, mon singe n'est plus un singe; mais un *baby*, comme dit ma bonne Anglaise, un *baby* blanc et rose, comme il se sent aimé, il ne crie pas trop; mais à la vérité, je ne le quitte guère, et m'efforce de le pénétrer de mon âme.

Chère, j'ai maintenant dans le cœur pour Louis un sentiment qui n'est pas l'amour, mais qui doit, chez une femme aimante, compléter l'amour. Je ne sais si cette tendresse, si cette reconnaissance dégagée de tout intérêt ne va pas au delà de l'amour. Par tout ce que tu m'en as dit, chère mignonne, l'amour a quelque chose d'affreusement terrestre, tandis qu'il y a je ne sais quoi de religieux et de divin dans l'affection que porte une mère heureuse à celui de qui procèdent ces longues, ces éternelles joies. La joie d'une mère est une lumière qui jaillit jusque sur l'avenir et le lui éclaire.

Le vieux l'Estorade et son fils ont redoublé d'ailleurs de bonté pour moi, je suis comme une nouvelle personne pour eux; leurs paroles, leurs regards me vont à l'âme, car ils me fêtent à nouveau chaque fois qu'ils me voient et me parlent. Le vieux grand-père devient enfant, je crois! Il me regarde avec admiration : la première fois que je suis descendue à déjeuner et qu'il m'a vue mangeant et donnant à teter à son petit-fils, il a pleuré. Cette larme dans ces deux yeux secs où il ne brille guère que

des pensées d'argent, m'a fait un bien inexprimable, il m'a semblé que le bonhomme comprenait mes joies.

Quant à Louis, il aurait dit aux arbres et aux cailloux du grand chemin qu'il avait un fils ! Il passe des heures entières à regarder ton filleul endormi : « Il ne sait pas, dit-il, quand il s'y habituera. » Mon pauvre Louis a changé soudainement en mieux, il étudie encore plus que par le passé. Cet enfant a doublé l'ambition du père.

Quant à moi, ma chère âme, je suis de moment en moment plus heureuse. Chaque heure apporte un nouveau lien entre une mère et son enfant. Ce que je sens en moi me prouve que ce sentiment est impérissable, naturel, de tous les instants; tandis que je soupçonne l'amour, par exemple, d'avoir ses intermittences. On n'aime pas de la même manière à tous les moments, et il ne se brode pas sur cette étoffe de la vie des fleurs toujours brillantes ; enfin l'amour peut et doit cesser ; mais la maternité n'a pas à craindre de déclin ; elle s'accroît avec les besoins de l'enfant, elle se développe avec lui. N'est-ce pas à la fois une passion, un besoin, un sentiment, un devoir, une nécessité, le bonheur? Oui, chère, voilà la vie particulière de la femme. Notre soif de dévouement y est satisfaite, et nous ne trouvons point là les troubles de la jalousie. Aussi peut-être est-ce pour nous le seul point où la nature et la société soient d'accord. En ceci, la société se trouve avoir

enrichi la nature, et a augmenté le sentiment maternel par l'esprit de famille, par la continuité du nom, du sang, de la fortune. De quel amour une femme ne doit-elle pas entourer le cher être qui, le premier, lui a fait connaître de pareilles joies, qui lui a fait déployer les forces de son âme et lui a appris le grand art de la maternité? Le droit d'aînesse, qui pour l'antiquité se marie à celle du monde et se mêle à l'origine des sociétés, ne me semble pas devoir être mis en question. Ah! combien de choses un enfant apprend à sa mère! Il y a tant de promesses faites entre nous et la vertu dans cette protection incessante due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère. Elle déploie alors seulement ses forces, elle pratique les devoirs de sa vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. Dépêche-toi d'être mère, mon ange! tu multiplieras ton bonheur actuel par toutes mes félicités.

— 23 —

Je t'ai quittée en entendant crier monsieur ton filleul, et ce cri je l'entends du fond du jardin. Je ne veux pas laisser partir cette lettre sans te dire un mot d'adieu : je viens de la relire et je suis effrayée des vulgarités de sentiment qu'elle contient. Ce que

je sens, hélas! il me semble que toutes les mères l'ont éprouvé comme moi, doivent l'exprimer de la même manière, et que tu te moqueras de moi, comme on se moque de la naïveté de tous les pères qui vous parlent de l'esprit et de la beauté de leurs enfants, en leur trouvant toujours quelque chose de particulier. Enfin, chère mignonne, le grand mot de cette lettre, le voici, je le répète : Je suis aussi heureuse maintenant que j'étais malheureuse auparavant. Cette bastide qui, d'ailleurs va devenir une terre, un majorat, est pour moi la terre promise. J'ai traversé mon désert. Mille tendresses, chère mignonne. Écris-moi, je puis aujourd'hui lire sans pleurer la peinture de ton bonheur. Adieu.

XXXIV

Louise de Macumer à Renée de l'Estorade.

Comment, ma chérie, voilà plus de trois mois que je ne t'ai écrit, et que je n'ai reçu de lettre de toi?... Je suis la plus coupable des deux, je ne t'ai pas répondu; mais tu n'es pas susceptible, que je sache? Ton silence a été pris par Macumer et par moi comme une adhésion pour le déjeuner orné d'enfants, et ces charmants bijoux vont partir ce matin pour Marseille, les artistes ont mis six mois à les exécuter. Aussi me suis-je réveillée en sursaut quand Felipe m'a proposé de venir voir ce service chez l'or-

févre, avant qu'on l'emballât. J'ai soudain pensé que nous ne nous étions rien dit, depuis la lettre où je me suis sentie mère avec toi.

Mon ange, le terrible Paris, voilà mon excuse à moi, j'attends la tienne. Oh ! le monde, quel gouffre ! Ne t'ai-je pas dit déjà que l'on ne pouvait être que Parisienne à Paris ? Le monde y brise tous les sentiments, il vous prend toutes vos heures, il vous dévorerait le cœur si l'on n'y faisait attention. Quel étonnant chef-d'œuvre que cette création de Célimène dans le *Misanthrope* de Molière ! C'est la femme du monde du temps de Louis XIV comme celle de notre temps, enfin la femme du monde de toutes les époques. Où en serais-je sans mon égide, sans mon amour pour Felipe ? Aussi lui ai-je dit ce matin en faisant ces réflexions, qu'il était mon sauveur. Si mes soirées sont remplies par les fêtes, par les bals, par les concerts et les spectacles, je trouve au retour les joies de l'amour et ses folies qui m'épanouissent le cœur, qui en effacent les morsures du monde. Je n'ai dîné chez moi que les jours où nous avons eu les gens qu'on appelle des amis, et je n'y suis restée que pour mes jours. J'ai mon jour, le mercredi, où je reçois. Je suis entrée en lutte avec mesdames d'Espard et de Maufrigneuse, avec la vieille duchesse de Lenoncourt. Ma maison passe pour être amusante. Je me suis laissé mettre à la mode en voyant mon Felipe heureux de mes succès. Je lui donne les matinées, car depuis quatre heures jusqu'à deux heures du matin, j'ap-

partiens à Paris. Macumer est un admirable maître de maison : il est si spirituel et si grave, si vraiment grand et d'une grâce si parfaite, qu'il se ferait aimer d'une femme qui l'aurait épousé d'abord par convenance. Mon père et ma mère sont partis pour Madrid ; mon frère, le duc de Rhétoré, daigne me regarder comme une supériorité. Quant au marquis de Chaulieu, ce militaire de fantaisie me doit une éternelle reconnaissance. Ma fortune a été employée, avant le départ de mon père, à lui constituer un majorat en terres de quarante mille francs de rente, et son mariage avec mademoiselle de Mortsauf, une héritière de Touraine, est tout à fait arrangé. Le roi, pour ne pas laisser s'éteindre le nom et les titres de la maison de Lenoncourt, va autoriser par une ordonnance mon frère à succéder aux noms, titres et armes de Lenoncourt-Givry. Mademoiselle de Mortsauf, petit-fille et unique héritière du duc de Lenoncourt-Givry, réunira, dit-on, plus de cent mille livres de rente. Mon père a seulement demandé que les armes des Chaulieu fussent en abîme sur celles des Lenoncourt. Ainsi, mon frère sera duc de Lenoncourt. Le jeune de Mortsauf, à qui toute cette fortune devait revenir, est au dernier degré de la maladie de poitrine, on attend sa mort de moment en moment. L'hiver prochain, après le deuil, le mariage aura lieu. J'aurai, dit-on, pour belle-sœur, une charmante personne dans Madeleine de Mortsauf. Ainsi, comme tu le vois, mon père avait raison

dans son argumentation. Ce résultat m'a valu l'admiration de beaucoup de personnes, et mon mariage s'explique. Par affection pour ma grand'mère, le prince de Talleyrand prône Macumer, en sorte que notre succès est complet. Après avoir commencé par me blâmer, le monde m'approuve beaucoup. Je règne enfin dans ce Paris où j'étais si peu de chose il y a bientôt deux ans. Macumer voit son bonheur envié par tout le monde, car je suis *la femme la plus spirituelle de Paris*, tu sais qu'il y a vingt *plus spirituelles femmes de Paris*, à Paris. Les hommes me roucoulent des phrases de sentiment ou se contentent de s'exprimer en regards envieux. Vraiment, il y a dans ce concert de désirs et d'admiration une si constante satisfaction de la vanité, que maintenant je comprends les dépenses excessives que font les femmes pour jouir de ces frêles et passagers avantages. Ce triomphe enivre l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, enfin tous les sentiments du *moi*. Cette perpétuelle divinisation grise si violemment que je ne m'étonne plus de voir les femmes devenir égoïstes, oublieuses et légères au milieu de cette fête. Le monde porte à la tête. On prodigue les fleurs de son esprit et de son âme, son temps le plus précieux, ses efforts les plus généreux, à des gens qui vous payent en jalousie et en sourires, qui vous vendent la fausse monnaie de leurs phrases, de leurs compliments et de leurs adulations contre les lingots d'or de votre courage, de vos sacrifices, de vos

inventions pour être belle, bien mise, spirituelle, affable et agréable à tous. On sait combien ce commerce est coûteux, on sait qu'on y est volé ; mais on s'y donne tout de même ! ma belle biche, combien on a soif d'un cœur ami, combien l'amour et le dévouement de Felipe sont précieux ! combien je l'aime ! Avec quel bonheur on fait ses apprêts de voyage, pour aller se reposer à Chantepleurs des comédies de la rue du Bac et de tous les salons de Paris ! Enfin, moi qui viens de relire ta dernière lettre, je t'aurai peint cet infernal paradis de Paris en te disant qu'il est impossible à une femme du monde d'être mère.

A bientôt, chérie, nous nous arrêterons une semaine au plus à Chantepleurs, et nous serons chez toi vers le 10 mai. Nous allons donc nous revoir après plus de deux ans ! Et quels changements ! Nous voilà toutes deux femmes : moi la plus heureuse des épouses, toi la plus heureuse des mères. Et mon filleul, ce singe est-il toujours joli ? Me fait-il honneur ? Il aura plus de sept mois. Je voudrais bien assister à ses premiers pas dans le monde ; mais Macumer me dit que les enfants précoces marchent à peine à dix mois. Nous taillerons donc *des bavettes,* en style du Blésois. Je verrai, si comme on le dit, un enfant gâte la taille.

P. S. Si tu me réponds, mère sublime, adresse ta lettre à Chantepleurs, je pars.

XXXV

Madame de l'Estorade à madame de Macumer.

Eh ! mon enfant, si jamais tu deviens mère, tu sauras si l'on peut écrire pendant les six premiers mois de la nourriture. Ma bonne anglaise et moi, nous sommes sur les dents. Il est vrai que je ne t'ai pas dit que je tiens à tout faire moi-même. Avant l'événement j'avais de mes doigts cousu la layette, et brodé, garni moi-même les bonnets. Je suis esclave, ma mignonne, esclave le jour et la nuit. Tu avais le monde, j'avais mon enfant, notre enfant! Quelle vie riche et pleine! Oh! ma chère, je t'attends,

tu verras ! Mais j'ai peur que le travail des dents ne commence et que tu ne le trouves bien criard, bien pleureur. Il n'a pas encore beaucoup crié, car je suis toujours là. Les enfants ne crient que parce qu'ils ont besoin de soins qu'on ne sait pas deviner, et je suis à la piste des siens. Oh ! mon ange, combien mon cœur s'est agrandi pendant que tu rapetissais le tien en le mettant au service du monde ! Je t'attends avec une impatience de solitaire. Je veux savoir ta pensée sur l'Estorade, comme tu veux sans doute savoir la mienne sur Macumer. Écris-moi avant ton départ. Mes hommes veulent aller au-devant de nos illustres hôtes. Viens, reine de Paris, viens dans notre pauvre bastide où tu seras aimée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Je me confesse pour
être (vraie) franc, et je
dirai donc qu'il n'y a pas
un atome de vérité dans
le monde qui ne soit pas (n'est) mélangé
de fausseté = et les biens
de ce monde sont comme
l'oiseau sur la branche,
et les hommes sont bien
fous de se donner tant
de soins pour embellir
leur position ici-bas où
ils n'ont que si peu de temps
à (rester) vivre =

